

Homicides.com

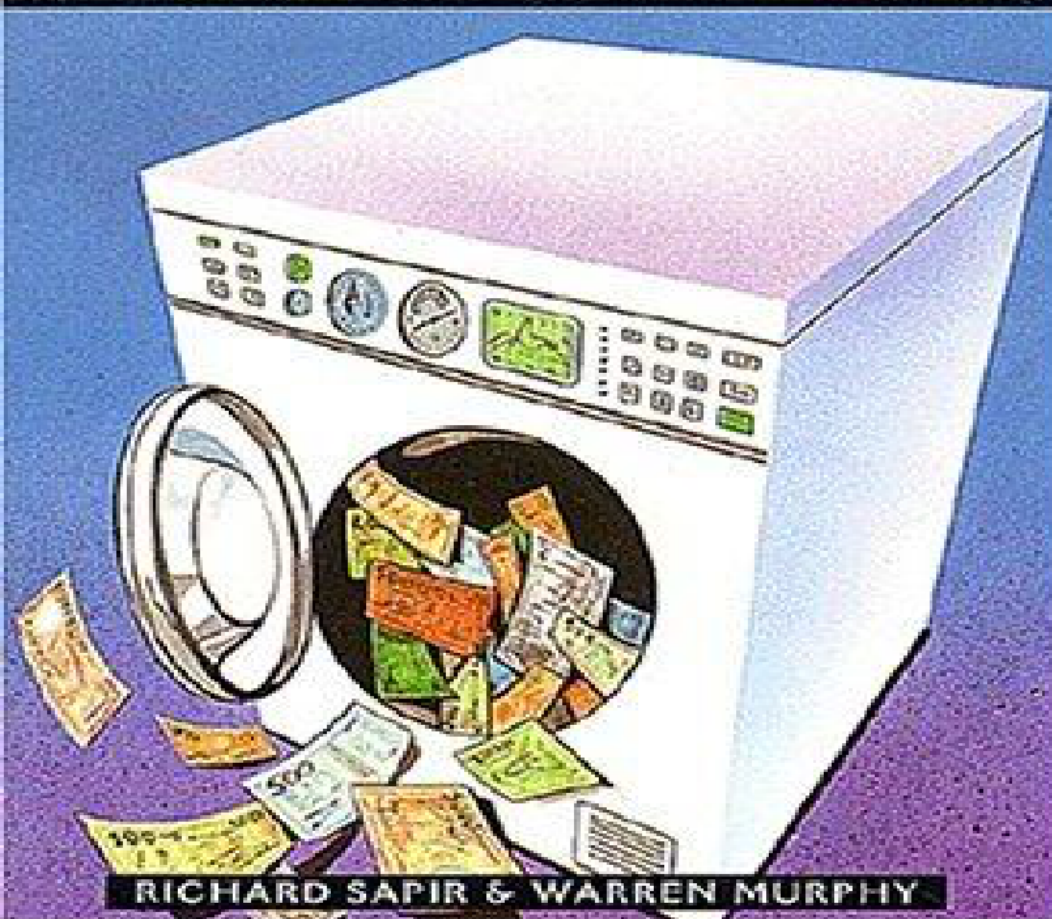
**Sapir, Richard
Murphy, Warren**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'IMPLACABLE

Homicides.com



RICHARD SAPIR & WARREN MURPHY

RICHARD SAPIR

WARREN MURPHY

Homicides .com

Traduit et adapté de l'américain par

Ray BONALDi

Illustration de la couverture: Loris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 30 a),

d'une part, que Les " copies

ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation

collective " et,

d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "

toute

représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de

ses ayants droit ou

ayants cause est illicite " (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue $\neq$ rait donc une

contrefaçon sanctionnée

par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C) by M. C. Murphy, janvier 2001

Gold Eagle Book

from WORLDWIDE LIBRARY

ISBN O-373-63237-1

(c) Vauvenargues/GECEP 2002

pour la traduction française

ISBN : 2-7443-0725-4

Le vieux Lockheed en provenance de Radmarae, la capitale du Tzimgabwe, amorça sa descente

sur Dhiboofee, principal centre portuaire du Gabongo ≠ Rubundi et deuxième agglomération du

pays.

En quelques secondes, les rayons du couchant, qui grillaient le visage des passagers à travers les

hublots, firent place à une purée gris-vert impénétrable. La luminosité

baissa dans la cabine et

Mateko 1er eut même la sensation d'une légère chute de température comparable à celle qui se

produisait pendant une éclipse de soleil. On ne voyait plus le sol, comme si la ville et la mer

s'étaient changées en une grande mare sombre.

Suivant les instructions du panneau lumineux, au-dessus de sa tête, le vieil homme boucla sa

ceinture et laissa échapper un soupir amer en souvenir du temps, encore si proche, où il faisait ses

voyages à bord du jet impérial tzimgabwéen, seul s'il en avait envie, ou bien accompagné, quand

bon lui semblait et par qui bon lui semblait.

Il éprouva une vague appréhension lorsque l'appareil des Interafrican Airlines s'enfonça dans

l'épaisseur bistrée des nuages. Les ailes, sur lesquelles il était

impossible quelques minutes plus tôt

de fixer le regard à cause de la réverbération lumineuse, se couvrirent subitement d'une

constellation de grosses gouttes sales dont les couleurs variaient entre le jaune verdâtre et la nuance

jus de chique.

Mais les pilotes étaient des as et l'atterrissage se déroula sans la moindre anicroche.

Il était presque dix-sept heures et une pluie électorale lessivait les pistes. Les pneus

embrassèrent le tarmac dans une gerbe d'eau pulvérisée. Dans le ciel, le soleil s'était camouflé au

cœur d'un cocon de brume à la teinte terreuse et, au sol, l'éclat des feux de signalisation se

délayait dans la vapeur cotonneuse et tiède qui enveloppait l'aéroport Désiré Bigolo de

Dhiboofee.

Un dernier grondement de tuyères, un léger à-coup et le Lockheed s'immobilisa. On était en train

d'approcher la passerelle et les portes n'étaient pas encore ouvertes que, déjà, une foule

mélangée récupérait ses bagages à main pour se ruer vers les sorties.

Matekoier laissa le peuple

à son agitation et regarda par le hublot. Malgré la pluie battante, il remarqua aussitôt qu'il y avait

quelque chose d'anormal: la limousine qui, en principe, devait l'attendre sur place n'était pas au

rendez-vous.

que s'était-il passé?

Jusqu'à présent, sa fille Feroza, ex-épouse

d'Amine Diarara, le président de la République du Gabongo-Rubundi, avait fait preuve envers lui,

sinon de respect, à tout le moins des égards normale~~≠~~ment dus à un père.

- qu'est-ce que ça veut dire, ça? grommela Mateko en bousculant distraitement l'hôtesse qui le

saluait tandis qu'il franchissait la porte pour des~~≠~~cendre la passerelle battue par la tourmente.

J'espère qu'il n'est rien arrivé de grave...

Le vieil homme déplia gauchement le parapluie dont ii avait eu la prudence de se munir. Depuis

près de quarante ans qu'il avait en permanence auprès de lui un agent obséquieux, réagissant au

moindre de ses haussements de sourcils, il n'avait plus l'habi~~≠~~tude de ce genre d'ustensile ni de la

gymnastique infernale à laquelle il fallait se livrer pour pouvoir s'en servir.

- Enfer et damnation! grogna-t-il à nouveau. Et mes Pepper Sisters qui doivent déjà être dans

l'avion pour El-Modrar...

Il s'était donné un mal de chien et avait déboursé un joli paquet de dollars pour obtenir que les

Pepper Sisters, le dernier giri's band à la mode, acceptent de se déplacer en Afrique pour venir

chanter à la grande fête qui devait consacrer la naissance de l'Alliance de Fingerfoek, un syndicat

international rassemblant tout ce que la planète comptait de mafiosi, délinquants financiers,

trafiquants de drogue, d'armes, de chair humaine à usages mul~~≠~~tiples, etc.

Enfin, rien que du joli

monde, quoi...

Fin du fin en matière de globalisation du crime organisé, l'Alliance avait vu le jour tout récemment

sous l'impulsion de Feroza, la fille de Mateko 1er, assistée d'Elroy Deferens, le ministre de la

Police et des Armées du Gabongo-Rubundi et d'Orner Djembé, l'ancien président de cette petite

République, qui avait eu la sage inspiration, avant qu'on ne l'invite à le faire manu militari, de se

reti≠rer de la politique pour se lancer dans d'autres affaires plus scélérates et plus juteuses.

quoique...

Le vieil empereur Mateko était bien placé pour savoir combien la position d'homme politique

pou≠vait être fastueuse et lucrative dans l'Afrique de l' après-décolonisation.

quoi qu'il en soit, Feroza, Deferens et Djembé avaient réussi à réunir les gros bonnets de la

pègre mondiale à Fingerfoek, un luxueux village balnéaire de la côte occidentale du Gabongo-Rubundi et, coup de maîtres, à fédérer tout ce beau monde au sein de l'Alliance. 11 est vrai qu'ils

avaient mis dans la balance des arguments séduisants avec la création, sous l'acronyme de

Garfield Bank, de la Gabongo≠Rubundan Financial Economic Loan & Deposit Bank, une banque

nationale gabongo-rubundaise fonctionnant comme une gigantesque lessiveuse employée pour

blanchir l'argent sale de toute la pla≠nète. Bien s'œr, la mise en oeuvre d'un tel projet -qui, à

terme,

signifiait la conversion de la République du Gabongo-Rubundi en sanctuaire mondial du grand banditisme - s'accompagnait de tout ce que cela impliquait comme avantages:

passéports, valise diplomatique, interdiction d'ingérence, complicité de la police et de l'armée

dans les opérations criminelles, etc. et, cerise sur le gâteau, confiscation au profit de l'Alliance de

Fingerfoek des mines d'or situées sur les terres tribales de la Région autonome du Gabongo.

C'est d'ailleurs à ce niveau-là que subsistait un agaçant problème car ces quelques arpents de

terre, situés sur la côte occidentale du pays et dernier vestige du grand Empire gabongo au temps

lointain de sa splendeur, étaient encore occupées par une bande de sauvages qui s'en

prétendaient les héritiers et, soutenus par leur chef Batubizee, héritier direct du grand Kwaanga

qui régna autrefois sur l'Empire, refusaient tout entrisme sur leur territoire et, évidemment, toute

coopération à ce grand chantier de l'Alliance. Bref, ils emmerdaient le monde et il allait falloir les

mettre au pas.

En débarquant à Dhiboofee, Mateko ignorait simplement trois choses.

Premièrement, que, si sa fille Feroza, Orner Djembé et Elroy Deferens étaient complices dans ce

vaste projet mafieux, ils n'avaient en aucun cas l'aval d'Amine Diarara, le nouveau président

régulièrement élu de la République gabongo-rubundaise, même si celui-ci avait été désigné par

son prédécesseur pour jouer les hommes de paille. Car, contre toute attente, il s'avérait que

Diarara avait la volonté

12

HOMICIDES .COM

de servir loyalement son pays et, à ce titre, il avait même répudié Feroza parce que, à ses yeux,

elle desservait les causes de justice, prospérité pour tous et liberté

qu'il avait, lui, fermement

l'intention de défendre.

Deuxièmement, il ignorait aussi la détermination de Batubizee, le chef des Gabongo. Nullement

décidé à laisser une fois de plus sa tribu se faire spolier par les potentats locaux, il avait, en vertu

d'un accord conclu quelques siècles auparavant entre son ancêtre Kwaanga et la Maison de

Sinanju - une dynastie de grands assassins où, depuis des générations, se transmettaient les

pouvoirs extraordinaires et redoutables de l'Art de Sinanju, source solitaire de tous les arts

martiaux - fait appel à Maître Chiun, dernier et actuel représentant de cette longue lignée, pour

se

protéger des méfaits de l'Alliance de Fingerfoek.

Troisièmement, comme tous les individus qui peuplent cette planète, le vieux Mateko ignorait

l'existence de CURE, un minuscule service secret américain dont la puissance d'intervention dans

le monde était inversement proportionnelle à sa taille. Ignorant CURE, le vieil ex-empereur

ignorait forcément le contrat qui liait la Maison de Sinanju avec

l'officine en question. Enfin,

conséquemment, il ne pouvait donc savoir que, par un extraordinaire concours de circonstances,

Remo Williams, disciple de Chiun et partageant, seul avec lui, le rôle écrasant de " bras armé "

de

CURE, avait été dépêché sur

/

7 ;'~ / /)/:7~ .(~'v1 13

place pour le compte des ...tats-Unis; sa mission était de retrouver Russell Copefeld, un

informateur pressenti, déjà infiltré par CURE au sein l'Alliance de Fingerfoek, et qui avait tout à

coup disparu de la circulation.

Ayant appris le décès de Copefeld, sauvagement exécuté par Feroza et ses acolytes, Remo

Williams s'était alors uni à Batubizee, à son fils Babacar et à Maître Chiun pour concevoir une

ruse qui, avec le " concours " inattendue mais nonobstant très efficace, d'une bande de gorilles

vivant près de Matmouhassa, la capitale des Gabongo, avait abouti au massacre des conjurés de

l'Alliance de Fingerfoek'.

Bref, ignorant tout de ces récents développements, Mateko ne pouvait donc pas savoir que sa

fillette était morte et que, par le fait même, elle n'avait, bien sûr, pas pu lui envoyer la limousine ni les

anges gardiens promis et, à sa descente d'avion, il était inconscient qu'il débarquait sur un terrain

miné. La situation était d'autant plus risquée pour lui que les deux Maîtres de Sinanju se

trouvaient encore à Matmouhassa pour y assister au prochain mariage de Babacar, fils de

Batubizee et futur héritier du trône de Kwaanga, avec Oksana, une jeune femme originaire de

Kiev qui avait miraculeusement échappé aux griffes des mafiosi ukrainiens membres de l'Alliance

de Fingerfoek.

Le petit aéroport Désiré-Bigolo de Dhiboofee était réservé aux lignes intérieures gabongo-rubundaises et au trafic avec les pays voisins d'Afrique ...quatorzaine et Centrale. Les longs-courriers, eux, atterrissaient à l'aéroport Omer-Djembé d'El-Modrar, la capitale du pays.

Omer-Djembé c'était le modernisme, la vitrine, Désiré-Bigolo, le parent pauvre avec tout juste

une demi-douzaine de comptoirs tenus par des employés somnolents et une climatisation qui

brillait par son absence.

On y croisait quelques touristes égarés au milieu d'une majorité de passagers en pagne et en

boubou. Ici, le grand jeu consistait à échapper à la fine équipe des douaniers dont le principal

souci était de soutirer le maximum de chouchimbis, la monnaie locale, aux voyageurs après avoir

décrété que leurs bagages étaient suspects ou que leurs papiers n'étaient pas en règle. Il fallait

bien faire manger les femmes et les marmots...

On était en pleine saison des pluies. Dans la journée, la température était étouffante. Mais ici, on

avait l'habitude de prendre les choses avec bonhomie. Pour les gens du cru, c'était simplement "

la douche qui chauffait ". Elle chauffait comme ça jusqu'à quatre heures et demie ou cinq heures

de

l'après-midi et alors, brusquement, l'averse torréfiant se déchaînait, grosses gouttes tièdes claquaient

quant sur les toits, sur les voitures, sur le sol, sur les gens, violentes comme des projectiles tirés du

ciel,

faisant naître des colonnes de fumée qui montaient des champs, des forêts et des pistes de latérite

chaudes. Puis, à la nuit, la pluie cessait, subitement, comme elle avait commencé, abandonnant le

pays aux exhalaisons de vapeur qui flottaient en longues écharpes au-dessus du sol et aux nuées

d'insectes suceurs de sang.

Inutile de préciser qu'on n'avait jamais vu un soufflet à Désiré-Bigolo et, comme le bus vert et

rouille qui, en principe, assurait la navette entre les avions et les b

âtiments de transit se trouvait

immobilisé à trois cents mètres de la passerelle, en panne visiblement, capot ouvert et dégoulinant

d'hydrocarbures, les passagers, sans s'émouvoir outre mesure, avaient chargé leurs ballots sur

la tête, qui se moufleta sur le dos et, vaillamment, traversaient les pistes à pied sous la pluie

battante.

Contrarié, lui, Mateko scruta longuement les alentours avant de se rendre à l'évidence: il n'y avait

pas de limousine pour lui pour la bonne raison qu'il n'y avait pas de limousine du tout.

Nécessité faisant loi, l'ex-empereur imita le peuple. Aussi est-ce vêtu d'un boubou trempé

comme une serpillière que, malgré le parapluie, il pénétra dans la petite aérogare. Il fit quelques

pas en s'ébrouant et en maugréant dans une allée vague=ment sécurisée par des cordes mollement

tendues entre des piquets chromés, et se retrouva tout à coup face à un douanier sourcilieux. Le

pied-plat l'exa=mina minutieusement et son oeil s'alluma. L'habillement du client était prometteur. Bonne pêche, sem=blait-il se dire.

Mais à peine eut-il ouvert le passeport tzim=gabwéen qu'il releva la tête et dévisagea Mateko avec

une expression inquiète et dépitée.

- V... vous êtes... le... l'empereur Mateko ler! s'exclama-t-il, comme si un éléphant blanc venait

de

faire une entrée fracassante dans l'aérogare.

- Ex-empereur, rectifia sourdement le vieux Ma=teko. Il va bien falloir s'y faire...

Officiellement, il clamait à qui voulait bien l'entendre qu'il n'avait pas dit son dernier mot et que

ces soi-disant démocrates qui l'avaient chassé du pouvoir allaient avoir de ses nouvelles sous peu.

Mais, en son for intérieur, Mateko savait que c'était terminé. Ter-mi-né.

Il n'était pas le premier

et ne serait sans doute pas le dernier à connaître ce genre de déboire dans l'Afrique post-colomale, et la con=naissance des précédents le conduisaient à opter pour la démission plus que

pour l'acharnement. Ceux qui s'étaient accrochés à leur pouvoir mal

acquis ne l'avaient jamais

emporté en paradis.

- Excusez-moi... Mais... euh... vous... Vous êtes lui, Majesté? Vous êtes bien lui? insista le

fonctionnaire, tout tremblant.

Mateko sourit. «a marchait encore.

C'était le premier moment d'amusement auquel il avait droit depuis fort longtemps et il décida de

s'en rassasier.

suis pas Mateko... Je suis son troisième avatar, enchaîna-t-il aussitôt devant la moue déçue du

doua ≠ nier. Et si tu persistes à m'importuner, je te fais marabouter, toi, tes femmes et toute ta

descendance.

- Non! Pitié, noble Mateko, puissant et miséri ≠ cordieux empereur. Pas ça!

- Va pour cette fois, gronda férocelement Mateko en récupérant son passeport.

Tu sais que,

dans

mon pays, on m'appelle Guépard-Grondant?

- Je sais, puissant et redoutable empereur. Ici, tout le monde connaît les faits d'armes et la

cruauté

de l'impitoyable Mateko, père de Feroza.

- Parfait. que je ne te reprenne plus à ce petit jeu!

- C'est promis, juré, craché, exhala le douanier, terrorisé. Merci, merci infiniment, pour votre

clé ≠

mence, puissant empereur du Tzimgabwe.

«a faisait du bien de se sentir encore investi d'un peu de pouvoir. Et d'exercer un peu de terreur.

Les deux notions se confondaient irrémédiablement dans l'esprit de Mateko.

Il réalisa que l'exil

avait au moins un avantage. Ici, le commun des mortels ignorait encore qu'il avait été déchu de

son titre.

Sourire aux lèvres, l'ex-empereur du Tzimgabwe s'éloigna vers la salle des bagages. Là encore,

pas de tapis roulant. Les valises arrivaient sur de gros chariots poussés par des hommes en

salopette et mieux valait les récupérer rapidement avant qu'elles ne trouvent preneur. Or dans sa

valise, Mateko avait mis tout ce qu'il avait de plus cher et il

ne tenait pas à ce que ses trésors tombent en de mauvaises mains.

que le lecteur candide n'aille pas s'imaginer que, dans sa fuite, le vieux Mateko~ avait

précipitamment bourré son bagage de souvenirs, bibelots, photos de son palais, de sa maison, de

ses proches ou de son Tzimgabwe natal. Il n'en était rien.

La valise, comme nous l'avons dit plus haut, contenait ce que Mateko avait réellement de plus

cher, c'est-à-dire des diamants et des dollars, des dollars et des diamants. Plus quelques euros,

quelques rands, quelques francs CFA, assez de chou ≠ himbis pour faire face à

ses menues

dépenses, et un joli nombre de titres au porteur qu'il comptait dépo ≠ ser au plus vite dans un coffre

à la Garfield Bank.

Pour parler franc, c'était fort peu de richesse en comparaison de ce qu'il possédait encore une

semaine plus tôt. Mais tout est relatif et le contenu de la valise de Mateko représentait quand

même un capital qui aurait pu faire vivre la tribu des Gabongo pendant une dizaine d'années. Et

beaucoup plus luxueusement qu'elle ne vivait aujourd'hui.

Tirant son bagage derrière lui, le parapluie coincé sous son bras, le vieil homme se dirigea vers la

sor ≠ tie en se disant que, finalement, le fait de débarquer à Désiré-Bigolo n'était pas sans

avantages. A Omer ≠ Djembé, il aurait fort bien pu se faire contrôler sérieusement, voire fouiller.

La pluie s'arrêta au moment o ÷ il franchissait la porte vitrée de l'aérogare pour sortir sur le trottoir

sableux de Dhiboofee. Guépard-Grondant y vit un signe de bon augure.

Il se trompait. Les dieux du mal et de la barbarie, qui avaient longtemps appuyé la scélératesse du

vieux Mateko, semblaient maintenant décidés à le l,cher.

Mais il l'ignorait encore et commençait à trouver un certain charme à sa nouvelle condition. Cela

pou ≠ vait paraître étrange et pourtant, seul avec son barda dans cette ville portuaire noire, luisante,

détrempée par la pluie, il se sentait étrangement libre. Certes, il avait perdu son trône mais il

possédait encore de quoi mener une vie luxueuse jusqu'à la fin de ses jours et laisser un bel

héritage à sa descendance.

Mais on n'en était pas là. Pour le moment, Mateko avait simplement besoin de trouver de nou

velles marques. Cela ne devait pas être au-dessus de ses possibilités. On était au Gabongo-Rubundi, tout de même, pas en Antarctique ou en Mongolie exté

policé et sa fille Feroza y était quelqu'un d'important.

Ce constat acheva de le rasséréner et, malgré les vapeurs qui montaient de la terre et changeaient

Dhiboofee en hammam, il lui sembla respirer un air neuf, vivifiant.

Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas eu l'impression de faire du tourisme. Il en avait oublié le

go't que la vie pouvait avoir quand on avait devant soit un temps qui n'était pas colonisé par tes

obligations du pouvoir. C'était un go't exquis.

La sensation de liberté ne dura pas longtemps. Le prenant pour un "

banabana ", un de ces

marchands africains qui faisaient " fortune " dans la vente de souvenirs made in Taiwan au pied

de la tour Eiffel, du Sacré-Coeur, du Colisée, de la Tour de Londres, de celle de Pise, de la

porte de Brandebourg, etc., et revenaient régulièrement distribuer leur manne au pays, six

chauffeurs de taxi l'encerclèrent promptement pour tenter de s'emparer de sa valise, de la fourrer

dans le coffre de leur véhicule et forcer ainsi le vieil homme à embarquer à la suite de son bagage.

Reposez-moi immédiatement cette valise, bande de canailles! Le premier qui la touche sans

mon autorisation de ses mains mal lavées, je le transforme en margouillat!

-

En margouillat? Non, pitié!

-

En margouillat ou en crapaud. Ce sera selon mon bon vouloir, affirma Mateko avec

l'assurance de ceux qui n'ont pas l'habitude d'être contestés.

-

Misère! dit l'un des chauffeurs à son voisin. Ce n'est pas un banabana, c'est un marabout!

Filons!

A la faveur de la commune adversité, le concurrent de la minute précédente devenait

brusquement un camarade de circonstance.

-

Ce n'est pas un marabout, c'est pire! Ce bonhomme est un sorcier!

-

Filons, répéta l'autre. Vite!

En une fraction de seconde, si courte qu'elle n'aurait pas suffi au caméléon pour lancer sa langue

et capturer sa proie, quatre des postulants sautèrent au volant de leur voiture et déguerpirent dans un nuage d'échappement huileux.

Il

ne restait que les deux plus courageux. Ou les plus affamés.

-

Veux-tu servir Mateko I~, sorcier, marabout, empereur des jungles, des savanes et des

coco ≠ teraies? demanda le Tzimgabwéen en se tournant vers le plus présentable du tandem.

-

J'en serais honoré, assura l'homme.

C'était un robuste gaillard, vêtu d'un treillis mili ≠ taire et coiffé d'une petite toque qui rappela au

Guépard-Grondant son défunt ami Mobutu Sese Seko.

- quel est ton nom?

-

Je suis Bangaré, noble seigneur et dominateur des esprits, des hommes et des bêtes. -

-

Charge ma valise dans ta voiture, Bangaré.

Ce dernier en frissonna de joie: le célèbre et redouté Mateko 1e, empereur du Tzimgabwe et

père

de Feroza voulait l'engager! quelle chance prodi ≠ gieuse!

Dans l'esprit de Bangaré, aucun doute n'était pos ≠ sible. Pour avoir triomphé de ses nombreux

ennemis et maintenu si longtemps son pouvoir sur l'Empire tzimgabwéen, Mateko avait

nécessairement des dons de sorcellerie ou, au moins, une emprise sur les esprits maléfiques.

-

Tu es gabongo, Bangaré? s'enquit Mateko tan ≠ dis que l'homme en treillis poussait la valise

dans le coffre de son break 305.

-

Non, Seigneur, je viens du Congo. Je suis baluba.

-

Parfait, dit Mateko en approuvant d'un hoche ment de tête.

La chose n'avait pas une importance fondamentale mais il préférait quand même avoir affaire à un

immigré qu'à un Gabongo. On disait ces gens en rébellion contre le pouvoir et revendiquant une

liberté à laquelle les tyrans de tout poil, de toutes cultures et de toutes couleurs n'aimaient guère

voir le peuple prétendre.

-

En route, ordonna Mateko qui s'installa à l'arrière du véhicule, tordant du nez en humant les

effluves humides des vieilles banquettes comme s'il craignait d'en contracter une maladie grave.

-

Et où va-t-on, noble seigneur?

-

Au ministère de la Police et des Armées, répondit Mateko comme si cela coulait de source.

-

A... à... El-Modrar? bredouilla Bangaré.

-

Eh bien, oui, bougre de zombie à la graisse de gnou. ¿ El-Modrar.

C'est là que se trouvent

les ministères, que je sache, ou ont-ils changé la capitale du pays comme en Côte-d'Ivoire?

-

Non, non, noble seigneur? El-Modrar est toujours la capitale de ce beau pays. Mais... C'est

que... Cela fait au bas mot deux heures de piste en pleine nuit.

-

Tu manques d'essence? demanda Mateko. De courage, peut-être...

-

Certainement pas, noble seigneur, assura le

brave Bangaré. Ici, au moins, les pistes sont sûres, même de nuit.

Mateko savait de quoi voulait parler son chauffeur. Dans de nombreux pays proches du

Gabon et Rubundi, s'éloigner des endroits sécurisés, c'était risquer de revenir avec un bras en

moins, ou un poignet, selon que les fanatiques du coupe-coupe étaient d'humeur " manche longue

" ou " manche courte ". Voire ne pas revenir du tout si les dépeçeurs avaient décidé ce soir-là

d'augmenter leur collection de têtes.

-

Aurais-tu peur de ne pas être payé? fit soudain Mateko avec ce ton de voix qui lui avait valu

son alias de Guépard-Grondant.

-

Rien de tout cela, noble seigneur, affirma Bangaré. Un Baluba n'a jamais peur de rien, et

sur tout pas de ne pas être payé. Nous savons bien, par chez nous,

que celui qui meurt avec des

dettes volontairement non réglées sera condamné à errer dans la brousse sous la forme d'un

ectoplasme jusqu'à la fin des temps.

-

Alors, pourquoi ces hésitations? s'emporta le frieux Tzimgabwéen.

j - Je me demandais simplement si vous étiez ~conscient de ce que ce trajet représentait...

t - Roule donc, stupide animal. Comment peux-tu croire que quelques heures de piste dans ta

guimbarde puissent impressionner le libérateur du Tzimgabwe?

-

Si c'est votre décision, courageux et puissant Mateko..., capitula le Baluba.

-

Allez, en route pour El-Modrar! Nous veillerons à trouver là-bas une voiture digne de ce

nom! Je t'engage comme chauffeur et garde du corps pour la durée de mon séjour au Gabongo-Rubundi.

-

A votre service, noble seigneur, dit Bangaré.

Il

savait que l'heure n'était pas à discuter le mon ≠ tant de sa course.

Pas encore. Il devait

d'abord mon ≠ trer à Mateko de quoi était capable un Baluba qui se respectait. On verrait ensuite

pour les conditions. De toute façon, ça ne pouvait pas être pire que la misère qu'il glanait en

pilotant sa 305 bondée dans les rues de Dhiboofee et sur les pistes conduisant aux vil ≠ lages

avoisinants. Et ce serait sans aucun doute plus distrayant.

-

Et appelle-moi Majesté, précisa Mateko.

Déchu ou pas, un empereur devait se faire respecter. C'était ainsi qu'on tenait le peuple.

-

Bien, nob... Majesté, bafouilla Bangaré en faisant partir le moteur souffreteux de sa Peugeot

qui s'élança gaillardement en direction de l'est, vers El ≠ Modrar.

*

* *

Ils arrivèrent à El-Modrar au coeur d'une nuit aussi noire que le poil des panthères qui gîtaient~

dans les forêts du pays.

Bien que prospère, la ville n'était jamais que la ~. capitale d'un petit Etat d'Afrique et, comme

ses

semblables, elle n'était que pauvrement équipée en lampadaires publics. En règle générale, seuls

les car ≠ refours avaient droit à une coulée de lumière jaune poissée par la luisance des chaussées

humides.

Le quartier des ministères et des ambassades était le mieux éclairé après, bien sûr, celui des

bouges, des boîtes de nuit et des bordels, qui scintillait de néons commerciaux invitant le fêtard à

venir dilapi ≠ der ses chouhimbis en échange d'une partie de dés, d'une canette de bière, d'une

carafe de vin de palme, d'une nuit de danse endiablée ou de quelques heures de sexe tarifé,

toutes les options et tous les pa ≠ nachages entre options étant naturellement pos ≠ sibles, à la

condition qu'on y mette le prix.

Jouant de sa notoriété, de sa position de père de Feroza et de ses prétendus pouvoirs maléfique,

Mateko se fit introduire en pleine nuit au ministère de la Police et des Armées. Laissant sa valise

dans la 305, à la garde de Bangaré, lui-même surveillé par les Gardes nationaux qui étaient de

faction dans la cour du ministère, Mateko disparut dans le b,timent de pierre blanche, non sans

avoir menacé tout ce petit monde de les changer, les uns après les autres, en couches-culottes

usagées s'il arrivait quoi que ce f't à ses précieux bagages.

Le spectre de cette effroyable métamorphose était suffisamment dissuasif: pas un seul ne prendrait

le risque d'y toucher.

Durant le trajet entre Dhiboofee et El-Modrar, ils avaient fait une halte pour dîner dans un " maki

", un de ces petits restaurants de brousse que le Guépard-Grondant n'avait plus fréquentés

depuis

le glorieux temps o' il menait la guérilla au Tzimgabwe.

Précisons que pour Mateko, futur I~, mener la guérilla consistait à envoyer les autres en première

ligne et à rappliquer aussitôt après les affrontements pour recueillir les

lauriers.

Mateko s'était gavé de gibier de brousse, imbibé de tchapalo' et avait profité de la halte pour se

changer. Aussi est-ce vêtu d'un éblouissant boubou de Yaoundé à motifs bleus et jaunes et

chaussé de samaras en peau de vipère cornue du Ténére que le vieil empereur fit une entrée assez

remarquée dans les bureaux du ministère.

Mais tout Mateko f't-il, empereur des jungles, des savanes et des cocoteraies, marabout et

sorcier, il ne put mettre la main ni sur Elroy Deferens ni sur l'un ou l'autre de ses avatars, pour

autant que les Blancs fussent capables d'avoir des avatars ce dont beaucoup doutaient parmi les

prêtres, les marabouts, les sorciers et les griots du Gabongo-Rubundi.

Elroy Deferens, en effet, était blanc. Comme, au demeurant, plusieurs autres hauts responsables

de la République de Gabongo-Rubundi.

Pour Orner Djembé, l'ancien président, le mélange des races était un vestige de l'ancien régime,

celui de l'apartheid pur et dur. Mais, pour le nouveau président, en revanche, beaucoup plus

ouvert que son prédécesseur, il s'agissait de mettre en place une société

plunethnique viable,

durable et donc consensuelle. Ce qui, étant donné les passifs existant entre les communautés

blanche et noire et ceux opposant les ethnies autochtones, gabongo et rubundi notamment, était

une t,che ambitieuse. Mais Amine Diarara était un homme qui n'avait

pas la réputation de reculer

devant la difficulté.

Car, à l'instar de nombreux pays d'Afrique Noire, le Gabongo-Rubundi libéré

avait hérité à la

fois le meilleur et le pire du défunt régime colonial. Le meilleur était une infrastructure ferroviaire,

certes quelque peu obsolète, voire démantelée par endroits, mais, cependant existante et capable

de transporter des marchandises, des bêtes et des hommes entre les grandes villes comme El-Modrar et Dhiboofee, par exemple. Il y avait deux trains par jour, un luxe sur un continent où les

liaisons ferroviaires étaient bien souvent hebdomadaires, voire plus espacées, ou même aléatoires.

Par contre, Matmouhassa, la capitale tribale des Gabongo, ne bénéficiait évidemment d'aucune

liaison ferroviaire ni aérienne. Pour s'y rendre, quel que fût son point de départ dans le pays, le

voyageur n'avait que la piste, la piste et encore la piste, alors que le village balnéaire tout récent

de Fingerfoek

était relié à l'aéroport Omer-Djembé par une voie express asphaltée et par un autorail régulier,

matin et~ soir pendant la saison des pluies, et à raison de trois allers-retours par jour pendant la

période d'affluence touristique. Ainsi, le vacancier qui le souhaitait pouvait-il se rendre

directement de l'aéroport à son bungalow de bord de mer à l'aller, et vice-versa au~ retour.

Bref, il était possible de venir danser le tube de l'été, se gaver de mafé

et de fruits tropicaux, se

bai ≠ gner, aller à la pêche au gros, bronzer, se faire mas ≠ ser au coprah, etc., etc., sans connaître

autre chose du Gabongo-Rubundi que le terminal d'Orner ≠ Djernbé, les plages de sable fin de

Fingerfoek, ses bungalows, ses bars et ses paillotes et sans avoir vu de la population locale

d'autres représentants que le personnel employé par le village balnéaire, quelques¹ marchands de

souvenirs et une ou deux formations de musiciens et de danseurs folkloriques.

Parmi les bons côtés de l'héritage colonial, on pouvait encore comptabiliser un remarquable

niveau d'alphabétisation, des vestiges d'organisation administrative, quelques hôpitaux et une

santé publique moins dégradée que dans d'autres pays de la région, notamment en ce qui

concernait les grandes plaies~ comme le paludisme, le sida et la fièvre jaune, mais~ aussi la

bilharziose, la filariose et autres maladies. parasitaires.

A l'inverse, dans la partie moins rutilante du legs, il fallait mentionner le mépris que les ethnies

pro-i

clamées supérieures affichaient à l'égard des autres, et cela ne concernait pas seulement l'attitude

des Blancs envers les Noirs mais aussi celle des Noirs entre eux.

Appliquant, en effet, la bonne vieille politique bien rodée du " diviser pour régner ", les colons

avaient réactivé les haines ancestrales entre Gabongo et Rubundi. Réactivé

ou créé, affirmaient

certain. Toujours est-il qu'en quelques décennies, ils avaient réussi à marginaliser les

descendants du grand empire Gabongo de Kwaanga en réduisant son territoire à la portion

congrue et en pillant ses richesses, et à acculturer la majorité des Rubundi, l'autre ethnies

principale, qui était aujourd'hui sédentarisée dans les agglomérations et employée dans

l'administration, l'industrie, la finance et le commerce. Les autres ethnies, minoritaires, inutile de le

préciser, étaient considérées comme quantité négligeable. Ceux qui n'étaient pas massacrés,

directement par les armes, l'étaient, plus sournoisement, par la famine et par la clochardisation

avec, en tête de liste, les membres des tribus nomades.

Au passif de la colonisation, on pouvait encore inscrire, bien sûr, l'économie de type colonial

basée sur deux ou trois grands secteurs de monoculture d'exportation au détriment de la culture

vivrière, l'exploitation cynique de la main-d'œuvre indigène, le pillage des ressources minérales et

forestières, la toute-puissance de l'argent et la corruption institutionnalisée.

Tandis que nous procédions à ce rapide inventaire de l'héritage gabongo-rubundais, Mateko,

marqué à la culotte par un appariteur fort embarrassé, découvrait, avec une stupeur mêlée d'un

brin de jalousie, les fastes du bureau naguère occupé par Elroy Deferens.

Le bureau, à lui seul, mesurait environ deux cents~ mètres carrés, mais il occupait le double en

ajoutant ses périphériques: une antichambre, deux secrétariats, un salon privé avec bar,

bibliothèque, et système de home-vidéo avec écran géant, ainsi que deux salles de bains.

Partout ce n'était que marbre, dorures, riches boiseries, peaux de félins, sculptures et toiles de

maîtres.

-

C'est donc ici que vit M. Deferens, murmura le vieux Tzimgabwéen, subjugué par cet

étalage de~ luxe. Je n'étais pas si bien servi lorsque j'étais! empereur...

-

Si vous me permettez, Majesté, objecta le planton, mieux averti que Bangaré des

protocoles à~ respecter, nous ne sommes pas au domicile de notre grand, vertueux et révérend

ministre de la Police et des Armées, mais sur son lieu de travail.

-

Raison de plus, grommela Mateko avec aigreur. Et mon gendre? Vit-il dans la même opulence?

lence?

-

Pour tout vous dire, Majesté, notre cher et respecté président n'est pas tout à fait en accord

avec cette façon de dépenser l'argent public. Entre vous et moi, si je puis me permettre...

Le planton eut alors une hésitation, comme s'il craignait d'être allé trop loin.

-

Alors? tempêta Mateko, tu continues ou tu préfères que je te transforme en cynocéphale au

cul mal décrotté?

-

Je... J'ai... Enfin, disons qu'il me semble, si toutefois bien s'r mes oreilles ne m'ont pas

trompé ce jour-là... Il me semble... enfin, avoir entendu notre président exprimer des mots

assez... enfin, assez vifs sur ce sujet avec M. le Ministre.

-

«a ne m'étonne pas, soupira Mateko, Deferens est un Blanc irrémédiablement raciste, imbu

de lui-même et de sa supériorité. quant à Amine, ce n'est qu'une tache, un zéro tout juste bon à

sauter ma fille sans être foutu de lui faire d'enfant...

-

Je crois savoir que cela aussi c'est terminé, Majesté...

-

quoi?

-

Euh, Mme votre fille et... et notre cher prési≠dent, bredouilla le fonctionnaire, sentant soudain

la sueur lui humecter les aisselles.

En voyant le regard que lui dardait Mateko, l'homme crut que la menace allait être mise à exécu≠

tion et qu'il allait dans la seconde suivante se retrouver métamorphosé en cynocéphale. Mais, à

son immense soulagement, rien ne se passa. Au lieu de ça, Mateko se calma et se contenta de

demander:

-

Où il est, le président?

-

En voyage officiel en Chine, répondit le plan ton. Votre Majesté n'a pas été informée?

32

HOMICIDES .COM

-

Et Deferens ne l'accompagne pas?

-

Non, Majesté.

-

Vous n'avez aucune idée de l'endroit où trouve ce zèbre? grogna Mateko.

-

qui ça? s'informa le planton qui commençai à se perdre dans le bestiaire du vieux

Tzingabwéen

-

Elroy Deferens, évidemment, espèce de lan gouste au pili-pili!

-

On ne peut pas vraiment dire que je n'en aucune idée, Majesté, mais...

-

Mais quoi, phacochère en daube? Vas-t répondre à la fin?

-

C'est que... J'ai peur, Majesté...

-

De quoi, crétin?

-

D'être changé en cynocéphale au cul crotté les informations que je vous donnerai ne vous

sati font pas.

-

C'est si tu ne me les donnes pas que je vais transformer, hideux petit gnome!

-

En quoi?

-

En zébu syphilitique

Le planton se mit à trembler en regrettant ment d'avoir accepté de faire des heures supplé taires

justement cette nuit-là. Mais, comme l'autre, le vin de palme était tiré, il fallait le boire.

-

Ah, Majesté! se lamenta-t-il, je crains qu'il soit arrivé malheur à notre si grand ministre de

Police et des Armées.

-
que veux-tu dire? demanda Mateko, le sou froncé.

HOMICIDES .COM 33

L'homme prit une profonde inspiration, hésita puis se lança brusquement et débita tout d'une

traite:

-
La dernière fois qu'on a entendu parler de notre révérend ministre, il se trouvait en compagnie

de votre fille, Mme Feroza, d'Orner Djembé, notre ancien président et...

-
Je sais, je sais..., fit Mateko avec un geste agacé de la main. ...

pargne-moi, les distinctions

honorifiques et les titres de noblesse. O^ù étaient-ils et que faisaient-ils?

-
Ils étaient en compagnie de nombreuses autres personnes et, partis de Fingerfoek, ils se

dirigeaient vers la mine d'or de Matmouhassa.

Les sourcils de Mateko se froncèrent davantage. Le fait que Feroza et Deferens se trouvent à

Finger ≠ foek avec Orner Djembé n'avait rien d'étonnant. Ils devaient être en train de mettre au

point les dernières dispositions de l'Alliance de Fingerfoek 1i Mateko lui-même devait les

rejoindre juste après au village balnéaire en compagnie des Pepper Sisters pour la grande fête qui

devait couronner la conclusion défi ≠ native de l'Alliance.

Mais pourquoi diable étaient-ils allés avec leurs invités à la mine d'or de Matmouhassa, si près

du territoire des Gabongo? C'était prendre un risque inconsidéré.

-

Vous avez une idée de ce qu'ils allaient faire là-bas?

-

Je... je ne sais pas ce qu'ils allaient y faire,~ Majesté, répondit le planton, mais on dit qu'ils y

avaient été invités par un message...

-

Un message! De qui? Parle, bougre de hyène en papier m,ché!

-

Un... un vieux Chinois..., haleta le planton,~ terrorisé. Ou plutôt Coréen, je crois. Cet

homme est~ l'hôte des Gabongo...

-

Diable, diable, bissa Mateko, préoccupé. C'est un piège tendu par ce chien enragé de

Batubizee, ou par son roquet de fils Babacar.

-

C'est... c'est ce que supposent beaucoup def gens bien informés.

-

Pas besoin d'être bien informé poui~, " supposer " ça, grogna Mateko. «a coule de source

Et cet incapable d'Amine qui se la coule douce en~ Chine pendant que son pays va à vau-l'eau...

Il

laissa passer un temps de réflexion. Il ne pou-'vait pas se rendre personnellement à

Matmouhassa~ car il devait réceptionner les Pepper Sisters le 1ende.~ main à El-Modrar. Mais,

par contre...

-

Appelle-moi immédiatement à son domicile let plus proche collaborateur d'Elroy Deferens.

-

Le... le colonel Tumba-Tumba?

-

...videmment, bougre de canari déplumé! Le colonel Tumba-Tumba!

répliqua Mateko avec

le toupet qui l'avait toujours guidé dans la vie. A qui d'autre penses-tu que je puisse vouloir

parler?

-

Mais... Vous avez vu l'heure?

-

J'en prends la responsabilité, aboya Mateko. Appelle Tumba-Tumba et je prendrai la ligne.

Il y a un numéro spécial pour les urgences?

Mort de peur, le malheureux employé acquiesça. Puis il composa le numéro d'urgence de

Tumba ≠ Tumba et, sans même attendre la première sonnerie, comme s'il tenait entre les doigts une

patate chaude ou une grenade dégoupillée, il passa le combiné àMateko.

Il

y eut un grand nombre de sonneries à l'autre bout du fil et le Tzingabwéen était sur le point

de raccrocher lorsqu'une voix lourde de sommeil répondit:

-

Apollonius Tumba-Tumba à l'appareil, qui donc peut bien vouloir me parler à une heure

pareille?

Un petit sourire satisfait se dessina sur les lèvres de Mateko. La chance était de son côté. Non

seule = ment il avait Tumba-Tumba en personne, et non un sous-fifre susceptible de faire barrage,

mais l'offi = crier avait l'air de penser que pour avoir l'audace de le déranger en pleine nuit, son

correspondant était nécessairement quelqu'un d'important.

-

Mateko 1er ~ l'appareil, colonel.

Il

laissa passer un silence, le temps pour Apollonius Tumba-Tumba de mettre un peu d'ordre

dans sa tête et de retrouver " Mateko 1er " dans son trombinoscope intérieur, puis il annonça

avec

aplomb:

-

Le président Diarara étant absent, le ministre 36

HOMICIDES .COM

Deferens introuvable, j'assure l'intérim de ce der = nier...

Tumba-Tumba se garda bien de manifester la moindre réaction. D'ailleurs il en avait tellement vu

depuis la déclaration d'indépendance que plus rien ne l'étonnait.

-

Des éléments subversifs de nationalité coréenne semblent avoir été observés du côté de la

concession des Gabongo, poursuivit le vieux Tzimgabwéen. Apparemment, d'éminents représen ≠

tants de l'Etat et des personnalités publiques et pri ≠ vées de haut rang ont été attirés dans un piège

dans, le secteur de Matrnouhassa...

-

J'ai entendu parler de cette sombre affaire, diti Tumba-Tumba.

Votre Majesté a du nouveau?

-

Je viens de vous le dire: ma fille, Elroy~ Deferens, Orner Djembé et de nombreux autres

ont été kidnappés par des rebelles Gabongo aidés de ces~ dangereux agents étrangers. Il faut

envoyer les~ forces armées sur place afin de les libérer.

-

Votre Majesté est certaine de ce qu'elle~ avance? s'enquit Tumba-Tumba.

-

Plus que ça: j'ai des preuves, affirma Matekol avec son audace habituelle,

r

-

Je.. - Je n'en demande pas tant, bredouilla Tumba-Tumba, impressionné.

-

Il faut libérer les malheureuses victimes et ch,tier les coupables!

claironna Mateko sous

I~effetk d'une inspiration aussi géniale que subite. Il est~ temps d'enseigner à ces bandits de

Gabongo qu'ont

HOMICIDES .COM 37

ne peut pas braver éternellement l'autorité de l'...tat sans payer un jour l'addition!

Il

venait de réaliser que, pour être aussi proche de Deferens, Tumba-Tumba ne pouvait qu'être

rubundi d'origine et, par voie de conséquence, il devait être prêt à tout pour aller casser du

Gabongo.

-

Je vous reçois cinq sur cinq, votre Majesté.

La voix était soudain alerte, parfaitement éveillée. Mateko comprit qu'il avait visé juste. Sa vision

per ≠ sonnelle de la politique étant que la trique était le seul moyen de gouverner, les deux hommes

se

sen ≠ taient parfaitement en phase.

-

Combien de soldats pouvez-vous mobiliser sur-le-champ? demanda Mateko.

-

quelle est votre estimation des besoins, Majesté? s'enquit avidement le colonel Tumba ≠

Tumba.

-

Les Gabongo sont des durs à cuire, encore plus redoutables qu'avant depuis le retour au

bercail de Babacar, le fils de Batubizee. Selon moi, il faudrait au minimum une centaine

d'hommes.

-

Je suis en mesure d'en mobiliser le double pour une opération nocturne avec blindés et

armes

lourdes, déclara fièrement l'officier gabongo-rubundais.

-

Parfait. Je vous donne carte blanche, colonel. Vous me semblez être l'homme de la situation:

capable et conscient de ses responsabilités.

-

Soyez tranquille, Majesté, ce sera vite réglé. Mes hommes ne feront qu'une bouchée de

Batubizee de Babacar et de leurs sbires coréens.

Le fonds de commerce de Cal Dreeder, son truc à lui, c'était la drogue, la came.

Cette vérité criante lui avait sauté à la conscience comme ça, en ces

termes aussi nets que

limpides. La révélation, foudroyante, s'était imposée à lui dans un flash de clairvoyance éthylique

particulièrement aigu à l'occasion d'un pot de départ donné par un ancien, peu de temps avant sa

mort prématurée. Et ~ujourd'hui, soit quelques semaines après cet éclair de lucidité aussi

inattendue que frappé au coin de la vérité, par cette soirée froide et noire qui allait être la dernière

de sa sinistre vie, Cal Dreeder venait d'en faire la confidence à son jeune collègue Randy

ISmeed.

- Je ne suis pas d'accord, Cal, objecta pourtant Randy Smeed. Enfm, pas tout à fait. Tu ne

peux

pas ~véritablement considérer la drogue comme ton truc ou ton fonds de commerce. " Ton truc

", ça voudrais dire que tu te cames, " ton fonds de commerce " que tu deales!

40

HOMICIDES .COM

compagnie de leurs douze coéquipiers sur des ban quettes inconfortables, à

l'arrière d'un fourgon

d4 tôle qui filait sur la voie express du New Jerse~ Turnpike.

Randy Smeed venait tout juste d'achever l'énonc4 de sa sentencieuse pensée quand un

changement de direction leur indiqua qu'ils prenaient la bretelle d4

sortie. Très vite, la route devint

un véritable tapecul.t

Vaste et largement ramifié, le réseau routier améri-ricain voyait ses crédits de fonctionnement

inexorablement grignotés d'un exercice budgétaire sur l'autre. Aussi ornières, fissures, nids-de-poule y proliféraient-ils sans vergogne. Depuis quelque~ années, les changements les plus

frappants, pour qui revenait à un endroit jadis desservi par une coquette

petite route de

campagne, étaient l'absence du mini-SUV d'entretien consacré aux haies et aux fossés, et la

quantité de bestioles, mortes écrasées, qui pour~ tissaient, à l'abandon sur les bas-côtés. Dans le

Nes~ Jersey, les bords de routes étaient essentiellement~ décorés de cadavres de hérissons,

chats, écureuils~ gris, renards. quand on descendait vers le sud, le spectacle devenait beaucoup

plus pittoresque avec les multitudes de rats-laveurs au pelage somp~ tueux qui formaient une haie

d'honneur couchée de part et d'autre des interminables et rectilignes rubans d'asphalte.

Mais laissons là nos affaires de voirie et revenons à nos combattants de la lutte antidrogue. Car,

on l'aura compris, Cal Dreeder et Randy Smeed faisaient

HOMICIDES .COM 41

étaient partie de la DEA, la Drug Enforcement Administration, les Stups américains.

-

Ce n'est pas ce que je veux dire, rectifia Dreeder,. Et d'ailleurs, ce qui vaut pour moi vaut

pour toi, de même que pour nous tous dans ce cor ≠ billard. Je veux dire...

comment dire... enfin,

c'est notre boulot, quoi! J'ai bien retourné la question dans tous les sens, y a pas à tortiller: si

d'un seul coup, il n'y avait plus de drogue, on se retrouverait au chômage.

Mais Randy Smeed paraissait décidé à camper sur ses positions.

-

D'abord, la question ne se pose pas. Il y en a et il y en aura toujours. Mais, en admettant

même que d'un coup il n'y en ait plus, on trouverait bien autre chose à faire, va...

-

Toi, peut-être, mon vieux. Mais moi, jamais, soupira sombrement Cal Dreeder. «a fait

quasiment trente ans que je suis dans ce business. Je crois que j'aurais du mal à me reconvertir. A

mon ,ge, tu sais...

II

laissa sa réflexion s'achever d'elle-même, avec toutes les implications qu'elle comportait,

dans le cerveau de son collègue.

Smeed marqua un temps, joyeusement sonorisé par les bruits de ferraille du fourgon

brinquebalant et les rouspétances des hommes qui n'appréciaient guère d'être ainsi secoués

comme des sacs de pommes de terre.

-
C'est vrai que tu as de la bouteille, déclara

Smeed à l'issue d'une longue et mûre cogitation. Pourquoi tu ne postulerais pas pour un poste

administratif plus peinard?

Cal Dreeder s'étrangla de rire.

-
Moi! Finir ma carrière derrière un bureau à rentrer des statistiques dans un ordinateur! Tu

rigoles, ou quoi? «a non, pas question de changer maintenant. Tout ce que je demande, en fait,

c'est que le trafic de drogue dure encore assez long temps...

Malgré le vacarme, certains entendirent sont imprécation et plusieurs têtes se tournèrent dans sa

direction avec une expression sévère. Tous - et Cal Dreeder lui-même - étaient vêtus à

l'identique

d'une combinaison intégrale bleu-noir sur le dos de laquelle était imprimé

" DEA ", les trois

lettres formant le sigle de leur agence.

-
Hé, les mecs, je rigole! fit le pauvre Cal en levant les mains dans un geste de défense symbolique.

Faudrait voir à vous décoincer un peu!

Sous la lumière blafarde que l'éclairage de blackout jetait à l'intérieur du fourgon, l'un des

hommes soutint le regard de Dreeder pendant un long moment. On

lisait, dans son propre

regard, une dose de réprobation qui n'aurait pu être exprimée qu'avec un préfixe giga.

-

Vis-moi un peu cette tête de pisse-vinaigre, souffla Cal à

l'oreille de Randy. Il me rappelle

mon père, quand j'étais gosse et qu'il me faisait les gros yeux.

- Il sont comme ça parce qu'ils crèvent de trouille, dit Randy Smeed, conciliant. quant à te

rap ≠

peler ton père, celui-là aurait plutôt l'ge d'être ton fils...

Cal Dreeder émit un grognement qui pouvait être compris comme un assentiment. C'était vrai: les

gamins qui ce soir, filaient dans ce fourgon à la ren≠contre d'un ennemi réputé sans merci n'avaient

pas son habitude de l'action. Pour certains d'entre eux, c'était peut-être le baptême du feu qui se

trouvait au bout du trajet nocturne à travers le New Jersey.

Cal Dreeder, lui en revanche, était un vieux rou≠tier. Après deux ans de bons et loyaux services

dans la Navy, il avait directement versé dans la lutte anti-drogue. La plupart de ses collègues

suçaient encore leur pouce, certains n'étaient même pas nés, lorsqu'il avait fait ses premières

descentes dans les squats de Haight-Ashbury, à San Francisco.

Depuis plus de trente-cinq ans, sa vie était faite de planques nocturnes, de descentes et

d'opérations

HOMICIDES .COM

morts de part et d'autre, les problèmes de drogue faisaient qu'empirer.

Peut-être aurait-il fallu s'y prendre autrement. politique de lutte contre la drogue était à rev Dans

l'esprit de Cal Dreeder, cela ne faisait auc doute. Mais Cal Dreeder n'était pas payé pour av des

idées. Donc il évitait d'en avoir. Cal Dree était payé pour se faire tuer.

Et d'ailleurs, il allait faire

tuer. Mais il l'ignorait, bien s'ô, et de toi manière, on n'en était pas encore là.

Revenons donc à notre Dreeder bien vivant et ~ pensées moroses qui le tarabustaient tandis qi

dans une vibration de tôles assourdissante, le fo gon roulait sur la route défoncée du New jersey.

C même s'il le cachait sous des airs enjoués, l'ag~ de la DEA, comme tout homme d'ge m'ô

fais~ de sa vie un bilan désenchanté, avait plutôt tendai à brasser de sombres pensées.

Aujourd'hui, songeait tristement Cal Dreeder, drogue avait envahi tous les strates de la soci~ Des

personnes au-dessus de tout soupçon étai~ capables d'avalier cinq flacons de sirop antitu~ pour

compenser le manque quand elles n'avai pas réussi à se procurer leur dose.

Dreeder a'~ entendu

raconter des histoires hallucinantes d'in mières qui pillaient les armoire à pharmacie cliniques et

des hôpitaux pour leurs besoins et cc de leur famille, de gamins arrivant aux urgences narines

soudées par la colle qu'ils avaient sniffée, ménagères qui se shootaient en sifflant de l'alco

HOMICIDES .COM 45

fibr°ler au goulot. On lui avait même raconté l'his=toire d'un adolescent mort pour avoir tété

comme un

U biberon l'aérosol d'une bombe de peinture.

ji4 Tout foutait le camp. Mais ce n'était pas en le ufrépétant qu'on ferait des miracles. Alors, en

atten=Oi~dant, Cal Dreeder se contentait de faire son devoir le de flic en espérant que cela

apporterait quand même s~une petite pierre à l'édifice. Mais plus il avançait en]t:,ge plus il en

doutait.

¿ travers les tôles fatiguées l'air froid de la nuit u~ s'engouffrait à

l'intérieur du fourgon, panaché

te d'échantillons d'odeurs provenant des zones indus=U~trieelles qu'ils traversaient, c'est-à-dire

plus inf,mes al les unes que les autres.

~ Ils roulèrent encore une petite demi-heure puis la Ln3 chaussée devint un authentique parcours

de bosses. cd Les hommes sautaient sur la banquette comme des cow-boys dans un rodéo. Deux téméraires qui k~avaient voulu rester debout s'empressèrent de

éf s'asseoir après s'être cogné la tête avec des " bang "

sonores contre le plafond d'acier.

-

Ils n'auraient pas pu choisir un endroit plus

11f cool, non? protesta l'un d'eux.

~it - Plus cool pour qui? grogna son camarade.

~

puis s'arrêta. Le chauffeur coupa le moteur. Tout le 1 monde se tut. Les coeurs se mirent à battre un peu

~

plus vite. Chacun dégaina son arme, confonnément I

à la consigne donnée avant le départ, et des pouces nerveux débloquèrent la sécurité.

La portière latérale coulisssa en grinçant. I grande ombre du lieutenant Phil Eagran, le chef

détachement, se découpa dans l'ouverture recta gulaire.

-

Tout le monde dehors! ordonna-t-il.

Le lieutenant Eagran avait une voix r,peuse. parlait bas mais clair, comme savent le faire 1

militaires rodés aux opérations de commando.

La troupe s'éjecta hors du fourgon, dans l'ordre dans la discipline.

(irogne, jérémiades et états

d,r n'étaient plus au programme. L'opération " Glo~ Worm " 1 venait de débiter et il s'agissait

maint nant d'être efficace, rien d'autre.

Malgré son habitude des actions surprise, C Dreeder sentit une petite boule se former au crei de

son estomac à la vue des rectangles de lumiè blafarde à travers les branches des arbres étiques. (

aussi, il en avait l'habitude. «a le tenaillait quelque dizaines de secondes à chaque fois, et puis ça

s' allait. On ne pouvait même plus appeler ça de peur. C'était plutôt une sorte de tension

extrême. Le peu d'appréhension, aussi. Ce fichu job... On ne se faisait jamais complètement.

C'était peut-être pour ça qu'il l'aimait tant...

Comme tous les autres, Cal Dreeder avait longuement examiné les photos de repérage. Le bâtiment

principal devait être l'ancien hangar d'une terre d'aviation désaffectée. Mais il ne restait pas trace de la piste.

L'hypothèse des Stups, en

attente, venait de la cation, était que l'abri avait été utilisé jadis par une

entreprise d'épandage de

pesticides par avion ou hélicoptère. De toute manière, l'important n'était pas de savoir à quoi ce

hangar avait servi mais à quoi il servait aujourd'hui. Et, sur ce point, l'enquête avait été

payante. Le bâtiment était un entrepôt dans lequel transitait de la drogue introduite frauduleusement

directement aux États-Unis, avant d'être dispatchée vers différentes destinations finales, à l'intérieur

comme à l'extérieur du pays.

Le site présentait de nombreux avantages. Il occupait une position stratégique quasi idéale dans

un coin totalement perdu, tout en étant proche de la mer et facilement accessible de Jersey

City, de Newark et de New York. La plaque tournante rêvée pour un trafic de drogue à

grande échelle. Mais les rêves n'avaient qu'un temps. C'est ce qui allait bientôt découvrir les trafiquants en voyant la DEA débarquer sans s'annoncer au

coeur ' ~ de leur petit commerce.

ut Du bout de l'index, Cal Dreeder chercha le ~contact, froid mais rassurant, de la détente de son

e~Colt, puis il sortit dans la nuit sur les traces du deta ≠

ii

~

I. Situé dans le New Jersey, Newark est avec Kennedy Airport l'un des deux aéroports

internationaux de New

York, LaGuardia étant aujourd'hui réservé aux vols intérieurs.

chement de jeunes agents du service Action. L boys, tous beaucoup plus jeunes que lui, étaient

neba veux. Cal Dreeder, bien s'r, l'était aussi, mais dai~ une moindre mesure. C'était une

nervosité p14 mesurée, mieux contrôlée, une nervosité de vieupi routier habitué à la chauffe.

Sur un geste de Phil Eagan, les hommes sq~ dispersèrent pour se déployer en cercle en pénétran

dans les bosquets clairsemés qui avaient poussri autour du vieux hangar.

L'opération avait été

répét~1e mille fois et chacun connaissait son rôle sur le boiec des doigts.

Je

Cal Dreeder respira un grand coup et s'élanç~ pour aller prendre la position qui lui avait été

ass~'~ gnée à l'exercice mais il avait à peine couru deu; foulées qu'une main puissante se posa

sur soii épaule, le bloquant dans son élan. 11

- Hé! qu'est-ce qui se passe? fit-il en ~ivotai~ sur place.

Il reconnut Lagran à la dernière seconde.

- Faites gaffe, mon lieutenant! C'était moi! une que je vous truffe de plomb!

- Allez, Cal, on te connaît..., souffla à voi: basse le lieutenant Eagan. On sait que tu as d sang-froid. Je n'aurais jamais pris ce risque-là avec un bleu.

Cal Dreeder sourit dans le noir, flatté par l'appr~ ciation de l'officier.

Sa délectation fut de courte durée.

- qu'est-ce qu'il y a, mon lieutenant?

- Tu vas rester en arrière avec Smeed, dit à voix sse Phil Eagan.

- Mais, protesta Dreeder, ce n'est pas ce que...

- C'est un ordre! trancha sèchement Eagan. Le an d'attaque a été changé.

Tu restes ici avec

need pour surveiller le bahut et protéger les radios i'on a laissés dedans!

Cal Dreeder se rembrunit mais Eagan n'en vit ~n. Non seulement parce qu'il avait déjà filé vers

hangar mais aussi parce que la nuit était noire ~mme elle est parfois capable de l'être dans le

New ~rsey, avec cette espèce d'humidité en Ispension due à la proximité de l'océan et qui rend

atmosphère encore plus opaque.

Le plan avait-il réellement changé ou lui faisait ~i une fleur? Dreeder n'aimait pas cela, pas du tout.

n'y avait aucune raison pour qu'on le laisse àarrière à cause de son ,ge.

Il était encore parfaite ~

ient capable de monter au feu!

D'ailleurs, rien ne disait qu'il allait y avoir du rabuge. Il arrivait tout de même, de temps en temps,

que les trafiquants préfèrent se rendre et garder la vie sauve plutôt que de mourir pour protéger

stock de drogue qui, de toute façon, finirait par tomber aux mains de la DEA.

Mais le lieutenant Phil Eagran était trop loin: impossible de lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur. À mort dans l'âme, Cal Dreeder se résolut à

exécuter ses ordres. Eagran devait avoir huit ou neuf ans de moins que lui mais il était quand même

son supérieur.

Il

rejoignit Randy Smeed, qui se trouvait déjà son poste. En approchant, Dreeder vit une expression

de stupeur mêlée de ressentiment sur le visage de Randy. À son âge, Randy Smeed était si

malade de se voir relégué à ce rôle secondaire. Stupéfait et furieux car, il venait de le comprendre, c'est

pourquoi il faisait équipe avec Cal Dreeder qu'il était maintenant hors jeu.

-

Désolé, dit Cal. Je comprends que tu aies mauvaise...

À la vue de son vieux collègue, Randy Smeed décida de ne pas en rajouter.

-

Tu n'y es pour rien, Cal, grommela-t-il en faisant un gros effort pour s'apaiser. Mais je te

garantis que c'est la dernière fois qu'on me fait ce coup-là!

Il

ne croyait pas si bien dire...

-

Allez, rentrons là-dedans, grommela Dreedt mortifié, en indiquant la portière du fourgon. ~

moins, on sera au chaud...

Il

déglutit, rengaina son arme et ajouta d'une vo à peine audible:

-

Tu as raison, Randy, je crois que je vais sol citer un poste dans les bureaux. Comme ça, tu

po~ ras te trouver un autre coéquipier, plus jeune, pi rapide et...

-

Cal, coupa doucement Randy Smeed en lui p sant une main sur l'épaule, ne dis pas des tru

comme ça... Je suis s'r que tu peux...

-

Ta gueule et grimpe là-dedans! aboya C Dreeder. J'ai les roupettes congelées.

Smeed comprit qu'il valait mieux obtempérer et ~entra dans le fourgon. A l'intérieur du véhicule,

peux opérateurs radio, les oreilles couvertes par des h~couteurs, étaient en train de suivre la

progression ~les collègues chargés de faire main basse sur la 4ivraison de came.

li - Salut! fit Cal. On en est o'? Hé, on est affec ≠ tés à votre protection!

On peut quand même

savoir

en est la progression? vociféra Cal Dreeder, ~'urieux de n'avoir obtenu aucune réaction ni le

e~noindre début d'embryon de réponse à sa première ~uestion.

4 - Ils viennent d'entrer dans le hangar, finit par ti~ répondre à contrecœur l'un des deux

agents.

-

Combien de types en défense?

-

Deux, répondit l'homme en lui tendant un ~rjcasque. Tiens, si ça t'intéresse, tu te colles ça

sur les Ji portugaises et tu me l,ches la grappe. J'ai du boulot, moi.

4 Cal se retint de faire ce qui le démangeait: ce

~ n'était quand même pas le moment de coller son jJr poing sur la figure de cet abruti. Mais il ne

perdait rien pour attendre. Cal Dreeder lui gardait un chien I

de sa chienne...

-

Stenron, fit l'autre radio tandis que Cal aura≠pait les écouteurs que lui tendait le premier. T'as

entendu ça, Gene?

-

Ben non, fit le nommé Gene. Je n'ai rien entendu. Forcément, j'étais occupé avec môssieur

Dreeder. Comment t'as dit?

Cette fois Cal crut qu'il n'allait pas pouvo retenir. ii y parvint, cependant, et avala la coule au prix

d'un gros effort sur lui-même. On ne po~ quand même pas mettre en péril la réussite d

intervention comme l'opération Glow-Woi cause d'un petit péteux de cet acabit.

Stenron... C'est que je crois avoir entendu

-

Stenron? ça ne me dit rien. D'o~ tu sors ça

-

Y en a un qui a gueulé ça plusieurs foi suite.

-

C'est s'rement le nom d'un de nos gars.

-

Ouais, t'as raison, fit l'autre. Faudra q~ même penser à vérifier.

-

OK, dit Gene.

Les deux hommes se remirent à l'écoute. Dreeder se fixa le casque sur la tête et s'assit. désireux

de s'exposer aux mêmes vexations que aîné, Randy Smeed attrapa lui-même un a casque

suspendu à un crochet. Il s'en coiff s'assit à son tour en posant son pistolet sur genoux.

Seulement deux types pour défendre le hangai Si les estimations de Gene et de l'autre n étaient

bonnes, les hommes d'Eagran étaient ~ contre un. Dans ces conditions, ils n'allaient avoir trop de

mal à investir les lieux et à se re~ maîtres de la marchandise. Mais Cal Dreede triomphait pas

encore. L'expérience lui avait ei gné à ne jamais vendre la peau de

l'ours avant l'avoir tué.

ii~ans un premier temps, tout ce qu'il entendit dans

~

oreillettes, ce fut un grand souffle semblable à

u~ respiration haletante, puis un gigantesque brou~, 'ia impossible à

interpréter. C'était la

première

4s qu'il se trouvait à la surveillance radio et il vait reconnaître que l'expérience était instructive. ..p avait beau jeu de déprécier ce qu'on ne

connais~, 't pas. Finalement, contrairement à tout ce qu'il s~ait pu penser depuis le temps qu'il

bossait à la ~A, ce type d'écoute était un vrai boulot d'expert. ~s sons étaient captés et

retransmis par de puissants ~~cros canons installés sur le toit de la camionnette ~.is,

honnêtement, il fallait une oreille très exercée ~ur les différencier dans ce colossal foutoir sonore

G tout se mélangeait: bruit du vent, des branches, 1!s tôles, des pas, des respirations, des

échanges

\$~baux, et même des avions en provenance de New ii)rk qui passaient en vrombissant dans le

ciel, le a~It bien flou, bien distordu et, en même temps, \$nsidérablement amplifié. Une chatte n'y

aurait pas ~cerné le miaulement de ses petits.

Cal Dreeder se libéra les oreilles et laissa le ~que pendre autour de son cou. ...couter était une

taire de spécialistes: il laissait ça aux spécialistes. p Il était en train de regarder quelle tête faisait

~ndy Smeed avec ce truc sur les oreilles lorsque le Jllègue de Gene laissa échapper une

exclamation spi, pour être inélégante, traduisait parfaitement la ~sion qu'un bruit soudain

déclencha chez les quatre ommes à l'aff't à l'arrière de cette fourgonnette:

- Merde! Il y a un os!

Ni Cal Dreeder ni Randy Smeed n'avaient bes~ de traduction. Même débarrassé

de ses écouteu

Cal avait parfaitement entendu. Un coup de fi Aucun doute. Et probablement du gros calibre.

La riposte claqua, presque instantanément. P une fusillade monstrueuse, assourdissante, éd dans

le

hangar métallique.

- Nom de Dieu, murmura Randy Smeed. Ils s~ forcément plus de deux. Ce n'est pas possible

aut

ment. Sous un feu pareil, deux gus seuls se serai~ rendus, ou ils seraient déjà morts, coupés en

pel bouts.

C'était l'avis de tout le monde dans le véhic~i Mais la seule chose qu'il pouvait discerner, comme

les autres, c'étaient les coups de f Impossible de savoir qui les tirait, de la DEA ou l'ennemi.

Randy avait les mains qui transpirait. Il s'ess~ les paumes sur son pantalon puis se leva et fit geste

pour ouvrir la portière.

- Ne bouge pas, lui ordonna Dreeder. Il f d'abord essayer de comprendre ce qui se passe.

Smeed se rassit. Il était blanc comme un lin, Cal Dreeder remit les écouteurs sur ses oreilles

sursauta, agressé par la violence des échanges. n'allait pas complètement de soi mais, en fais bien

attention, on arrivait à donner du sens àmbroglio.

Un peu de sens. Il entendit des voix au milieu la fusillade. Des voix de la DEA. Mais aussi d'autres lui lançaient des ordres et des indications

sèches et précises, beaucoup plus de voix ennemies qu'il raurait aimé en entendre.

-

Putain de merde! l,cha délicatement Gene.

s'est un piège!

-

«a m'en a tout l'air, approuva sombrement Cal

I~reeder.

4 - On est cuits, dit son collègue d'une voix trem ≠ lante.

e On aurait dit qu'il allait se mettre à pleurer.

ti - qu'est-ce je dois comprendre? aboya Cal Dreeder. Vous n'avez quand même pas

l'intention

de

i

ous laisser faire, si?

1 Il se tourna vers Gene et l'autre radio pour

~
ndre de visu la mesure de la situation.

Le diagnostic fut désastreux: les deux radios semblaient avoir été changés en statues de sel.

-

Il va falloir se bouger, les mecs! Couvrez-moi. ufié sors aux renseignements.

Pas de réaction.

t - Couvrez-moi, bon Dieu! Il faut savoir ce qui se passe! Les collègues ont certainement besoin

de ~eioutien! On ne peut pas les laisser comme ça! l~ Comme deux zombies émergeant d'un

long rêve, ~3ene et son partenaire se débarrassèrent enfin de L1~leur attirail, qui tomba sur les

pupitres avec des cia~uements de plastique et de métal, puis ils attrapèrent leurs armes. Mais Cal

Dreeder ne se sentit guère dplus rassuré pour autant. Avec deux zouaves comme

56

HOMJCJD ES .COM

ceux-là pour le couvrir, ça risquait d'être c Heureusement qu'il pouvait compter sur Rand:

II

posait la main sur la poignée pour faire c ser la portière latérale lorsqu'il se figea dan

mouvement. La fusillade, qui faisait rage qu instants plus tôt, avait brusquement cessé. aucun bruit

dehors.

II

n'y avait que deux explications possible5 changement et tous l'avaient compris: soit le 1 nant

Eagran et ses hommes avaient anéan tireurs du hangar; soit c'était l'inverse qui ~ produit...

-

«a veut dire quoi, ce silence? murmi jeune radio.

-

«a veut dire que ça a cessé de tirer, ~ pomme! hurla Cal Dreeder.

C'est tout ce q veut dire!

II

se tourna vers Randy Smeed.

-

Si c'est Eagran et les boys qui ont eu le d ils vont nous le faire savoir rapidement.

Mais quelque chose dans le ton du vétéran nait à penser qu'il ne croyait guère à cette thèse. Et

dehors, le silence durait, durait, C(pour confirmer ce mauvais pressentiment.

-

Ils ont tous crevés, gémit le jeune radio. demander des renforts.

-

Vas-y, mon pote, ne te gêne pas, rican Dreeder. Appelle. Le temps qu'ils arrivent, oi froids.

57

On n'a pas le choix, Randy. H faut sortir de ce ut. Soit pour prêter main-forte à Eagran et aux

Lns (Randy Smeed eut un p,le sourire et secoua tête avec un haussement d'épaules qui semblait

" Plus personne n'y croit, mon pauvre Cal. Ne fatigue pas à essayer de donner le change. "), soit

aller prendre le volant et se tirer vite fait.

Car, bien s'êr, il n'y avait pas de communication la cabine, à l'avant, et l'arrière du fourgon.

ti « A la seconde où Cal Dreeder prononçait la fin de l'phrase, un grincement métallique se fit

entendre à

Pextérieur et la poignée de la portière bougea.

-

Planquez-vous! hurla Dreeder en se jetant sur edos.

roj La portière coulissa dans un hurlement de fer≠ie~ille. Une silhouette apparut sur fond de nuit

bleu-

noir. Cal Dreeder écrasa la détente de son Colt et le projectile fit mouche, juste là où il avait visé,

entre

:SS~ bas du bonnet de laine et les sourcils. L'homme s'écroula mais deux autre arrivaient

derrière.

Ce fut d4n massacre. Tandis que Cal plongeait sur la gauche yje la porte, les deux individu

arrosèrent l'intérieur iiJu fourgon. Les radios n'avaient même pas eu le temps de débloquent la

s'oreté de leur arme. Randy f~essauta une demi-douzaine de fois puis s'immobi≠tisa dans une mare

de sang. Cal avait maintenant un Cangle de tir fermé. Il réussit cependant à toucher l'un Sq~eS

deux hommes mais ne sut jamais s'il l'avait tué ou seulement blessé

car, à

cet instant un troisième

~ndividu passa la tête et le bras dans le fourgon et lui 58

HOMICIDES .COM

logea dans la tempe une balle qui lui ei moitié de la calotte cr,nienne.

Cal Dreeder s'écroula, définitivement souci de savoir comment il allait
achever s à la DEA, tandis

qu'une nuée de silhouette~ s'engouffraient à l'arrière du fourgon.

nporta

libéré

~a carri~

s somb

CHAPITRE II

Il

s'appelait Remo et il était bigrement mal à~ise dans ses mocassins
d'alligator. De son état,

~emo était Maître de Sinanju et, à la vérité, il lui rriyait rarement
d'être à ce point mal dans ses

sou≠iers. Mais ce jour-là, il faut le dire, plongé comme il 'était dans
un contexte particulier, il avait

de bonnes aisons d'éprouver un sentiment de désordre, pis, de
~saccord avec soi-même, bref -

pour user d'un !ocable universellement intelligible -, de dyspho≠je
intérieure que définit avec tant

de

pertinence ~tte expression populaire imagée.Remo avait deux ionnes
raisons à cela. Presque trois

même.

La première de ces raison était qu'Oksana, la fille Ukrainienne, et Babacar, le fils du chef ~bongo

Batubizee, leur avaient demandé, à lui et au lieux Coréen Chiun, son Maître en Sinanju, de rem ≠ ;lir,

à l'occasion de leur mariage prochain ~, un rôle I. Voir L'implacable n[∞] 121, La Cité des gangs, pour plus de préci ≠ sions sur les circonstances

ayant donné lieu à

cet heureux événe ≠ ent.

équivalent à celui de témoin d~ dentaux. Bien s'°r, il ne s'agi paraison approximative car,

cérémonie de mariage chez les aucune similitude avec ce qui s en Amérique et même en Asi~

rituel, à tout le moins, car poui dans les grandes constantes de leurs semblables un peu parto

Gabongo font en effet ripaille sent, jouent de la musique, ils c à

l'occasion des épousailles.

Depuis que Maître Chiun l'~ Sinanju, de nombreuses année Williams était un autre homr dans le

New Jersey, il était de' l'implacable l'assassin professi mant qui fili et mettait ses cor de CURE,

le plus petit, le p1u~ et le plus dangereux des ser jamais existé depuis que l'hoii en sociétés

politiques rivales.

Remo était un grand gail~ solidement musclé, à la cheveu. noir et dur sous des arcade s~

anguleux qu'il devait à des on

1.

Pour de plus amples détails sur le

voir, entre autres, L'Implacable n° I

n° 100, Le Dernier Fils du Soleil et n° I

ins les mariages c~diennes. Extérieurement, mis à part des poignets t
là que d'une c\$ssants, épais comme des troncs d'arbres, un nul ne
l'ignor4age marqué mais sans ,ge et l'apparence un brin Gabongo ne
prés~lée que lui donnait sa vigilance perpétuellement e pratique en
Eu4ie qui-vive, rien ne le distinguait d'un homme

~, pour ce qui es~inaire à l'allure un peu sportive.

r le reste, on retoFour faire court, nous dirons simplement que Remo
l'humanité, Coi4iliams était

parfaitement à son aise quand il s'agis~ut sur la planète de remplir sa
t

,che habituelle - à savoir

exécuter :, ils boivent, s'a missions impossibles que lui confiait le
docteur hantent et ils dan~old

Smith, le directeur de CURE, et qui, d'une

~nière générale, consistaient à faire disparaître de ivait initié à
l'Ar~on discrète une ou plusieurs

" menaces " pour la ~s auparavant, Rtcurité des ...tats-Unis
d'Amérique ou celle de leurs ne li De

simple liés -, et qu'il était, à l'inverse, très mal à l'aise venu sous le
norjqu'il s'agissait de se

livrer à

des activités dans le onnel le plus pei*naine des mondanités sociales.

Contrairement ~ npétences

au se4 vieux Maître, Remo, en effet, n'était jamais aussi riche, le plus s
\$reux que quand il avait

accompli une mission sans vices secrets a4faire remarquer et qu'il
avait dégagé le terrain une

s'était const~m, sans se faire remarquer.

Or les préparatifs qui agitaient la petite ville tribale ard finement
\$s4atinouhassa, capitale des

Gabongo, annonçaient re sombre, au re~ festivités grandioses au
cours desquelles il allait illantes

et aux tien falloir se montrer, surtout quand on était mis ~ gifles en
partie 4onneur par les jeunes

époux. Le fils du chef se

priait et, tout de même, c'était l'avenir de la tribu assé de Remo
w~ii~~bongo qui allait se jouer à

travers cette union.

Implacablement ~ Pour Batubizee, pour son fils Babacar - Baba :0,
Trou noir. ur les intimes -,

pour le

peuple gabongo, dernière

62

HOMICIDES .COM

trace vivante du grand empire Gabong Kwaanga, l'heure était
historique. Et bien s'i l'était aussi

pour Oksana, la jeune Ukrainienn Maître Chiun déplorait de voir
échapper à

I Williams.

-

Une belle jeune femme, robuste et s~ s'était lamenté le vieux Coréen.
Elle aurait ét

mère parfaite pour le prochain Maître de Sinanj

-

Petit Père, avait rétorqué Remo, avec un une expression que l'on
pourrait sans

exagéi qualifier de crispés, ce ne sont pas des choses font sur commande.

-

Un Maître de Sinanju doit savoir tout fai commande, espèce d',ne b ,té!

-

Je sais tout faire, Petit Père, tout. Seub voilà, je n'en ai pas envie. Par ailleurs, j'ai

coup de sympathie pour Oksana et pour Baba. plaisent et ils ont envie de faire leur vie ense Je ne

vois pas pourquoi il faudrait que je bris idylle en vertu de je ne sais quelle obligatic n'existe que

dans vos fantasmes.

-

Un Maître de Sinanju doit également sa~ sacrifier pour assurer la postérité.

-

Petit Père, je me permets de vous rappeli j'ai déjà une descendance.

-

Une fille... Pfff...

-

Freya est une jeune femme, mainten

HOMiCIDES .COM 63

c~ Remo. Et je vous rappelle qu'elle a également ~rère, mon fils Winston, qu'il vit en Arizona

avec e~úur dans la tribu de mon père et qu'un jour, ~\$t-être, si les dieux le veulent, il pourra

repandre flambeau.

~
Toi, un fils? Je ne vois pas de qui tu parles.

~it dit le Maître de Sinanju avec cet air du genre honte qu'il cultivait depuis plus de cent ans.

Car il faut savoir que, si Chiun taisait son geste par coquetterie, il n'en avait pas moins déjà doublé le

nombre de siècles d'existence sur cette terre.

« Cette fois encore, l'Implacable n'avait pas insisté. Forcément ce que Winston avait bien pu faire à Atre

Chiun mais le vieux Coréen ne pouvait pas le

faire en peinture et, les jours de grande mauvaise foi, se taisait jusqu'à laisser entendre que, peut-être, il

n'était même pas le fils de Remo.

~ne émotion étrange lui remuait les intérieurs à ~quelque fois qu'il pensait à

son fils et à Freya, ses

amis retrouvés après tant de tribulations puis ~unifiés à la bienveillance bourrue de Sunny Joe, leur

grand-père indien. Mais la chose se changeait en ~apocalypse d'une violence inouïe lorsque Chiun

se rappelait aussi durement et injustement son hostilité ~vers Winston.

Sensation insolite et qu'il ne

savait si bien comment piloter. En principe, les Maîtres ~Sinanju étaient au-dessus de ces

stupidités considérées comme humaines.

Mais Remo Williams n'était sans doute pas un ~être de Sinanju ordinaire.

- quand tu vois cette superbe plante au tronc généreux et à la belle chevelure blonde! avait exilé le

vieil

homme. Elle est presque aussi séduisante apte à enfanter qu'une femme de Corée! Le be~

magnifique, le merveilleux garçon que vous auriez avoir ensemble... Alors qu'avec Babacar...

-

quoi, avec Babacar? vous pouvez aller bout de votre pensée?

Chiun s'était tu, ce qui était rare et indiquait mieux qu'une déclaration officielle qu'il avait sentiment de

s'aventurer sur un terrain glissant.

- Ils., ils ne pourront certainement pas avoir enfant aussi... aussi beau..., voilà tout, avait fini

grommeler le vieux Coréen, totalement à l'aise d'un argument et, partant, fort courroucé.

- Je ne vois pas pourquoi, Petit Père. Ça dépend de ce que l'on trouve beau ou laid. Et ça comme dit

le

poète, celui-là, au moins, il aura couleur de l'amour contre laquelle on ne

~ rien "...

Chiun avait battu en retraite vers leur case de en marmonnant que tout partait à vau-l'eau, n'y

avait plus de respect pour rien, ni pour anciens, ni pour les traditions, ni pour la morale.

Telle était, en quelques mots, la première cause du désarroi de Remo Williams.

La deuxième raison était moins facilement pable. Elle n'en était pas pour autant moins pesante~ bête

pour l'esprit déjà troublé du jeune Maître Sinanju.

usqu'à une date récente, Remo refusait de croire p fantômes, ce qui, convenons-en, s'accordait

plu ≠ i ien avec la partie occidentale, catholique même, L : l'éducation qu'il avait reçue. Mais voilà

qu'au

rs de sa dernière mission, il avait par deux fois roisé sur son chemin un étrange petit garçon,

r~bord à Nazeville, Illinois, puis à Dakar, Sénégal'.

Croiser deux fois le même enfant, pensera-t-on, il a pas là de quoi fouetter un chat, même si,

effec ≠ il~ement, les rencontres s'étaient produites de façon approchée dans le temps et en des lieux

aussi dis ≠ r~ts dans l'espace que l'Illinois et le Sénégal. A iç~otre époque, la fréquence et la

rapidité des moyens)(~ transport rendent ce genre de coÔncidence tout à

't possible.

Seulement la présence sur sa route de ce gamin, petit Asiatique de cinq ou six ans au teint mat

~

ec une chevelure raide, noire et drue qui encadrait joli visage ovale aux yeux bridés et

pétillants, vait rien d'une coÔncidence. Remo l'avait com ≠ ~s dès leur première rencontre à

Nazeville, au meoni Funeral Parlor, l'entreprise de pompes nèbres o' avait été exposé le cercueil

d'une fillette nt il avait reçu mission de ch,tier le meurtrier. 'nfant portait un gi noir, la tenue que

revêtent les Coréens pour pratiquer les arts martiaux, et il était

~ccompagné par une femme ,gée

que Chiun avait

~oirL~1mp1acab1enb121,~ Cité des gangs.

appelée " la devineresse " lorsque Remo lui fait part de cette rencontre insolite. Cette de~ resse

donc, nommée Alicia, avait prédit à R qu'il allait connaître des moments difficiles dan années à

venir.

L'Implacable n'était pas un fan des horoscop il aurait sans doute fait fi de ces prophéties en tant

Alicia de vieille folle illuminée si cette derr ne lui avait pas donné des indications aussi pré que

saissantes pour retrouver le criminel q devait éliminer. Comment avait-elle réussi à éve la

planque de ce détraqué pervers?

Alicia en avait rajouté en l'apostrophant par~ nom et en lui fournissant plusieurs indices donn~

penser qu'elle avait une idée très précise de ce faisait. Comment cette femme ,gée, qu'il n'a~

jamais rencontrée de sa vie, pouvait-elle savoir~ choses alors que personne, ni la police locale ii

FBI n'avait la moindre idée de l'endroit o~ se tei le scélérat? Comment, par ailleurs, pouvait-savoir qui était Remo Williams alors que m~ d'une demi-douzaine de privilégiés connaissa son

identité, à savoir ses deux enfants, son p Sunny Joe, Maître Chiun et le docteur Hai W. Smith, le

directeur de CURE? Les autres ét~ morts, y compris les femmes qu'il avait le i aimées, Dawn

Starr Roam, sa mère, Jild~ Lakluun, sa compagne, et soeur Mary Margare sainte femme qui

l'avait recueilli et élevé à l'or~ linat o~ il avait grandi.

~ême le président des ...tats-Unis ignorait son

~emo avait voulu poser la question à Alicia mais (e avait disparu sans lui en laisser le temps,

happée ir la famille de la petite victime'.

~La nature même des révélations, leur confidentia ≠ ~, incitaient, cependant, à ajouter quelque foi

aux

s de la devineresse, d'autant qu'elle dégageait, cela, un magnétisme d'une grande puissance avait

attiré Remo à elle.

Pour couronner le tout, ses paroles, rapportées ~elques jours plus tard au vieux Maître régnant

de ~ianju, avaient provoqué chez ce dernier une réac ≠ ~n de malaise et de fuite tout à fait

déconcertante ~ur son disciple. Remo en avait conclu que Chiun avait des choses, des choses

qui, soit l'inquiétaient, ~it le mettaient mal à l'aise mais dont, dans tous les

~ il voulait éviter l'évocation. Un argument de Ils pour prêter crédit aux paroles d'Alicia et pour

~ntéresser aux apparitions de ce garçonnet.

~L'enfant portait encore le gi, deux jours plus tard, ~and Remo l'avait revu, au Sénégal, dans

l'aéro ≠ brt de Dakar. Cette fois, il était seul. Remo lui avait arlé, l'avait questionné. Le jeune

Asiatique avait ~iuiescé d'un hochement de tête lorsqu'il lui avait emandé

s'il était coréen. Remo

s'en doutait déjà.

¿ la question " qui es-tu? ", il avait répondu deux fois: " Je suis le Maître-qui-N'a-Jamais-] Puis

il avait disparu, comme un spectre.

Un spectre... Plus Remo y songeait, plus il convaincu que cet enfant était effectivement spectre, ou

quelque chose de similaire. approche plus détournée que les précédente avait permis d'acquérir

une quasi-certitude: ce Coréen était l'esprit du fils de Chiun. D'une l'enfant présentait des

ressemblances frappées avec le Maître de Sinanju, d'autre part, Chiun perdu son unique fils, celui

qu'il destinait à prendre sa succession. C'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles le vieil homme

avait pris pour cible Remo Williams qui, bien qu'ayant dans ses veines du sang coréen hérité de son

père biologique, était le premier d'une longue lignée~ Maîtres de Sinanju à ne pas être de souche

exclusivement coréenne. Remo Williams, en effet, était américain.

quelques années plus tôt, sur les terres de la 1^{re} de Sunny Joe, plus précisément à Red Ghost Bay le

lieu de sépulture des ancêtres, dans le désert Sonora, près de Yuma, en Arizona, Chiun et R

avaient retrouvé la momie de leur ancêtre commun Le moment avait été lourd d'émotion qu~ Maître Chiun avait expliqué: HOMICIDES .COM
69

U, Voici trente à quarante mille de vos années, des ... grands venus d'Asie franchirent le détroit de

Bering, alors pris par les glaces, et s'en allèrent peupler l'Amérique. Ils étaient pour la plupart originaires

des bords de Mongolie, mais il y avait aussi parmi eux quelques-unes de ces misérables vermines que l'on surnomme Chinois et des gens natifs de Corée. Ils

peu ≠ érent le continent, du Grand Nord canadien à la ne de Feu, en passant par l'Amérique

Centrale,

1 ~ Amazonie et toute l'Amérique du Sud. Les Indiens a ~ aujourd'hui sont leurs descendants. La

tribu de ' ~ unny Joe, ton père, a été fondée par Kojong venu S ~ U Pays du Matin Calme.

J - Il y a quarante mille ans? s'était exclamé ~ mo, émerveillé par l'état de conservation de la

tomie.

-

Probablement un peu moins, avait répondu t\$4âtre Chiun. Kojong ne faisait pas partie de la

pre ≠ ière vague des migrants. Mais cela n'a guère importance à l'échelle de la longue histoire du

I onde et de Sinanju. Sache, en tout cas, que cela t ~ ait plusieurs milliers d'années.

f - Plusieurs milliers d'années... avait répété ~ emo, songeur. C'est incroyable cette

ressemblance

frappante qui s'est transmise jusqu'à vous, Petit Père!

-

C'est pourtant ainsi, avait rétorqué le vieux f oréen avec une pointe de fierté dans la voix.

Il avait laissé passer un long silence, contemplant kour à tour Remo, Sunny Joe et la momie de

Kojong, à la clarté de la lampe à huile qui dansait sous les vo°tes ocre rouge du sanctuaire creusé dans la rc de Red Ghost Butte.

-

T'ai-je déjà relaté l'histoire de Kojin~ Kjong? avait-il finalement demandé.

-

Non, Petit Père, mais je la connais. Mah-Li l'a racontée lors de mon voyage initiatique à

tra~ les limbes.

-

Et comment t'a-t-il présenté les choses? a insisté le vieux Coréen, visiblement suspicieux.

-

Il y a bien longtemps, la femme de Ma~ Nonja donna naissance à des jumeaux, deux bé

monozygotes qui se ressemblaient beaucoup. règle voulait que seul l'aîné

soit formé à l'Art

Sinanju. L'autre devait être noyé dans la baie Corée afin d'éviter tout problème de succession.

-

C'est exact, avait approuvé Chiun avec ce grave qu'il adoptait toujours quand il parlait de

village. Mais la femme de Nonja ne voulait sacrifier aucun de ses deux fils à

cette coutume cruelle. Ai

les cacha-t-elle à tour de rôle. Cela lui fut relativement aisé car Nonja étant très âgée, sa vue s'é

considérablement dégradée. C'est ainsi que les deux garçons reçurent en alternance la formation

Maître. A la mort de Nonja, on se retrouva en présence d'une situation insoluble. Pour la première fois

de l'histoire de Sinanju, deux Maîtres régnaient étaient en lice. Lequel choisir? Kojing ou Kojoi

Finalement, avait poursuivi Maître Chiun, Kojc dans sa sagesse, décida de se chercher une ai

terre pour laisser son jumeau Kojing assumer sa trave la fonction de Maître de Sinanju. Il quitta le age en déclarant que, si un jour la Maison de

nanju avait un problème de succession, elle pourrait toujours en choisir un parmi ses fils ou les

des enfants de ses fils, celui qui serait le plus apte à prendre le flambeau.

Les yeux noisette de Chiun avaient quitté le age mort de Kojong, qui lui ressemblait tant, et taient

braqués sur ceux de Remo.

C'est ce que j'ai fait en te choisissant, toi, mo Williams.

-

quoi?

-

Le chef de cette tribu est le dernier Sunny Joe car il est descendant de Kojong, dont le nom

s'est, au fil du temps, transformé en Ko Jong Oh. Le fils aîné de sa lignée reçoit le nom de Sunny

Joe en

l'honneur de Sun On Jo, le Grand Esprit qui gouverne le Soleil. Et cet homme est ton père, avait

conclu le Maître de Sinanju en désignant Sunny Joe. Tu es donc, toi aussi, un descendant de

Kojong.

Le souvenir de ce jour était si frais dans la tête de Remo qu'il aurait pu dater de la veille. Il se

rappe ≠ lait qu'il n'avait rien dit, incapable de parler, tant les émotions se bousculaient à l'intérieur

de lui ≠ même. C'était la première fois qu'il ressentait cela. Aujourd'hui, il y était habitué. " Non,

presque habi ≠ tué seulement ", rectifia-t-il mentalement en passant la tête à l'extérieur de la case de

pisé õ Batubizee

les hébergeait depuis leur arrivée au Gabon, Rubundi.

Dehors, les violentes pluies de la nuit avai changé l'esplanade de latérite en une étendue boue

rouge,tre. Remo sortit. Il faisait déjà chaud la terre mouillée fumait. Des gamins, couverts boue,

jouaient nus avec un chien. Il les obsei quelques instants, presque jaloux de leur inso ciance. Puis

il se rappela. L'apartheid, les massaa de la décolonisation, la "

République " laminoir ii taurée par

Orner Djembé, et dont le seul objec semblait être de tuer toute culture minoritaire s'opposant aux

ukases du pouvoir. Il se rapp~ encore l'ambiance qu'ils avaient observée dans ville de

Matmouhassa - qui, aux dires mêmes Baba, était plus une réserve qu'une ville -, menaces que

l'Alliance de Fingerfoek faisaiei peser sur la communauté gabongo et il révisa s jugement.

L'insouciance datait de peu. De leur an vée, en fait, et de la protection qu'ils avaient appc tée aux

Gabongo. Il n'y avait qu'une chose dont pouvait s'émerveiller, c'était de la capacité di enfants à

retrouver si vite le rire, le gõt du jeu, joie de vivre.

Le Maître aspirant de Sinanju s'avança sur place. Ses mocassins

d'alligator

- seuls accessoir

coûteux de sa tenue vestimentaire - ne laissèrent aucune trace dans la latérite mouillée. Ce prodige

irréalisable pour le commun des mortels, n'était même pas un exploit pour lui. C'était l'enfance

~rt. Une technique de base qu'il mettait en oeuvre sans effort et sans même y songer. Pour un

Maître de Sinanju, ne pas salir ses souliers était une chose toute simple. Il suffisait d'inverser la

direction de la ~rice de gravitation au niveau du bassin pour obtenir presque le haut une contre-poussée d'une force équivalente à toute au poids du corps. L'Art de Sinanju comportait

~ maîtrise de techniques autrement plus compliquées

imaginées. Un frêle individu comme Maître Chiun, par exemple, n'était peut-être pas capable de

lutter ~contre un éléphant en colère mais Remo l'avait déjà vu stopper net et de front la charge

d'un buffle sans

Un peu plus loin une bande d'adolescentes en boubous chamarrés, rassemblées devant une case,

le regardèrent en gloussant et en échangeant à voix basse des commentaires qu'il renonça à

intercepter.

~ Il savait que cela ne signifiait rien de sérieux. Ce ~étaient ni son charme, ni son allure svelte

sous son jean noir et son tee-shirt de même couleur, qui les mettait en émoi. Ce n'étaient, très

platement, que

"l'effet des phéromones qu'il distillait, à son corps ~pendant si l'on peut

dire, autour de lui. Et

c'était là l'un des gros désagréments de la condition de Maître de Sinanju.

Les femmes étaient

irréremédiablement attirées vers lui, comme aimantées. Loin d'en profiter, comme l'auraient sans

doute fait certains hommes, Remo Williams vivait cette particularité comme une souffrance. Non

seulement il était perpétuellement obligé de réguler son flux hormonal pour

éviter des mésaventures qui avaient déjà failli coûter cher, notamment en avion avec les hôtes

l'air, mais à chaque fois qu'une femme qui ne laissait pas indifférent s'intéressait à lui, il dem

toujours une forme de doute. S'agissait-il d'attirance authentique ou était-ce la conséquen

presque automatique, des phéromones?

En approchant du groupe, Remo régla ses émotions et aussitôt les filles cessèrent de ricaner po le

saluer plaisamment et s'engager avec lui quelque propos joyeux.

La communauté gabongo était en train s'éveiller à une vie nouvelle et c'était bon de se dire qu'il

avait joué un rôle dans cette résurrection même si ce rôle était modeste.

Car Remo Williams avait encore une troisième raison, moins évidente certes, mais néanmoins

très sérieuse, de ne pas être parfaitement à l'aise dans ses mocassins. Il avait l'étrange sentiment

d'avoir failli la mission confiée par Harold Smith en ratant le sauvetage de Copefeld. Pourtant, il

avait eu la relation complète du supplice de l'avocat par Oksana et était

clair qu'il n'aurait rien pu y

changer pour bonne raison que Copefeld était déjà mort, carbonisé lorsque l'avion de Remo et

Chiun avait posé les roues sur le tarmac d'Omer-Djembé, à El-Modrar.

De plus, même Smith en convenait, Russe Copefeld était une crapule. Une crapule qu'essayait

de retourner pour en faire un " honorab correspondant " - comme cela s'était toujours prai

é dans les services de renseignement du monde

tier -, mais une crapule tout de même.

" Les choses ne pourront pas aller bien pour toi tant que tu te sentiras responsable de la loi, de

l'ordre et de la justice à tout instant et en tout lieu ", ~il avait un jour fait remarquer Maître Chiun.

Remo se demandait s'il n'avait pas raison, au Prieuré sur ce point-là.

~

Le dernier petit problème qui titillait l'Implacable ~tait que Matmouhassa était certes un

endroit bien agréable, en dépit des pluies diluviennes du soir, que ~es Gabongo étaient des gens

bien hospitaliers mais ils n'avaient pas le téléphone.

~

Or~ depuis son dernier compte rendu à Smith, Re≠~no n'avait eu aucun lien avec CURE ni

avec la clinique de Folcroft, l'établissement sanitaire de New York qui servait de paravent au

service. Il allait donc falloir mobiliser un chauffeur pour se faire conduire à El-Modrar et trouver

un moyen de joindre Smith. Mais auparavant il lui fallait retrouver le

vieux ~oréen, ne serait-ce

que pour lui arracher quelques confidences sur ses projets immédiats, lesquels inté ≠ ressaient

Harold SITIIth au premier degré, car, si ce dernier était le cerveau de CURE, Remo le bras

~rmé,

Maître Chiun en était sans conteste, la colonne vertébrale.

Apparemment, personne ne savait o' il était ~assé.

Remo décida d'aller jeter un coup d'oeil du côté de la grande case d'apparat, celle du chef

Batubizee.

Là il aurait peut-être quelque chance de trouver vieux Maître coréen.

Des poules, des pintades et même quelques por tachetés, de petite taille, déambulaient entre b

cases, les fours à ciel

ouvert et les mortiers de pie~ dans lesquels les femmes pilaient le mil et le ri Tout cela fouinait en

bonne entente en quête

quelques miettes de nourriture perdues sur le & Bizarrement on ne voyait pas de canards ni de

chai Remo en ignorait la

raison.

Avant d'atteindre, la case du chef, Remo dépass sur sa gauche, en lisière de forêt, une tour de bo

semblable à un

derrick rudimentaire d'environ tre mètres de haut, surmontée d'un énorme réservoir qui recueillait

les eaux de pluie. En

cette saison trop-plein s'écoulait en permanence. C'était le ch teau d'eau et la douche collective

de Matmouhass Nord.

Sous le derrick, à un mètre du sol, un gr~ robinet de laiton servait à remplir les bassini émaillées

et les " Gilac "

multicolores, ustensi domestiques les plus utilisés dans les cuisines pays.

De l'autre côté, à un peu plus de deux mètres hauteur, quatre chantepleures de bois, manoeuvré

par des chaînes

munies d'une poignée, permettaie de prendre gratuitement, à toute heure du jour ou la nuit, une

douche qui, gr,ce à la

chaleur solaii avait généralement une température acceptable.

Sous l'une des chantepleures, une femme coiff d'un pagne de tête dont les couleurs auraient fi

HOMICIDES .COM 77

ftlir celles des kimonos du Maître de Sinanju, était en train d'astiquer méticuleusement un petit

garçon d'environ six

ans tout en palabrant d'importance avec une jeune fille qui se shampooinait sous la douche

voisine. De loin,elles

adressèrent un petit signe amical à Remo qui le leur renvoya et pour ≠ suivit son chemin.

Une petite chèvre rousse, attachée à un piquet au pied d'un baobab centenaire, lança un bêlement

ï dans l'air qui commençait à chauffer. Sous le soleil du matin avec, en
toile de fond, le vert

impénétrable de la forêt

équatoriale qui tranchait sur l'ocre rouge de la latérite, les enfants qui
jouaient, les vilains géoïdes qui

vaquaient à leurs tâches

traditionnelles, Matmouhassa ressemblait à un modèle de sérénité
originelle.

~

Remo savait que cette image paradisiaque était si trompeuse. Des
nouvelles d'El-Modrar

étaient par-

éviter d'attirer les charognards à proximité Matmouhassa.

Mateko avait la réputation d'un homme n'acceptait pas facilement les
échecs. Cela mettait des

heures agitées dans

un avenir proche

Remo venait juste de dépasser les douces lorsqu'il vit arriver le Maître
de Sinanju, spien dans un

kimono mandarine

décoré de papyrus brun de couleur vert sauterelle. Il était suivi, à quelques
mètres, par Arnold, le

gorille à dos argenté qu'il a

dompté dès son arrivée à Matmouhassa, et qui semblait vouloir devenir
son animal de compagnie.

Devant la case de Batubizee, les femmes les jeunes, âgées préparaient le
tchapalo dans des calebas

selon les traditions

ancestrales. Non loin de là, une grande estrade d'okoumé, les musiciens et danseurs

commençaient à s'échauffer avant

la r~tition. Les festivités du mariage se préparerai consciencieusement.

Soudain, Remo réalisa pourquoi la chevrette trouvait là et, du coup, l'ambiance lui parut m

bucolique. Mais bon...

c'était la tradition. Mi valait sacrifier de temps à autre une chevrette esprits des ancêtres pour

qu'ils jettent des s~

favorable sur l'avenir des Gabongo plutôt que leur offrir un être humain, même si c'était ennemi,

comme cela avait

certainement d° se f par le passé.

-

Alors, Petit Père! lança Remo à l'adresse du Maître de Sinanju.

Vous êtes allé faire une

sortie q matinale avec

votre nouvel ami?

pr Le petit Coréen leva vers le ciel ses yeux bridés, bserva le soleil sans ciller et répliqua de sa

voix fluette:

-

Il est près de neuf heures. C'est ce que tu appelles une sortie matinale?

di Maître Chiun dépassait à peine le mètre cm ≠ quante, un cou maigre comme une patte de poulet

i sortait du col de son kimono chamarré, surmonté

y par une tête émaciée que couronnaient deux toupets e de cheveux blanc filasse, un au-dessus de chaque oreille. Son menton était également orné de

quelques poils longs et

clairsemés. Officiellement,

s cela s'appelait une barbe. La peau du vieux Coréen s était jaune tachetée de noir, comme celle d'un flan I un peu cuit, et plus froissée qu'un foulard de soie oublié plusieurs mois au fond d'un panier à

linge.

~ Remo ignorait combien pouvait peser le Maître de Sinanju mais, à le voir, on avait l'impression

de pouvoir le faire

tomber rien qu'en lui soufflant dessus.

En un mot comme en cent, Chiun, Maître régnant de Sinanju, n'avait absolument pas l'allure de

ce qu'il était: l'un

des plus dangereux tueurs de tous les temps. La seule chose que l'on e't pu, a priori, trouver

menaçante dans sa

personne était ses ongles immenses, recourbés, qu'il ne coupait jamais et qui étaient tranchants

comme des lames

de rasoir. Mais,

à regarder les mains et les doigts étiques que ongles prolongeaient, le commun des mortels

rassurait aussitôt.

Le commun des mortels, il est vrai, ignor~ jusqu'à l'existence de Sinanju et de ses Maître~

Comment aurait-il,

subséquemment, pu évaluer le~ dangerosité?

-

J'en conviens, dit Remo, qui lui non p1~ n'avait pas besoin de montre, mais il devait quai~

même être bien tôt

quand vous êtes parti...

-

C'est une façon d'être dans la vie, coui~ Chiun. Il y a ceux qui se lèvent et vont faire leU

exercice en forêt pour

rester dignes de leur titre d Maître de Sinanju et il y a ceux qui restent à pares ser sur leur natte.

II

oubliait simplement que Remo avait passé uu grande partie de la nuit à débnefer les

informateu~ venus d'El-

Modrar pour avertir Batubizee des fail et geste de Mateko tandis que son bon Maître, fa sant

valoir son grand ,ge, était

allé se coucher.

Remo avait l'habitude. Maître Chiun n'étaï jamais avare de propos aigres-doux avec qui que e

soit, mais il se

surpassait quand il s'adressait à so disciple.

-

quant à cette espèce de cercopithèque, ajouu t-il en désignant du pouce le grand singe qui le

su vait comme un

toutou, c'est...

-

Arnold n'est pas un cercopithèque, rectifi Remo, amusé, c'est un gorille à dos argenté, un

m, dominant.

C'est la même chose, pesta Maître Chiun. ~~~rnold me colle dès que je sors de notre case, et je

ommence à en

avoir assez. S'il persiste à me harce≠er de la sorte, je vais lui flanquer une correction

nt il se souviendra et il finira par comprendre que ne suis pas son ami!

-

C'est l'amour, ça, Petit Père. Je trouve ça plut mignon...

-

Laisse donc l'amour aux tourtereaux qui pré≠arent leur alliance, semonça le Maître de

Sinanju.

Si tu continues, toi aussi à...

ï Il s'arrêta net, laissant sa phrase en suspens, et ~tendit l'oreille vers le nord, la direction d'El-Modrar.

-

...coute un peu ce qui nous arrive.

~

Remo mit ses capteurs auditifs en mode de per≠ption amplifiée et orienta son écoute dans la

direc≠ ~on que lui indiquait

Maître Chiun.

-
Oh la la... C'est une colonne de blindés et de éhicules lourds qui se dirige vers

Matmouhassa. A vue de nez, je

dirais qu'elle nous arrive dessus d'ici une heure, une heure et demie.

-
C'est aussi mon estimation, acquiesça le

Maître de Sinanju. Allons avertir le chef Batubizee.

Non mais franchement, tu as vu la stupidité de ce sapajou? ajouta-t-il en regardant avec irritation Arnold qui tendait l'oreille par mimétisme.

-
Arnold n'est pas un sapajou, Petit Père, je vous répète que c'est un gorille à dos argenté.

Moi, je le ~trouve très

attachant. Et puis voyez comme il est ~Ievenu gentil gr,ce à vous. Il y a une semaine

encore, il terrorisait les villageois en rugissant et se martelant le poitrail de coups de poings à

chac~ de ses incursions

dans Matmouhassa; aujourd'i s'il a envie d'un fruit ou d'un g,teau, il va gei ment le demander en

tendant la main.

- Peuh! fit Chiun avec un haussement d'épau exaspéré, j'aurais d° le tuer au lieu de me conter

de l'épouvanter...

Remo eut un sourire imperceptible. Il y av quelque chose de surréaliste à

entendre ce vi Asiatique

centenaire et

desséché parler de tue main nue un gorille qui devait peser dans les dc
cent cinquante kilos et

mesurer plus de deux mèt

de tour de poitrine. Et pourtant, ce n'est pas Arnold qu'il aurait parié
en cas de rixe...

- Votre bon coeur vous perdra, Petit Père.

Ils continuèrent à marcher vers la case du ch Tout le monde les
saluait, les enfants approchai~

sans crainte d'Arnold.

Certains poussaient même la hardiesse jusqu'à toucher une de ses
énormes mains ou à lui faire ti

petite caresse.

L'animal qui, de sa formidat poigne, aurait pu leur casser la tête
comme u coquille de noix, se

laissait faire avec, semblait

un certain plaisir.

Remo se demandait tout de même comment choses allaient virer
lorsqu'ils seraient repari Libéré

de l'ascendant que

Chiun exerçait sur 1 Arnold risquait fort de redevenir dangereux.

- Petit Père, dit-il, savez-vous que, contraii ent à ce qu'on a longtemps
pensé, les m,les ~Iominants ne constituent pas un bénéfice pour la

survie des espèces menacées. Ce serait plutôt un handicap.

-

qu'est-ce qui t'arrive? fit Maître Chiun en

Ilissant les yeux avec l'air de se demander si son ~disciple n'avait pas
perdu la raison.

-
Rien, dit Remo, je pense simplement à l'avenir d~Ano1d.

~_ Explique-toi, par l'épée de Sinanju! exhorta aître Chiun. Tu t'intéresses à la zoologie, mainte≠

nant?

~ - Bien s'ôr, Petit Père, sans avoir la prétention 'être un spécialiste, je m'y suis toujours

intéressé.

Il est passionnant d'observer les espèces qui nous côtoient sur cette terre. Parfois, l'homme aurait

bien

soin de les regarder de plus près et de tirer cer≠ns exemples de leur comportement.

-
Pfff... si c'est aux Longs-Nez que tu te réfères I quand tu parles d'homme, c'est acceptable.

Les Coréens eux

n'ont jamais eu besoin de prendre

odèle sur aucun animal.

ï

Pour le Maître de Sinanju, les Longs-Nez étaient les Occidentaux, par référence à la forme

de leur appendice nasal,

généralement plus allongé que

telui des Orientaux et des Asiatiques. Bien s'ôr, les fLongs-Nez étaient des êtres, sinon inférieurs,

au r moins puérils

et balourds comparés aux Asiatiques,

le fleuron de l'espèce, exception faite des Chinois et des Japonais. Les Coréens étant, bien

évidemment,

le nec plus ultra de la création, c'est-à-dire la fection. Ni plus ni moins.

Selon ses humeurs et les circonstances, Ma Chiun pouvait traiter son disciple de Long-Nez,

raison du sang européen

qu'il tenait de sa mère, Peau-Rouge pour sa filiation avec Sunny Joe, ou sauvage américain,

quand il était vraiment t:

f,ché. Si, chose rarissime, le vieil Asiatique fais allusion à ses lointaines origines coréennes, Rei

savait que, soit il avait

accompli un exploit hors commun aux yeux de son Maître, soit celui-ci ét~

pour une raison ou

une autre, inquiet le

concerna soit il éprouvait le besoin de le manipuler. C'êt aussi simple que cela.

Un jour, il faudrait qu'il demande au vieux Chu dans quelle catégorie entraient les Noirs d'Afriqu

dont le nez avait

très souvent une forme proche celui des Asiatiques... Mais bon, l'heure n'était p à ce genre de

subtilité.

-

J'ai lu un article sur ce sujet, dans l'avi~ entre Boston et El-Modrar, reprit l'Implacable. I)

chercheurs d'une

université de Californie qui ti vaillent sur la faune des Galapagos ont constaté q les iguanes m,les

dominants, en

empêchant les pi jeunes d'approcher les femelles, portaient un série préjudice à la reproduction

de certains groupes.

-

Passionnant, ricana le Maître de Sinanju. crois-tu que ce qui vaut pour l'iguane vaut au~

pour le gorille?

-

Je l'ignore, admit Remo, mais des expériem

t été tentées à partie des résultats de cette étude. ~n déplaçant les m,les dominants, on obtient,

en ul~ilieu naturel, un

accroissement notable de la nata ≠ luté. Cela a été fait non seulement avec les iguanes ~rnais avec

certaines félins

d'Afrique et, je crois, les L babiroussas d'Asie.

-

Les babiroussas... bien s°r, bien s°r..., mur-

ra le vieil Asiatique. As-tu pris ton thé au gin ≠ ng, ce matin, fils?

-

Oui, Petit Père.

-

Et le bol de riz que je t'avais laissé sur le four ≠ neu?

-
Oui. Il était délicieux. Je vous remercie. Mais pourquoi me demandez-vous cela?

-
Pour rien, pour rien, Remo. Tu te sens bien ce atin?

-
Très bien, Petit Père.

-
Rien qui te tracasse particulièrement?

-
Je ne vois pas, répondit Remo, désespéré par cette sollicitude inaccoutumée. Ah si, tiens,

peut-être..., je suis

ennuyé de ne pas avoir pu rappeler Smitty pour l'informer des résultats de notre mission.

-
Ne te tracasse pas pour cela, Remo, dit Chiun d'un ton étrangement prévenant. Les

militaires qui arrivent par le

nord auront sans aucun doute un téléphone-satellite à nous prêter.

-
Excellente idée, Petit Père. Je n'y avais pas songé.

-
Pourquoi me parlais-tu de cette histoire d'iguana

nes? relança Chiun d'un air véritablement préoccupé par la santé mentale de son disciple. Tu pens

qu'il faudrait

transférer Arnold dans un zoo pour séparer de ses congénères?

-

Rien de semblable, assura l'Implacable. Po moi, il faut laisser le plus possible les animaux sa

vages dans leur cadre

naturel. C'était simplement ni association d'idées. Je voulais vous dire que les bê~ sont souvent

plus intelligentes que

nous ne le p~ sons. Et, sj vous trouvez la bonne façon de faire, pourra peut-être expliquer à

Arnold que, pour vol bien à

tous les deux, il serait plus approprié qu' retourne vivre sa vie avec les siens dans la forêt.

-

Il ne veut rien savoir, te dis-je! jappa Maïli Chiun de sa voix de fausset nasillarde.

Les rapports entre les deux Maîtres de Sinanju,~ Maître régnant et son émule, étaient en train

repandre une tournure

plus proche de la normale.

-

Il va peut-être finir par comprendre, si vous lui expliquez bien.

Ces bêtes sont intelligentes,~

vous assure. J'ai lu

dans la même revue un artic passionnant sur une expérience faite avec les chu] panzés du zoo de

Sydney. On leur a

fourni de or~ nateurs...

-
Ah non, tu ne vas pas me faire le couplet s' les ordinateurs!

s'emporta le Maître de Sinanj

dont les capacités

personnelles en informatique limitaient à appuyer sur le bouton " power "

et r,ler parce que ces

fichus engins ne faisaient

jam~ ce qu'on leur demandait de faire. N'importe qu étin est capable d'utiliser un ordinateur, alors pourquoi pas un singe?

-
Laissez-moi, terminer, protesta Remo. On a réussi à leur enseigner à chacun une quinzaine

de phrase simples,

qu'ils arrivent non seulement à lire et à comprendre mais à taper sur le clavier pour

uniquer avec les autres.

-
quel exploit! maugréa le Maître de Sinanju. tant donné les moeurs de ces bestioles, je

suppose que leur premier

soin a été d'organiser un réseau hangiste.

-
Petit Père, vous êtes injuste! s'esclaffa Remo. Je connais des singes très bien élevés.

-
Pas celui-ci en tout cas, déclara le Maître de ï

anju en observant Arnold.

Remo suivit son regard et dut reconnaître qu'Arnold n'appartenait pas à la catégorie des gorilles

convenables:

rebroussant chemin vers la case de Batubizee, ils étaient tous deux en train de repasser devant la

douche et, était-ce la

vision de la jeune femme en train de s'y laver, était-ce les mou = vements qu'elle faisait pour se

frotter le dos, mais force

était de constater que ce spectacle faisait naître chez le gorille un trouble que l'on dit pudiquement

" naturel ". Mais,

contrairement à Remo, Arnold, lui, ne savait pas réguler son système hormonal et l'effet de ce

trouble était bien visible.

Redouta = blement visible.

- quel voyou! souffla l'Implacable, rigolard, en recédant Chiun dans la case d'apparat de

Batubizee, laissant Arnold à ses émois devant le tableau de la jeune fille à sa toilette.

Le chef les accueillit avec du jus de coco frais~ ne sembla pas très ému par les révélations qu'ils

firent de l'approche

d'un détachement de véhicules blindés. Apparemment, il les croyait victimes d'i hallucination.

C'était, là encore, l'un des

problèmes des Maîtres de Sinanju. Ils voyaient, entendai~ sentaient des choses qui échappaient

totalément sens d'autrui.

Et, bien souvent, on les prenait p des fous.

-

Je ne voudrais pas me montrer alarnii~ grand chef Batubizee, dit le Maître de Sinanju, r~

d'après ce que nous

avons capté à distance, rr disciple et moi-même, il y a des chars d'assaut fort tonnage dans le

convoi qui approche.

-

Seuls les véhicules tout-terrain sur pneus p vent arriver jusqu'à

Matmouhassa, insi Batubizee.

Les chars ne

pourront pas dépas Laroumé, à trente kilomètres d'ici. C'est là prend fin la piste accessible aux

gros camions et

véhicules chenillés. Ne vous alarmez pas, gran vénérable Maître de Sinanju.

Dégustez donc se

nement ces jus de fruits

préparés à la manière anc traie des Gabongo. N'est-ce pas un délice?

-

Un régal, convint Maître Chiun.

-

C'est exquis, renchérit l'Implacable. Toutef et sans vouloir empiéter sur vos prérogatives de

c des Gabongo, je

pense que vous ne devriez prendre à la légère ces mouvements de trouj e à deux Maîtres de Sinanju de Sinanju, contre détachement de blindés, la lutte est inégale.

Remo! reprit le vieux chef comme s'il admo≠stait un gamin têtù. Je vous répète que les chars ne

urront pas aller au-

delà de Laroumé...

Pourquoi?

-

Parce que la piste ne le permet plus.

-

Le GMC passe bien! s'étonna l'Implacable.

-

Le GMC passe là o~ les chars ne passent pas,

i apprit Batubizee. Il est moins large, moins lourd avec ses six doubles roues à l'arrière, son crabot, son blocage du différentiel, les risques

d'enlissement ~ont

relativement minimes. Même quand il ~embourbe, il reste encore la possibilité d'utiliser le ireuil

fixé au ch,ssis. Nous

serions à la saison sèche, r partagerais éventuellement vos craintes, car ils pourraient peut-être

acheminer quelques

véhicules

jusqu'ici en abattant les plus gros arbres de bord de piste, mais en cette saison, non, franchement,

je ne suis pas inquiet.

Non, répéta-t-il, croyez-en mon

~xpérience, le seul moyen d'attaquer Matmouhassa avec des blindés,
ce serait de défricher une

route à travers la jungle

entre Laroumé et nous. Et s'ils avaient voulu le faire, ils l'auraient déjà
fait.

-

Vous avez l'air bien sûr de vous...

F Un sourire narquois fleurit sur les lèvres du vieux ~chef.

-

Les Rubundi nous haïssent tellement que s'ils avaient pu venir nous
exterminer, nous serions

déjà tous morts et

enterrés. De plus, il y a dans cette

affaire une autre question qui me pose sérieusement problème...

-

quelle est-elle, grand chef?

-

Elroy Deferens est mort, Feroza est mort Orner Djembé est mort.

-

Personne ne discute cette réalité, ça va peu civilement Maître
Chiun. Ces trois-là, not

étions même présents

quand ils ont été éliminés Leur mort ne fait aucun doute, je ne vois pas
comment vous voulez en venir...

-

Notre président, Amine Diarara, est en voyage à l'étranger, poursuit
Batubizee sans tenir

comp de son

intervention.

Les deux Maîtres de Sinanju en convinrent d'L mouvement de tête sans parole.

-

qui, dans ce cas, a pu ordonner aux troupes prendre la route, et avec quelle légitimité?

dernan Batubizee.

C'était une bonne question. Une très bonne que tion.

-

Vous pensez que nous sommes victim d'hallucinations auditives?

s'enquit le vieux Coréi d'un

ton presque

belliqueux. Vous allez voir pou tant quand ils seront là!

Batubizee l'apaisa en levant lentement la main.

-

Je ne crois rien de tel, respectable Chiu assura-t-il. Depuis des siècles, mon peuple e

l'humble débiteur des

Maîtres de Sinanju et je vo fais confiance... J'essaie de comprendre ce qui a se passer, voilà tout.

Remo ne put s'empêcher de songer aux cinq coffres pleins d'or qui attendaient le Maître de

Sinanju sous une toile de

tente tout près de leur case I: le paiement de ses bons offices. L'or faisait partie des richesses

extraites de la mine de

Matmouhassa à l'époque de l'Empire gabongo sous le règne de Kwaanga.

Les Gabongo avaient d'étranges façons de se sen ≠ 'tir débiteurs... Mais Remo renonça à livrer le

fond de sa pensée et

écouta le vieux chef leur faire part de ses réflexions:

-

Le seul ayant, à ma connaissance, autorité pour Ilancer une opération militaire est le colonel

Tumba ≠ Tumba.

-

qui est ce personnage? demanda Remo. Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom.

-

Apollonius Tumba-Tumba, le bras droit d'Elroy Deferens, répondit Batubizee. Mais je le

pense trop veule pour

avoir pris lui-même une déci ≠ sion aussi grave que l'envoi d'une colonne de blin ≠ dés jusqu'ici...

-

Alors?

-

Mystère intégral. Il faut attendre.

-

Attendre! s'exclamèrent en choeur le jeune et le vieux Maître de Sinanju.

-

Oui, fit sereinement Batubizee. Nous allons bientôt être fixés.

HOMICIDES .COM

-

Mais, reprit Remo, ce sont au bas mot cinquante hommes, dans une vingtaine de véhic et

cinq chars

d'assaut que nous avons entendus! J le sentiment que vous n'avez pas bien saisi. A nous n'allons

pas

pouvoir venir à bout d'une tro pareille! «a va être un carnage!

-

Tranquillisez-vous, dit le chef Gabongo suis parfaitement sain d'esprit et je n'ai pas l'in tion

de

prendre le moindre risque quant à la séc de mon peuple, surtout en cette période de liesse,

menace est

beaucoup moins grave qu'il n'y p Encore une ~fois, en saison sèche, peut-

être serais moins

affirmatif

mais, en ce moment, avec pluies, les soldats de la République de Gabon Rubundi ne parviendront

pas

jusqu'ici. Tout ça semble relever d'une volonté d'intimidation et bluff.

-

Vous paraissez bien s'r de vous, répéta vieux Coréen, au risque, justement, de se répéter~

A nouveau, le sourire éclaira le visage du vi chef Batubizee.

-

Sachez, noble et valeureux Chiun, que les kistes de l'armée savent à peine piloter leurs Ils

auront

bien trop peur d'abîmer des blindés qu' sont si fier d'exhiber lors des défilés et parades taires.

quant à

leurs soi-disant opérateurs radio sont des Rubundi sans aucune formation et qui matière de

transmission,

ne connaissent d'autre que le coupe-coupe. Les fantassins, eux, sont bande de pleutres, tout juste

bons à

massacrer

HOMICIDES .COM 93

s, des vieillards et des enfants, mais certaine-pas à affronter des hommes décidés et coura ≠ Vous

pensez qu'ils sont

en manoeuvre? ques ≠ Remo.

Batubizee secoua négativement la tête.

Pas en l'absence de Deferens. Non, pour moi, bien réfléchi, ce déploiement de forces est très

ment une gesticulation de Tumba-Tumba qui he à frapper les esprits.

Mais de qui et pourquoi? demanda Remo. Ils veulent impressionner la population, tout

t, répondit Batubizee. A mon avis, le fait sans nouvelles de Feroza Diarara, d'Orner é et d'Elroy

Deferens

commence à paniquer

-Tumba et il s'est lancé à leur recherche en uant la seule méthode qu'il connaisse: le bras ≠ le vent.

Ô1~ n'auraient aucune réelle intention belli ≠ Bien s'r que si! ils en ont toujours. De là à ce

ils passent à la pratique, il y a loin.

Fasse le ciel que vous soyez dans le vrai, com ≠ le Maître de Sinanju d'un ton sceptique.

Bangaré était le plus heureux des Baluba. Ayant pu manifester ses réels talents de " chauffeur-digne-de-confiance ",

il avait le sentiment d'en avoir été largement payé en retour car Mateko ne s'était pas montré

avare de ses chouhimbis.

Le brave homme ignorait simplement qu'en regard des trésors amas ≠ ~ sés par l'ex-empereur sur

le dos de ses sujets, ce

qu'il venait de recevoir n'était que miettes. Une goutte d'eau dans l'océan des richesses de son

nou ≠ vel employeur. Mais

chacun voit midi à sa porte et mesure sa fortune à l'aune de ses propres besoins.

De son côté, Mateko songeait qu'il avait eu le nez creux en jetant son dévolu sur Bangaré. C'était

une perle, comme

chauffeur, comme garde du corps et comme homme à tout faire. Il avait pu constater que le

Baluba était non seulement

un as du volant et de la mécanique mais, qu'en même temps, il n'avait

pas froid aux yeux et, à

l'occasion - l'attaque

d'une bande de sniffeurs de colle tandis qu'ils traversaient El-Modrar de nuit -, lui avait montré

qu'il savait ~tgatement

jouer de son Tokarev made in Cuba: les

toxicos avaient été mis en fuite sur-le-champ et deu~ d'entre eux avaient eu beaucoup de mal à

déguerpi à cause du

projectile semi chemisé que Bangaré lew avait logé à chacun dans la partie charnue de leu~

personne.

Enfin, outre ses capacités à prendre des initiative~ intelligentes, Bangaré

était également très

précieux parce qu'il

connaissait quelques mots de swahili~ d'arabe, de haoussa et de ouolof, pour les langue~ locales,

de français,

d'espagnol et d'anglais, pour les langues importées et, merveille des merveilles, il savait les lire et,

un peu, les écrire.

*

* *

Le jour s'était levé sur El-Modrar et Bangaré ache≠vait de se faire pimpant dans l'une des trois

salles de bains de la

suite que le vieux Tzingabwéen avait louée à l'hôtel Jtzshiken, le

palace le plus somptueux de la

capital gabongo-

rubundaise.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas été aussi satisfait de sa vie.

Il faut dire que c'était la

première fois que

Bangaré dormait dans une chambre équipée de la climatisation, et dans un lit tellement confortable

qu'il n'aurait jamais

imaginé que pareille luxe pouvait exister même dans ses rêves les plus fous.

La veille au soir, les pourparlers de dernière heure avec le colonel Tumba-Tumba avaient viré à

palabre, au sens

africain du terme, c'est-à-dire à

discussion sans fin. Car, après avoir donné son accord de principe, Tumba-Tumba avait recontacté

l'ex-empereur pour

émettre des réserves sur la légitimité de l'opération. Pas besoin d'être devin pour en conclure

qu'il avait demandé des

avis. Là, Bangaré devait reconnaître que le Guépard-Grondant avait assuré.

Malgré son âge,

Mateko s'était montré un

joueur verbal de premier ordre. Jouant tour à tour de l'intimidation, de la cajolerie, de l'appel au

sens du devoir,

sachant titiller subtilement la haine vis ≠ cérale qu' Apollonius Tumba-Tumba éprouvait envers les

Gabongo en général et

Batubizee en parti ≠ iculier, il était parvenu à pousser le militaire dans ses iderniers retranchements, à

faire tomber ses

ultimes ~rantes et à le convaincre d'intervenir manu militari à

Matmouhassa.

Tumba-Tumba, finalement, avait capitulé et

donné son accord pour une intervention comprenant cent hommes dans des véhicules légers

adaptés au terrain et

soutenus par les cinq chars qui consti ≠ tuaient la totalité des blindés de l'armée gabongo ≠ rubundaise.

~ C'était plus qu'il n'en fallait pour rayer Matmou ≠ hassa de la carte en cas de nécessité et Mateko

n'en avait jamais

demandé autant. Mais telles étaient les lois de la palabre.

Tout cela les avait quand même amenés aux envi ≠ rons de quatre heures du matin et à un état de

grande fatigue pour le

vieil ex-empereur. Il avait donc été décidé que Bangaré irait seul chercher les Pepper

Sisters à l'aéroport tandis que le Tzimgabwé~ s'offrirait quelques heures de repos supplémentai~

Avec Mateko, Bangaré avait le sentiment d'avd mis la main sur le boss idéal. Il lui faisait enti~

ment confiance. Il lui

avait même laissé caï~ blanche et bourse ouverte pour louer un
véhic~ plus fiable et plus

présentable que sa 305 break.

U véhicule digne des Pepper Sisters, lesquell~ n'avaient pas pour
habitude d'être transportées

cla~ des guimbardes.

C'est ainsi que sur le coup des neuf heures d matin, Bangaré se
pavanait dans les rues d'E

Modrar au volant de la

seule limousine beurre-fi~ qu'il avait réussi à louer sans réservation. Il
song qu'à la même heure,

si ses calculs étaient

exacts, li premières troupes dirigées par le colonel Apollonii Tumba-
Tumba et par son second, le

commanda Abden

LaÔout, devaient être en train d'arriver en vi de Matmouhassa.

Bangaré aurait aimé trouver une Mercedes 60 comme celle de Lady
Di, mais, hélas il n'en resu

plus une de

disponible. En fait, il y avait une véi table pénurie de voitures de luxe
en ce moment à L Modrar.

Il n'avait pu obtenir

qu'une Cadillac Sevi rallongée, avec, tout de même, six portières, viii
teintées, bar et strapontins à

l'arrière. A son gra

désespoir, il manquait la climatisation. Il allait bi falloir faire sans.

L'employé de l'Hôtel Itzshiken auprès duquel il avait loué la Cadillac
lui avait expliqué que toutes

ses voitures avec

clim avaient été louées par des trangers invités à Fingerfoek par l'exprésident mer Djembé et

Mme Feroza. Le brave

homme étonnait d'ailleurs car il était bien rare que les gens dent aussi longtemps des véhicules de ce prix.

- «a fait marcher les affaires, pas vrai? avait dit avec philosophie le sage Bangaré. Plus ils les

gar ≠ dent longtemps, plus

ils aligneront les talbins...

C'était une façon de voir les choses que ne contestait pas l'homme du ltzshiken mais tout de

même il aurait apprécié

que Bangaré prie son bon maître d'essayer d'y regarder de plus près, d'autant que Mme

Feroza...

- OK, OK, promet Bangaré. Je lui en toucherai deux mots.

~

Ce n'était absolument pas son problème de chauffeur-garde du corps, mais il n'avait qu'une

h,te:

quitter au plus vite le garage de cet hôtel pour aller se faire la main au volant du bijou dont il venait

d'empocher les clefs

et les papiers.

Juste avant d'arriver à l'aéroport, Bangaré leva le ~ pied en apercevant de loin le plumet blanc

qui sur ≠ I montait les

casques de deux policiers en faction à l'entrée de la bretelle de sortie de l'autoroute. Trop tard, il

venait de se rendre

compte que, grisé par la sensation de puissance qu'il éprouvait au volant de

100

HOMICIDES .COM

sa grosse limousine, il roulait à plus de cent q vingt-dix kilomètres à

l'heure. Ce qui, d'une était

nettement

au-dessus de la normale autoroutière et même de celle tolérée -, mais aussi contraire règles de la

plus

élémentaire prudence. A vitesse, en effet, le risque ne venait pas du véhicule mais de l'état de la

chaussée car,

à près de cents, une Cadillac Seville ne résistait pas m: qu'une 305 à bout de souffle à la rencontre c pneu avec un nid-de-poule.

Transpirant, malgré l'heure matinale, iiang s'arrêta sur l'injonction d'une main gantée de bi et

poussa

un léger soupir de soulagement et visage se détendit quand il vit le visage de son vi copain

Moussa

s'encadrer devant la vitre de sa tière. Il allait en être quitte pour un bakchich.

-

Eh bien dis, donc, Bangaré, fit le flic avec sourire de passe-boules, on

dirait que tu as fait

petit

bonhomme de chemin depuis hier...

-

Un peu, mon neveu. Je bosse pour Mateko r

-

Et, dis-moi, Bangaré, chauffeur de Mateko 1er~~ reprit Moussa d'une voix douceuse,

après un

petit sifflement admiratif, tu ne roulais pas un tou~ petit peu comme un dingue, non?

-

Moi, comme un dingue! s'étrangla Bangaré avec l'air outré de l'innocent qu'on traîne dans li

boue.Tu... tuess°r?

-

Deux cents, assena Moussa.

-

Deux cents? Alors là, tu y vas fort, Moussa Je te garantis que cette caisse ne peut pas

grimpe

101

auï

HOMICIDES .COM

dessus de cent cinquante. D'accord, il y a des vaux sous le capot, je ne discute pas, mais je te

que c'est un veau! Il

faut voir le poids que ça avec le ch,ssis rallongé, les deux portières en les renforts latéraux et..

Arrête ton cirque, Bangaré! gronda le flic en plissant les paupières. Tu sais très bien de quoi je ne

parle..

Le Baluba fit mine de suffoquer.

Deux... Deux cents chouhimbis? C'est... c'est ça que tu me réclames pour avoir un tout petit peu

poussé cette

veille gimbarde? Mais tu veux ma mort, Moussa! Tu m'égorges, tu me saignes à blanc, tu

m'assassines! Moi qui te

prenais pour un ami...

Moussa et son collègue restaient de pierre et Bangaré commençait à

comprendre que la promo ≠

tion sociale avait

aussi des inconvénients lorsque, soudain, une idée éblouissante lui vint à

l'esprit.

-

...coute, Moussa, on ne va pas discutaitler pour une affaire de deux cents misérables

chouhimbis...

-

Misérables... misérables..., ricana Moussa. Ce n'est pas ce que tu disais il y a une minute!

Mais peut-être tu

crois-tu supérieur depuis que tu bosses pour Sa Majesté Mateko ~

Peut-être même qu'il faudrait

te donner du "

môssieur " Bangaré...

-

Mais, non, mon vieux Moussa, protesta celui ≠ ci en riant. C'est que j'ai beaucoup mieux à te

pro ≠ poser que ce

misérable bakchich.

-

Ah oui? fit Moussa en plissant le front. Annonce.

-

Une photo dédicacée des Pepper Sisters, çvous plairait, à ton collègue et à toi?

Le sourire de passe-boules devint un rictU d'épouvantail.

-

Dis donc, Bangaré, on était plutôt potes toi moi, jusqu'ici...

-

Ben oui, pourquoi?

-

Parce que si tu continues à te payer notre tê~ ça pourrait bien changer, mon petit vieux! men

Moussa d'un ton

querelleur.

-

Ouais, renchérit son collègue. Si tu nou prends vraiment pour des crétins, ça s'appel outrage

aux forces de l'ordre

dans l'exercice leurs fonctions. «a va chercher dans les soixante quatre-vingt mille chouchimbis.

qu'est-ce tu e penses,

Moussa?

-

La même chose que toi, Werisod. Et, en plu~ que même si " môssieur

" Bangaré

continuerait à s~ foutre de

nous, on pourrait peut-être carrémefl s'intéresser à ses antécédents d'autrefois et alon là... J'en

dis pas plus.

-

Mais enfin, messieurs, assura le Baluba avei toute la dignité qu'il était capable de mobiliser, j

n'aurais jamais

l'idée de me moquer de la polio d'un pays aussi beau et accueillant que le Gabongo Rubundi!

C'est vrai! Je peux vous

obtenir à chact~ une photo dédicacée des Pepper Sisters! Et ça vou a autrement plus de valeur

qu'une poignée de chou

himbis.

~ième vaguement ébranlé dans son scepticisme ticanant.

-

On ne peut pas dire les choses comme ça, ~exposa Bangaré d'une voix très maîtrisée,

disons ~que je vais bientôt

faire leur connaissance.

-

Hein? s'exclamèrent Werisod et Moussa avec jutant d'élégance que de synchronisme.

-

Je viens les chercher. Elles arrivent dans une vingtaine de minutes par le vol de Los Angeles.

Et je dois les

conduire au Itzshiken. Ces demoiselles sont en affaires avec Mateko.

~ Les deux pieds-plats en restèrent un instant bouche bée, pour la plus grande jubilation de

Bangaré.

-

Alors? «a intéresse ces messieurs?

-

Tu... tu crois qu'elles voudraient bien?

-

J'en fais mon affaire, répondit Bangaré avec l'assurance seyant à l'homme important qu'il était devenu.

-

Une photo pour chacun? demanda Werisod, qui ne perdait pas le nord.

-

J'en fais mon affaire, répéta cr,nement Bangaré.

Son affaire... Il ne croyait pas si bien dire.

Le brave Baluba le comprit une quarantaine de minutes plus tard,
quand les quatre soeurs formant

le giri's band des

Pepper Sisters apparurent à la porte de débarquement.

Elles étaient... Comment dire? Bangaré ne trouvait pas de mots, même
pour se convaincre qu'il ne rêvait pas. Mizzy, Fizzy Brizzy, et Lizzy

Pepper lui apparurent dans

cet ordre. On aurait dit des quadru ≠ plées, tant elles se ressemblaient.

Peut-être l'étaient-elles

d'ailleurs. Bangaré ignorait

tout de leur passé en dehors de Didilidi Dilido, le tube qui les avait
propulsées au sommet des hit-parades internatio ≠

naux.

Elles se ressemblaient mais, en même temps, chacune avait son
charme propre à ses yeux et,

aussitôt, il sentit que

Lizzy était celle dont il aurait le plus volontiers " fait son affaire "

justement. Il en était cloué sur

place. Un électrochoc.

Comme ses trois soeurs, Lizzy portait des lunettes noires, arborait une
coiffure en forme d'oursin

colérique et dont les

épines étaient tantôt blanches, tantôt brunes et tantôt roses; un
anneau métallique lui perçait une

narine et elle était juchée

sur des chaus ≠ sure à semelles compensées qui auraient pu rappe ≠ ler
les cothurnes des tragédiens

antiques si tant est que

Bangaré ait jamais eu vent de l'existence des cothurnes.

Toutes quatre possédaient en outre un petit popo ≠ tin musclé, rebondi et prompt à la valse, que

serrait de très près un

short blanc minimaliste et, le clou du spectacle, dans des bonnets de toile argentée, des bustes

dont chacun aurait pu

allaiter une colonie de nouveau-nés. quoique Bangaré ait dans l'idée que les jeunes femmes les

réservaient à un tout

autre usage...

Elles souriaient en papillotant des paupières, l'air étonné de ne pas voir de caméras et d'appareils

photos.

Le coeur de Bangaré cognait comme un marteau-pilon entre ses côtes. Il leur adressa un petit

signe en se

houspillant intérieurement de ne pas avoir songé à préparer la pancarte traditionnelle.

Les quatre Pepper parurent étonnées de le voir seul mais elles se dirigèrent vers lui, toute

devanture dehors, en se

trémoussant en cadence selon une

~

technique qui leur avait toujours valu un grand suc ≠ cès, même avant leur célébrité à l'époque

où elles faisaient des

ravages tarifés dans les clubs glauques de Mayfair.

Bangaré se présenta.

- Enchanté, monsieur Bigarré. Moi je m'appelle Mizzy, roucoula la meneuse du groupe. Et voici

mes trois soeurs.

- Je suis Brizzy.

- Moi, c'est Fizzy.

Bangaré avait l'impression que ses jambes allaient se dérober sous lui.

Mais quand la dernière

des quatre Pepper

Sisters murmura " et moi, c'est Lizzy... ", il lui sembla qu'une déflagration atomique se produisait

à l'intérieur de sa

cage thoracique.

- Gueu... Ha... Ne... Enfin..., je... je suis ravi de vous... youyous..., vous accueillir au Gabon

Rubundi au nom de...

dede... dedede... de sa Majesté Mateko ~ bredouilla-t-il.

Il

déglutit, avala un grand bol d'air, se sentit mieux et débita tout d'une traite:

-

Je suis à votre service. Mon rôle est de tout faire pour rendre agréable votre séjour dans

notre pays.

-

Géniaaaal! Ce monsieur Bégonia me semble à la hauteur. qu'est-ce que vous en pensez, les

filles? lança

joyeusement Mizzy. Je suis certaine qu'il saura y faire.

Elles étaient d'accord.

-

J'en suis absolument persuadée, susurra Lizzy en frôlant le Baluba tandis qu'il les pilotait vers

le guichet des

douanes avant d'aller récupérer leurs bagages.

-

Bangaré. En fait, mon nom, c'est Bangaré.

-

C'est chou comme tout. Et, euh... dites-moi, vous êtes venu seul, monsieur Bigarreau?

-

Excusez-moi, je m'appelle Bangaré, voyez-vous: Ban-ga-ré. Mais pour répondre à votre

ques ≠ tion, en effet, Sa

Majesté l'empereur a pensé qu'il valait mieux vous réserver un accueil discret. Vous êtes venue

ici pour participer à une

fête privée et nous ne tenons pas à provoquer une émeute...

-

Waouh! Mais c'est tip-top comme idée, ça!

-

J'adooooore les fête privées!

Bangaré laissa ces demoiselles régler les fonnali ≠ tés et prendre place dans la Cadillac, puis il alla

s'occuper de leurs

bagages.

Lorsque tout fut en ordre et les valises chargées, il rentra dans la voiture et s'installa au volant.

Derrière, les Pepper Sisters piaillaient comme des perruches.

-

Vous avez vu cette musculature? murmura Brizzy.

La pomme d'Adam de Bangaré fit un saut de carpe dans sa gorge. Il devait rêver... Ce n'était

pas possible, cette

déesse faisait-elle vraiment allusion à son anatomie?

-

Il est magnifique... approuva Fizzy. Et, vous savez, les filles, il paraît que les Africains sont...

comment dire, qu'ils

ont des... Enfin quoi, il paraît que leur...

Bangaré fit partir le moteur en essayant de verrouiller ses oreilles.

-

qui a déjà essayé avec un Africain? demanda Brizzy en gloussant.

Aucune n'avait essayé mais toutes semblaient séduites à l'idée de tenter l'expérience.

-

Moi, déclara Mizzy, il n'est pas question que je reparte sans y avoir goûté. Au fait, vous

avez pensé à prendre

de quoi vous protéger, les filles?

Oui, elles y avaient toutes pensé et Bangaré comprit alors qu'il ne

rêvait pas et c'est le visage

ruisse ≠ lant de sueur

qu'il lança la Cadillac vers la bretelle d'accès à l'autoroute. Son émotion atteignit des sommets

himalayens lorsque, au

milieu des babillages, il crut entendre Lizzy reconnaître qu'elle ï

n'était pas insensible à son sex-appeal. Lizzy Pepper! Sa favorite!

-

Tu as raison, approuva Brizzy. Il est superbe.

108

HOMICIDES .COM

Je ne lui reprocherais qu'une toute petite faute de go't, personnellement.

-

Laquelle?

-

Cet horrible petit chapeau en peau de léopard. Pouah, c'est d'un moche, ce bitos!

-

C'est vrai. T'as raison, c'est pas terrible.

Comme par enchantement, la toque à la Mobutu disparut, soudainement réduite au rôle de

coussin.

Atteignant l'entrée de l'autoroute o' attendaient toujours Moussa et Werisod, Bangaré ralentit, se

rangea sur le bas-

côté et baissa la vitre avant. Puis il s'éclaircit la voix et, face au deux

flics incroyables, aussi muets

que pétrifiés, se

retourna à demi, un bras posé sur le dossier de son siège, pour demander "

si ces demoiselles

accepteraient de

dédier des photos à ses amis ".

-

Des photos dédiées...? répéta pensivement Brizzy. Pour ces messieurs?

Bangaré confirma.

Instantanément, les vitres arrière de la limousine s'abaissèrent et les lunettes noires firent de même

sur les nez percés.

quatre paires d'yeux bleus apparurent au soleil pour soumettre Moussa et Werisod à une

authentique revue de détail.

-

Pour ma part, déclara Mizzy, estimant l'examen positif, je suis prête à vous offrir toutes les

dédicaces

qui vous feraient plaisir...

Moussa retrouva son sourire de passe-boules.

-

Oh, merci, madame... Vraiment merci beaucoup!

109

HOMICIDES .COM

mais, poursuivait la Pipper, que diriez-vous de passer à notre hôtel, pour que nous vous les

remettions en

mains propres?

D'un hochement de tête, les deux Gabongo ≠ Rubundais indiquèrent qu'ils étaient d'accord.

- OK, les filles? demanda Mizzy en se tournant vers l'intérieur de la Cadillac Seville.

quatre " OK " en accord parfait firent écho à sa question.

Disons... en fin de matinée, que nous ayons le temps de nous rafraîchir un brin.

C'est entendu... entendu, bégaya le brave Moussa. Au Itzshiken en finfin...

en fin de mati ≠ née..

C'est alors que les sourcils de Mizzy se froncèrent

- Vous n'êtes que deux?

- Oui, répondit Moussa, interloqué.

- Soyez gentil, amenez un copain, lui recommanda Mizzy d'un air gourmand avant de relever sa

vitre et d'indiquer à

Bangaré qu'il pouvait repartir.

en millions de dollars), les Forsythe et les Butier, avaient résisté à tous les séismes financiers - et

récemment terroristes -

qui avaient ébranlé la jeune nation appelée Etats-Unis d'Amérique.

C'était un bonheur pour tous ceux qui suaient sang et eau en vue d'enrichir les nombreuses sociétés

tés de la famille

Lippincott et de ses associés de savoir que le fruit de leurs efforts avait toute chance de perdurer

bien après qu'ils

auraient eux-mêmes fait le grand saut vers un monde que l'on dit meilleur.

Lawrence Darraby était exactement le genre d'employé qui éprouvait ce bonheur. A chaque fois

qu'il entrait dans le

hall imposant du bâtiment et empruntait l'ascenseur jusqu'à son bureau du quatrième étage,

Lawrence Darraby, alias

Larry, éprouvait une bouffée de fierté en songeant au rôle qu'il jouait dans l'histoire de la finance.

Depuis quelques mois, il avait en outre un autre motif de satisfaction, même si celui-ci ne pouvait

guère s'annoncer en

public: Lawrence Darraby, alias Larry, ne vouerait jamais assez de gratitude à ses chers patrons

d'avoir eu la bonne idée

de rester dans leurs vieux murs au lieu de céder à la mode et d'aller s'installer dans les tours du

World Trade Center...

Ici, on sentait l'histoire, le poids des ans. Ici, on trouvait des traces de tout le passé économique

de l'Amérique.

Darraby avait l'impression d'y sentir la présence de ses illustres prédécesseurs, une présence

matérielle, mêlée à l'odeur de sueur des chevaux, à celle du crottin et de la terre battue.

Pourtant, ce matin-là, en arrivant au travail avec sa grosse sacoche de cuir patiné, Lawrence

Darraby était loin de

ressentir la jubilation qui l'habitait d'ordinaire à la perspective d'accomplir sa noble tâche. Au

quatorzième étage, l'air

recyclé par la climatisation avait même une odeur de mort et sa tête bourdonnait un peu quand il

sortit de l'ascenseur;

traversant le palier, il s'engagea dans le vaste bureau paysager où des écrans, placés aux endroits

stratégiques,

affichaient en permanence les mouvements de la Bourse de New York. Les sigles, les noms des

entreprises et les

chiffres défilaient, de gauche à droite dans de grands rectangles plasma, si vite que seul un regard

exercé pouvait leur

trouver un sens. Pour l'œil néophyte, ce n'était qu'une procession de taches jaunes dénuées de

signification.

Darraby, bien sûr, avait un œil de professionnel. Au moment où il arriva dans le bureau commun,

la procession sur

l'écran, approchait du terme alphabétique de son mouvement perpétuel et ses pupilles d'expert

cherchèrent les entrées

de la lettre S.

Ses yeux clairs, derrière ses lunettes sans monture, enregistrèrent les dernières cotes. Certes,

Larry avait déjà

consulté les écrans en bas, mais en quelques minutes, il pouvait s'en passer des choses sur la

cotation en continu...

Il n'aimait pas s'arrêter en cours de route car les occupants de cet espace paysager, où

s'entassait le

tout-venant des salariés de LFB, le jalousaient et un bourdonnement de murmures peu amènes

l'accompagnait presque

chaque jour tandis qu'il se dirigeait vers le bureau vitré et clos qu'on lui avait affecté depuis qu'il

s'occupait du dossier

Stenron. Des sacs à dos fusaient parfois même, que Larry ne comprenait pas toujours

distinctement mais qui ne lui

faisaient pas plaisir pour autant.

Il

s'arrêta cependant, regarda les derniers chiffres et laissa échapper un soupir. Tout allait bien.

En dix minutes,

Stenron avait grimpé d'un quart de point. Il se remit en marche, essayant de refouler la rumeur

hostile qu'il sentait

confusément monter des box séparés par des cloisons de verre à mi-hauteur, une zone qu'il

devait traverser pour

atteindre son bureau, situé à l'autre bout de la salle. Les têtes se retournaient sur son passage et,

quoi qu'il fasse, les

grommellements finissaient par atteindre ses oreilles.

Ce bureau personnel, dont l'obtention était pour tant l'un des ses objectifs en entrant chez

Lippincott, Forsythe &

Butler, il avait presque envie d'y renoncer aujourd'hui, oui, y renoncer, quitte à se retrouver noyé

dans la masse des

gagne-petit. Ce n'était pas le bureau qui le rebutait, bien sûr, mais le client pour lequel il était

contraint de travailler pour

pouvoir en bénéficier.

-

Salut, Larry! J'ai vu les Corleone, ricana Arthur Finch, qui arrivait en sens inverse.

Lointain parent des Butler, Finch était entré dans la maison trois mois plus tôt et il avait déjà droit à un bureau personnel.

Les privilèges du sang...

-

Ils sont déjà là? fit nerveusement Darraby au moment où Finch le Croisait en lui collant une

petite tape sur

l'épaule.

-

Ouais, ils ont apporté une gueuse de ciment pour te sceller les pieds

dedans et t'envoyer

faire de la natation dans

l'Hudson River, s'esclaffa le joyeux drille, jamais en panne d'une mauvaise blague.

-

Tu as tort de rigoler avec ces trucs-là! souffla Darraby en tirant de sa poche un grand

mouchoir blanc avec lequel

il s'épongea le front.

-

T'inquiète pas, personne ne peut m'entendre, voyons, Larry!

Larry... Toute sa vie, on l'avait pompeusement appelé " Lawrence ". Même ses parents. Et du

jour au lendemain, à la

seconde où il avait rencontré Arthur Finch, fraîchement débarqué à la LFB, avec sa familiarité à

deux cents et son

humour de soirées barbecue, il avait dû se résigner à ce diminutif gro tesque.

-

Ecoute, ajouta ce dernier, je sais ce qu'il faut faire avec ces types-là. Il suffit de ne pas

perdre son sang-froid. Par

exemple, s'il y en a qui te cherche des noises, tu déclenches une bataille de tartes à la crème et tu

profites du branle-bas

pour leur fausser compagnie. Tu vois, c'est pas compliqué!

Comme pris de remords, il s'arrêta, se retourna et ajouta: Puis, hilare,

il reprit sa marche dans la direction opposée à celle de son souffredouleur qui

transpirait plus que

jamais.

Trente secondes plus tard, Lawrence Darraby atteignit son bureau. Il ouvrit la porte et ses narines

furent aussitôt

assaillies par des mélanges de parfums plus conquérants les uns que les autres.

Trois hommes l'attendaient dans la pièce. Les deux premiers étaient des montagnes de muscles,

plantées de chaque

côté de la porte. Le troisième, un petit individu grassouillet aux cheveux calamistrés, vêtu d'un

complet bleu pétrole,

était installé comme chez lui sur un des fauteuils visiteurs.

Lawrence Darraby sentit son estomac se nouer quand il vit les deux mastards. Sa première

réaction fut de se

défendre:

- Je... Je ne crois pas être en retard, maître Sweet.

Un sourire indulgent se forma sur les lèvres de l'avocat d'affaires Sol Sweet.

- Non, non, c'est nous qui sommes en avance, monsieur Darraby. Ne vous inquiétez pas.

Mais pour être sans inquiétude face à l'homme qui défendait les intérêts du Syndicat du Crime, il

fallait être taillé dans

un autre bois que celui de Lawrence Darraby. Il poussa un nouveau soupir de soulagement et,

serrant sa grosse

serviette de cuir sur sa poitrine comme s'il avait voulu s'en faire un bouclier, il contourna le bureau

de chêne et prit place

dans son fauteuil personnel.

-

L'action a l'air de bien se porter, non? lança Sol Sweet avec une désinvolture évidente.

Lawrence Darraby était maintenant dans son élément. Il déposa sa sacoche sur son sous-main,

s'assit et hocha la

tête.

-

Tout à fait, maître Sweet, tout à fait. Elle a monté d'un demi-point depuis que je suis entré

dans ce bâtiment.

-

Où en sont les transactions?

-

Ce n'est pas encore l'envolée mais il faut dire qu'il est seulement neuf heures du matin,

répondit Lawrence

Darraby. Et, étant donné le caractère, euh... particulier de cette activité, c'est le bouche à oreille

qui fait la cote. Dans

ces conditions, j'aurais tendance à dire que les affaires démarrent très

bien. Mieux, en fait, que je

ne l'avais escompté.

-

Tout a été bétonné en ce qui concerne les questions d'audit et de règlement? demanda Sol

Sweet.

-

C'est une évidence, maître, répondit Darraby d'un ton presque choqué.
Si je puis me

permettre, n'oubliez pas

que c'est précisément pour ses capacités à assumer tous les aspects
de la finance et du courtage

que vous avez choisi

notre maison.

-

Je ne l'oublie pas, soyez tranquille, assura Sweet en exhibant deux
rangées de dents de

barra ÷ cula. Mais je

n'oublie pas, non plus, que La LEB a aussi été choisie parce que ses
activités ont toujours été

motivées par l'app,t du

gain et l'absence d'états d',me. Les Lippincott, Forsythe & Butier qui
ont fondé cette boutique ont démarré dans les affaires en
approvisionnant en armes les Pères Pèlerins

mais aussi les Indiens

contre lesquels ils combattaient. Plus tard, pendant la guerre
d'Indépendance, leurs descendants

ont soutenue les

rebelles et la Couronne d'Angleterre. Plus tard encore, à l'heure de la guerre de Sécession, leurs

héritiers ont juré

fidélité aux Nordistes et aux Sudistes dans des pactes secrets ignorés des deux factions rivales. Et

ensuite, les der ≠ niers

rejetons ont mis ont mis en place une véritable chambre de compensation et une usine de blanchi ≠

ment pour l'argent des

nazis. Ne nous prenez pas de haut, mon jeune ami. Ce que vous faites aujourd'hui avec nous

s'inscrit dans le droit fil de

la politique qui a toujours été celle de la LFB: jouer sur tous les tableaux.

Sol Sweet respira, jeta un coup d'oeil vers la baie vitrée qui éclairait le bureau et revint

soudainement à Lawrence

Darraby, comme s'il était saisi d'une brusque inspiration.

- quant à vous, monsieur Darraby, n'oubliez pas de votre côté que vous êtes mouillé jusqu'au

cou. Vos participations

personnelles dans Stenron ont doublé de valeur aux cours des ces trois der ≠ niers jours. N'allez

pas me dire maintenant

que vous regrettez d'avoir dans votre portefeuille des actions douteuses!

C'est au moment o~

vous les avez acquises

qu'il aurait fallu prendre vos renseignements...

Lawrence Darraby capitula d'un hochement de tête soumis. Cette crapule qui travaillait pour la Mafia avait raison. Il était coincé, mouillé jusqu'au

cou.

*

* *

Avant de poursuivre notre récit, faisons un petit retour en arrière et voyageons dans le temps

jusqu'au matin

de cette belle journée...

Le fourgon de la DEA fut retrouvé dans le New Jersey aux premières lueurs de l'aube. Mais à ce

moment-là, le stock

de cocaïne - il y avait au bas mot pour cinq millions de dollars -

entreposé sous le vieux

hangar s'étaient déjà envolé à

destination d'une cache plus sûre.

Cette embuscade mortelle contre les agents de la DEA allait être suivie, plus ou moins

logiquement, de cinq

événements, plus ou moins étalés dans le temps.

1) A la Bourse de New York, une société du nom de Stenron, récemment introduite sur le

marché, allait se retrouver

au centre d'une véritable frénésie d'achat. Dans le courant de la même journée les actions

Stenron devaient connaître

une ascension inégalée dans l'histoire de la finance.

2) Sous sa véranda ensoleillée, un vieil homme assis devant une table de jardin métallique allait

ouvrir son journal,

apprendre l'échec cuisant infligé à la DEA dans le New Jersey et sourire de satisfaction en

sirotant son café.

3)

Après avoir été prise en charge par une équipe de psychologues spécialisés, les familles des

quinze agents de la

DEA dirigés par Phil Eagan et massacrés au cours de la nuit, allaient prendre leurs dispositions

pour procéder aux

obsèques de leurs pères, maris, fils...

4)

Les enregistrements audio retrouvés dans le fourgon ensanglanté

allaient être copiés et

analysés par toutes les

agences gouvernementales concernées.

5)

Enfin, à la suite de trajectoires compliquées dans les réseaux informatiques en ligne, ils

allaient atterrir dans

l'ordinateur d'un vieil homme que ses fonctions officielles de directeur de la clinique de Folcroft à

Rye ne prédisposait

guère à traiter de genre de problèmes.

C'est pourtant ce vieil homme, un certain Harold W. Smith, qui, dans le plus grand secret,

présidait aux destinées de

CURE, qui allait alors lancer contre les auteurs de la tuerie l'arme la plus redoutable que

possédaient les États-Unis

d'Amérique. Une arme si violente qu'elle allait faire trembler la terre sous ses pas et qu'à l'heure

fatale, le châtiment

allait frapper avec la force et la vitesse de la foudre.

Mais on n'en était pas là. Avant de venir défendre les intérêts de son pays, cette arme redoutable

avait encore

quelques affaires courantes à régler du côté de Matmouhassa, en République de Gabon

Rubundi.

Tandis que Larry Darraby se soumettait servilement aux ordres criminels de Sol Sweet et de ses

commanditaires mafieux, un soleil de feu commençait à chauffer la douche qui allait s'abattre le

soir sur le

Gabon-Rubundi.

Six heures de décalage et l'océan Atlantique séparaient, en effet, Matmouhassa de New York...

L'activité était à son comble autour de la grande case de pisé qui servait au chef Batubizee de

logement, de siège du

gouvernement, de tribunal et de salon d'honneur. Sous un grand préau
attenant, fait d'un toit de

palme monté sur des

piliers de briques rouges séchées au soleil, les femmes, armées de
pilons, de coupe-coupe ou de

grandes cuillères, de ≠

bout devant un mortier o ù elles broyaient de savantes mixtures, assises
devant un billot ou un

chaudron, ou encore une

calebasse calée entre les jambes, s'affai ≠ raient à préparer les mets et
les boissons de fête en vue

du mariage. Déjà les

odeurs d'épices, de friture, de viandes et de fruits rôtis se
mélangeaient aux sen-teurs du vin de palme, du tchapalo, du manioc,
des ignames, des arachides et des galettes de mil

pour charger l'air

d'arômes alléchants.

Devant le préau, sur une estrade de teck, les musi ≠ ciens répétaient en
compagnie de jeunes filles et

d'une poignée

d'hommes, triés sur le volet pour leur virtuosité, qui devaient les
accompagner dans l'exé ≠ cution

des danses rituelles de

l'Alliance.

De temps à autre, une jeune fille s'arrêtait de dan ≠ ser, s'approchait de
l'une des femmes occupées

aux préparatifs

culinaires, et venait lui demander conseil en lui parlant à l'oreille. La
femme lui répondait alors en

ponctuant son exposé

de grands gestes des mains. Parfois elle se levait, abandonnant sa t,che, et marchait jusqu'à

l'estrade o~, sans boudier

son plaisir, elle montrait par l'exemple comment on exécutait convenablement telle ou telle figure.

On applaudissait

l'ancienne, on riait, on se désaltérait et chacune regagnait sa place.

De l'intérieur de la case, Remo et Maître Chiun entendaient les échos de cette joyeuse agitation.

Ils en auraient

certainement eu le coeur égayé si Batubizee ne s'était montré aussi imperméable que possible à

leurs mises en garde.

- Tumba-Tumba n'a pas la carrure pour attaquer Matmouhassa sans ordres supérieurs, assurait

le vieux chef avec

obstination. Or, en l'absence du président, et Deferens étant mort...

Il laissa sa phrase en suspens, tant la suite lui paraissait évidente.

-

Le ciel t'entende, ô Batubizee, glorieux descendant de Kwaanga, valeureux Empereur de

Gabongo, dit le vieux

Coréen de sa voix aigrette. Je pense toutefois que tu regardes les choses avec une trop grande

insouciance.

-

Mais qui nous dit que Tumba-Tumba n'a pas reçu d'ordres? intervint

tout à coup Remo.

-

Des ordres de qui? demanda Batubizee.

-

«a je l'ignore, dit Remo. Je suis américain, moi, pas gabongo-rubundais. Si un nouvel

interve ≠ nant est apparu dans

le panorama, c'est vous ou l'un des vôtres qui pouvez avoir une idée.

Visiblement, Batubizee n'avait pas envisagé cette éventualité. L'apparition d'une nouvelle tête

dans le décor devait lui

paraître hautement improbable.

Son front se barra d'un pli soucieux.

-

Oui, bien s' r, vu sous cet angle...

Des cris à l'extérieur empêchèrent le vieux chef d'aller plus avant dans sa réflexion.

-

Bon sang! s'exclama Batubizee en se précipi ≠ tant vers la porte.

Vous croyez qu'ils attaquent?

-

Pas encore, estima l'Implacable. Nous les aurions entendus arriver.

-

Alors, que se passe-t-il?

Des bruits de casseroles entrecoupés de rires mirent un terme aux inquiétudes de Batubizee. Il se

passait quelque

chose, indiscutablement, mais ce quelque chose ne semblait pas tragique. Il allait écarter la

draperie qui masquait la

porte lorsque quelqu'un le surprit en le faisant à sa place. Le soleil s'engouffra dans la pièce et, suivi de ses amis Koudama et Lagrené, Babacar entra, tenant

Oksana par la main.

Le contraste était insolite entre Baba et ses amis qui portaient des treillis avec des chaussures et

des chapeaux de

brousse et Oksana, en boubou bleu brodé de motifs de couleur or. On avait rarement l'occasion

de voir des femmes

blanches porter le boubou, encore moins des Blanches aux cheveux blond cendré comme

Oksana, et Remo ne put

s'em $\neq$ pêcher d'admirer la beauté du vêtement.

Le boubou était finalement très seyant, et la cou $\neq$ leur de la peau n'avait du reste aucune

importance.

- Vous voilà enfm, mes enfants! lança Batubizee en honorant son fils et sa future bru d'une

accolade fort peu

protocolaire. Votre bonheur est tellement visible qu'il me réjouit le coeur.

quelques mois plus tôt, Batubizee avait perdu sa chère Kalimata, la mère de Babacar, et ce deuil,

ajouté aux rudes

épreuves que lui avait infligées la guerre contre l'Alliance de Fingerfoek, avait rendu le vieux chef

quelque peu

ombrageux. Babacar avait même, pendant quelque temps, craint la dépression.

Apparemment, les choses étaient rentrées dans l'ordre, pour autant que ce fût possible quand on

perdait une

compagne de trente ans de vie.

Batubizee serra vigoureusement la main de Koudama et de Lagrené qui le saluèrent en s'inclinant

profondément

devant lui. Les deux hommes s'inclinèrent ensuite devant Remo et Chiun.

- Dis-moi, mon fils, qu'est-ce que c'est que ce tapage, dehors? demanda Batubizee

Babacar et Oksana éclatèrent de rire.

- C'est le singe apprivoisé de Maître Chiun, répondit le jeune homme hilare, il manque bigrement

ment d'éducation.

- Arnold? sursauta le vieux Coréen, soudain tout alarmé. Mais qu'est-ce que vous lui avez fait à

cette brave bête?

Remo soupira intérieurement. Il avait vu juste: même s'il se ferait hacher en menus morceaux plutôt que de le reconnaître, Chiun éprouvait sinon

de l'amour, au moins

une certaine forme de tendresse pour le gorille.

- Personne ne lui a rien fait, rectifia Baba. Ce serait plutôt lui qui...

De nouveau, il explosa de rire, incapable de pour ≠ suivre plus avant son explication.

Batubizee secoua la tête d'un air accablé.

- Non mais regardez moi ça! Ah, C'est bien la peine de se mettre en quatre pour les éduquer

puis pour leur faire

suivre des études dans les meilleures institutions d'Afrique, d'Europe et d'Amérique!

Franchement, ce n'est pas une

honte? Tout ce que c'est capable de faire, c'est rire comme un grand benêt!

Remo ignorait de quoi il retournait mais l'hilarité de Baba avait quelque chose de Contagieux et

l'humeur de chien

dans laquelle elle plongeait le malheureux Batubizee ne faisait rien pour arranger

les choses. Lagrené et Koudama étaient, eux aussi, en train de rire aux larmes.

Il

se tourna vers Oksana pour l'interroger du regard mais le résultat fut une catastrophe.

Contrairement à son fiancé,

l'Ukrainienne ne fut même pas capable d'esquisser un semblant de début d'explication. ¿ peine

les yeux interrogateurs

de Remo eurent-ils rencontré les siens qu'elle se mit à pouffer.

-

Je... excusez-moi, je... je suis désolé, c'est plus fort que moi...

-
«a se voit.

Les ondes de rigolade étaient maintenant tellement puissantes dans la case de Batubizee qu'il dut

mettre en oeuvre

une technique de Sinanju pour ne pas se laisser entraîner et garder un peu de dignité.

Mais si Batubizee était grincheux, Chiun affichait, quant à lui, une mine abasourdie. Ou, du moins,

s'efforçait-il de le

paraître...

-
Alors? couina-t-il. Allez-vous m'expliquer, oui ou non?

Babacar fut le premier à pouvoir dominer un tant soit peu son fou rire.

-
Le... le singe de Maître Chiun est un... un... hoqueta-t-il, la voix entrecoupée par des

soubresauts. Enfin, comment

dire... La petite Aôssatou lui donne des idées.

Irrité par l'incapacité de son fils à rapporter clairement la situation, Batubizee tira le rideau et

sortit de la case pour se

rendre compte par lui-même de ce

dont il retournait. Chiun sortit derrière lui, imité par Remo.

Nul besoin d'être médium pour embrasser d'un seul coup d'oeil le corps du délit et ses conséquences.

A quelques mètres, sous la chantepleur, Aôssatou, était en train de prendre sa douche, dans le

costume qu'elle

portait à sa naissance, sans aucune fioriture. Précisons pour une meilleure compréhension de la

scène que la naissance

en question remontait à environ seize ou dix-sept ans et qu'à l'époque, Aôssatou n'était, en toute

vraisemblance, pas

dotée des pilosités ni des rondeurs dont la vision entraînait chez Arnold des modifications

anatomiques éloquentes. Bref,

l'effet était comparable à celui exercé par la jeune femme au shampoing un peu plus tôt.

quant au boucan de vaisselle, il était causé par les femmes qui frappaient des gamelles les unes

contre les autres pour

essayer de faire fuir le gorille. Sans aucun succès, jusqu'à présent.

-

Petit Père, dit sentencieusement Remo. Il va falloir faire quelque chose. «a urge.

-

Plaît-il? s'enquit sournoisement le vieux Coréen.

-

On ne peut pas laisser Arnold continuer ainsi à donner publiquement libre cours à ses bas

instincts. H y a des

enfants dans ce village!

Plaçant les mains sur ses hanches, Maître Chiun pirouetta vers lui dans un frou-frou de kimono

éblouissant.

-

Amold n'a jamais fait de mal à quiconque! protesta-t-il, la voix altérée par ce qu'il jugeait

être un juste courroux.

Rien de tout cela ne serait arrivé si les filles de ce village ne se comportaient pas comme des

gourgandines aux moeurs

dissolues!

-

Soyez raisonnable, Petit Père. Nous sommes à Matmouhassa, capitale tribale des Gabongo,

en Afrique

...quatoriale! Ce sont les usages ici et per≠sonne n'y voit de mal. Nous ne sommes pas sur une

place publique de Boston,

de New York ou d'une ville d'Europe!

-

On ne verrait jamais une chose pareille chose sur la place de Sinanju! argumenta le Coréen.

Et pourtant, c'est un

simple village de pêcheurs, beau≠coup plus petit et modeste que Matmouhassa.

C'était vrai, à deux nuances près: d'abord, depuis que ses Maîtres vendaient leur art de la guerre

aux puissants de ce

monde, Sinanju avait accumulé en or, pierres précieuses et objets d'art une richesse qui devait

dépasser le PNB du

continent africain. L'image du " modeste village de pêcheurs " en pre nait un coup lorsqu'on

connaissait ce " détail " de

l'histoire.

Deuxièmement, de l'avis de Remo, les principes de vie des habitants de Sinanju étaient tout sauf

un modèle édifiant à

montrer au reste de l'humanité.

Mais, bien s'r, le moment était mal choisi pour jeter de l'huile sur le feu, et l'implacable jugea plus

prudent de garder

sa réflexion pour lui.

-

Je pense qu'il serait quand même préférable de renvoyer Arnold vivre dans sa communauté, se contenta-t-il de dire. qu'il aille s'occuper de ses

femelles et tout

retrouvera dans l'ordre.

-

Mais enfin, pourquoi faudrait-il exiler cette pauvre bête qui ne fait de mal à personne?

s'insur gea Maître Chiun.

Regarde les progrès accomplis! Arnold, qui autrefois terrorisait ce village, est devenu doux

comme un agneau. Voyez

vous-mêmes, tous autant que vous êtes: les femmes essaient de le chasser en frappant sur des

casseroles. Elles n'ont

plus peur de lui.

-

Dites-moi, Petit Père, reprit Remo, au risque de relancer la polémique, vous qui tout à

l'heure, disiez pis que

pendre sur votre gorille, j'ai dans l'idée que finalement, il est plutôt cher à votre coeur...

-

Pff! souffla Maître Chiun en lui lançant un regard furibond. Cher à mon coeur? Mais de quoi

me parles-tu? Ce

sont là des sentiments qui concernent les humains ordinaires, le vulgum pecus, pas les Maîtres de

Sinanju. Tu ne

devrais même pas savoir ce que cela veut dire...

Il

se tut, outré, comme s'il était sur le point de s'étrangler puis, considérant sans doute que ce

n'était pas assez, il eut

un haussement d'épaules et ajouta:

-

Et d'ailleurs, ce n'est pas " mon " gorille.

On ne pouvait pas être plus clair. Remo savait désormais à quoi s'en tenir.

Et se demandait même

si Maître Chiun

n'avait pas secrètement l'intention

de ramener Arnold au Chateau de Sinanju, à Boston, et de lui faire installer des quartiers adaptés

à ses besoins et à sa

morphologie.

A cet instant des bruits dans le lointain, du côté de Laroumé, le ramenèrent à des réalités plus

immédiates: d'après les

ronronnements de moteurs, il y avait tout lieu de croire que les blindés prenaient position. Remo

savait que Chiun avait

gardé une partie de ses capteurs acoustiques en mode d'écoute intensive et qu'il entendait lui

aussi ce qui se passait.

Les autres, apparemment, n'avaient aucune conscience de la proximité du danger car Baba,

Oksana, Batubizee et les

deux guerriers Gabongo étaient à présent en train de s'intéresser à la répétition des danses et aux

préparatifs du festin.

Remo promena un regard circulaire sur la petite agglomération, qui ne demandait rien d'autre que

de vivre en paix sur

le territoire qui avait toujours été le sien, lorsque, soudain, une onde magnétique, désormais

familière, le frappa de plein

fouet. Il tourna la tête en tout sens. Apparemment, il était le seul à l'avoir ressentie. Même Chiun

ne manifestait aucune

réaction perceptible pour un Maître de Sinanju.

C'était normal. C'était à lui qu'il " voulait parler.

Remo le chercha. Il savait qu'il était tout près mais il ne le voyait pas.

quel diable de subterfuge

avait-il, cette fois

encore, inventé pour se présenter à lui?

Et puis il le repéra, grâce à l'onde magnétique davantage qu'à ses yeux.

Remo fit un tour d'horizon. Les Gabongo, y compris Babacar et Batubizee, s'étaient dispersés au

milieu des

danseurs, qu'ils félicitaient avec chaleur. Chiun, lui, était en train de faire la morale à Arnold en

patois gorille. Il pouvait y

aller.

Sans que personne ne le remarque, il s'écarta insensiblement du groupe et se dirigea de l'autre

côté de l'esplanade

de latérite, vers le petit garçon brun vêtu d'un gi noir qui avait l'air de jouer assis par terre.

L'enfant lui tournait le dos et, en approchant, Remo sentit d'abord la force de l'onde augmenter

pour atteindre une

intensité inédite. Puis il vit que l'enfant jouait avec quelque chose qui ressemblait à des billes ou à

des osselets, sans

s'occuper de lui ni de qui que ce fût. Et pour cause, Remo Williams savait maintenant, par

expérience, qu'il était le seul

à le voir.

Il ne voyait pas son visage, mais Remo savait que c'était bien lui et, même s'il ne l'avait pas su, il

l'aurait compris à de

nombreux détails, à commencer par cette force qui l'appelait irrésistiblement vers lui ou, autre fait

significatif, l'absence,

autour de lui, de trace de pas d'enfant sur le sol de latérite encore détrempée par les pluies

torrentielles de la veille.

De même, bien qu'il fût assis sur par terre, pas une trace de boue ne souillait son gi noir impeccable.

cable.

C'est seulement lorsqu'il arriva à son niveau que le garçon tourna la tête, sans changer de position

132

HOMICIDES.COM

pour autant. L'Implacable vit alors qu'il jouait avec de petits cailloux et non avec des billes ou des

osselets. Le petit

Coréen le regarda, lui adressa une mimique bienveillante qui pouvait être considérée comme un

sourire. Mais il lui

manquait quelque chose pour que ce soit un vrai sourire. Il lui manquait la vie.

-
Bonjour, Remo. Bonjour, frère en Sinanju. Je t'attendais.

C'était bien lui, avec ses yeux noisette qui rappe~~ra~~ient tellement à Remo ceux du vieux Chiun, lui,

l'enfant qui se faisait

appeler " Le Maître-qui-N'a ~~pas~~ Jamais-...té ".

Après une nuit de repos réparateur dans le confort de l'hôtel Itzshiken, Mateko se sentait un

autre homme. Il y avait

du bon dans le fait de récupérer la forme physique. Certes l',ge était toujours là mais on jetait un

autre regard sur le

monde.

Ce matin-là, après un solide petit déjeuner, le vieil empereur se disait que finalement, il y avait

encore un avenir

possible pour Mateko. Et ça, il aimait.

Tout bien considéré, les aspects négatifs de la situation n'étaient qu'au nombre de deux: un, il

avait perdu son trône

du Tzimgabwe et deux, il avait perdu la trace de sa fille Feroza.

Sur le premier point, Mateko avait décidé de regarder la réalité en face et il ne pensait pas qu'un

retour en arrière f't

envisageable. Pour s'être déjà produit, ce genre de retournement de situation était toutefois très

improbables et

requérait un fort potentiel de soutien populaire, c'est-à-dire une bonne image auprès de toutes les

couches de la

population, comme, par exemple, avait pu en bénéficier dernièrement le président Chavez du

Venezuela.

La démagogie n'avait jamais été la tasse de thé de Mateko Jer~ N'ayant même pas eu besoin

d'en user pour se faire

élire, comme cela pouvait éventuellement être le cas dans certains pays démocratiques convoités

par les appétits avides

du fascisme enjôleur, il avait dès le début gouverné par la terreur et l'oppression. Exception faite

de quelques anciens

notables du régime, personne ne devait le regretter au Tzimbabwé. Mateko ne se faisait aucune

illusion sur ce point et

s'estimait déjà bien heureux d'avoir pu quitter le pays en sauvant sa tête.

Il est vrai que tout était prévu de longue date.

On n'était jamais trop prudent et Mateko préférait ne pas songer au sort qui allait être réservé à

ceux de ses amis qui

n'avaient pas su assez vite sentir le vent tourner.

En ce qui concernait le deuxième point, Mateko était contrarié mais il estimait que les choses

allaient s'arranger, et

probablement sous peu. Feroza et sa fine équipe ne pouvaient pas avoir disparu ainsi de la

circulation.

Rien ne pouvait pousser Mateko à penser le contraire. Le pays était calme et avait son visage des

jours ordinaires, à

l'exception d'une expédition militaire qui devait déjà être arrivée tout près de Matmouhassa.

Mais, de ce côté, rien à

craindre. que pouvait-il avoir à craindre d'une entreprise de net ≠ toyage dont il était lui-même

l'initiateur?

Pour le reste, en dehors du fait qu'il allait devoir gérer seul et plus longtemps que prévu les

Pepper

Sisters, tout était au beau fixe. Il était vivant et les expériences de la nuit passée lui montraient

qu'il n'avait rien perdu de

son pouvoir de persuasion per ≠ sonnel. La superstition restait encore forte et très enracinée dans

les esprits simples de ce

continent et c'était une grande force pour qui savait en user. Gr,ce à

elle, les conquérants,

esclavagistes et colo ≠ nisseurs

de tout poil avaient pu mettre l'Afrique en coupe réglée. Gr,ce à elle, leurs dignes successeurs,

les potentats locaux,

assuraient le suivi.

En second lieu, Mateko avait réussi à sauver l'essentiel: sa valise, dont il allait, en fin de matinée,

porter le contenu à

la Garfield, autrement dit la Gabongo-Rubundan Financial Economic Loan & Deposit Bank.

C'était cela l'essentiel. Mateko avait beaucoup perdu mais il lui restait encore le nerf de la guerre

et, avec ce qu'il

avait pu sauver de la catastrophe, il avait un bon petit matelas pour se remplumer.

Troisième point, il y avait les amis, Don Anselmo Scubisci, par exemple.

Avec ses conseillers

véreux comme Sol

Sweet et les experts de chez Lippincott, Forsythe & Butier, le vieux mafioso avait imaginé une

façon peu banale de faire

fructifier à son profit, et bien s'°r au profit de ses amis de l'Alliance de Fingerfoek, l'argent mal

acquis par le crime ou

par l'escroquerie.

Non, se dit Mateko en se resservant une grande tasse de café bien noir comme il l'aimait, la

situation n'était pas du

tout désespérée.

La crapulerie avait encore de l'avenir en ce monde.

*

* *

Le regard de l'enfant était planté dans celui de Remo, porteur de mystère et d'invitation. C'était

la première fois que

le Maître-qui-N'a-Jamais-...té l'appelait " frère " Un indice de plus?

-

Bonjour, lui répondit Remo? que me veux-tu? Le Maître-qui-N'a-Jamais-Eté ne répondit

pas. Il se remit à

jouer. En réalité, ce n'étaient pas vraiment des cailloux qu'il manipulait mais de petits person = nages

gravés dans la pierre

avec une délicatesse d'artiste chevronné. Les sujets étaient des Coréens en tenue traditionnelle.

-

C'est toi qui fais ces figurines? demanda Remo.

Le Maître-qui-N'a-Jamais-...té hocha la tête.

-

Elles sont très belles, dit Remo.

-

Peut-être.

Le Maître-qui-N'a-Jamais-...té était un vrai enfant et parlait comme un enfant. Mais, en même

temps, il était plus que

cela. Beaucoup plus.

-

Je t'assure, c'est la vérité.

-

Elles ne sont pas faites pour être belles.

-

Pour quoi sont-elles faites, alors?

-

Pour jouer, bien sûr.

-

Tu joues souvent avec? s'enquit Remo d'une

voix presque paternelle, comme on s'adresse à un enfant.

Il

lui parlait ainsi car il avait le physique d'un tout-petit mais, cependant, le Maître-qui-N'a-Jamais-...té lui inspirait

un respect plein de révérence que l'on éprouvait rarement à l'égard des jeunes enfants. Non que,

d'ordinaire, il ne

manifestait aucune considération à leur égard. Bien au contraire, il les respectait et les défendait

toujours de son mieux.

Mais elle s'exprimait dans un autre registre, pourrait-on dire, plus ludique que celle que lui ins

piraient les personnes d'un

certain ,ge comme, par exemple, le directeur de CURE, Harold W. Smith.

-

quand j'étais vivant, je jouais beaucoup, dit le Coréen.

Maintenant, cela m'arrive moins

souvent. Mais je continue

à fabriquer des figurines et, comme j'ai beaucoup de temps, je peux

m'appliquer. C'est pourquoi

elles sont de plus en

plus réussies.

Une quinzaine de petits sujets étaient étalés dans la terre rouge. Ils étaient d'un blanc légèrement

gris, et Remo en

savait la raison: les pierres utilisées pour les confectionner étaient en calcaire de Sinanju. La

latérite mouillée, qui teintait

de rouge tout ce qu'elle touchait, les laissait impeccables, tout comme le vêtement du Maître-qui-N'a-Jamais-...té et

comme les mocassins d'alligator que portait Remo.

L'enfant coréen se pencha en avant, choisit un personnage et le tendit à

Remo.

-

C'est pour toi.

Le sujet représentait un homme en kimono dans une posture martiale.

-

Vraiment? dit Remo.

-

Je te le donne, prends. Il t'aidera à penser à moi et aussi à me faire reconnaître.

-

Merci. Il est magnifique.

Il

avait compris ce que voulait dire le Maître-qui-N'a-Jamais-...té. Il prit

le petit personnage et

le glissa dans la

poche de son jean. Ce faisant, il sentit un objet métallique oublié au fond de la poche. Il le sortit

et constata que c'était

la croix d'or de Karen Miller, la petite fille dont il avait ch,tié

l'assassin peu de temps auparavant

à Nazeville. Le bijou

étin ≠ cela un instant sous les rayons du soleil du Gabongo-Rubundi.

Le Maître-qui-N'a-Jamais-...té le regardait avec son sourire énigmatique.

C'est vrai qu'il était là,

déjà, quand la

vieille Alicia avait donné ce crucifix àRerno. C'était même le jour de leur première ren ≠ contre

Drôle de coÔncidence. Mais tout cela avait-il un sens?

-

Des forces ennemies vont se dresser contre toi et contre les tiens, Remo, dit le Maître-qui-N'a-Jamais-...té. Des

force terribles, aveugles, destruc ≠ trices. Tu vas vivre des heures apocalyptiques. Il te

faudra chercher des appuis là o' tu n'as pas l'habi ≠ tude de les chercher et les coups viendront de

ceux de qui tu pensais

ne jamais en recevoir.

Plus ébranlé qu'il ne voulait bien se l'avouer, Remo allait lui demander des précisions sur ces

menaces terribles qui

l'attendaient, sur ceux dont il devait se méfier et, bien sûr, sur l'identité des " siens " qui allaient souffrir avec lui. Et

d'abord qu'entendait-il par les siens? Remo avait très peu de famille: son père, son fils, sa fille et,

dans la famille au sens

large, le Maître de Sinanju.

Sa mère était morte, de même que Jilda de Lakluun et soeur Mary Margaret.

Depuis maintenant

des années, Remo

n'avait plus de liens sentimentaux. Smitty, le directeur, de CURE, pouvait être considéré comme

faisant partie des siens

mais ce n'était pas un ami. Il n'avait pas d'amis. Les quelques personnes avec lesquelles il lui était

possible de plaisanter

et de s'abandonner un peu étaient une poignée d'Indiens de la tribu de son père.

...était-ce cela avoir des amis? Remo Williams ne savait plus.

-

qui va chercher à m'atteindre de la sorte? demanda-t-il. Et pourquoi?

II

attendit mais la réponse ne vint pas. Le Maître qui-N'a-Jamais-Eté

avait disparu avec ses

figurines. Rien, pas la

moindre trace dans la latérite rouge, ne permettait de supputer qu'il avait été là quelques

secondes plus tôt. Et Remo,

malgré son oeil aguerri de Maître de Sinanju, n'avait rien vu. Le Maître-qui-

N'a-Jamais-...té était là, puis il n'était plus là. Pas un courant d'air, pas un déplacement de

poussière. Seule l'onde

magnétique avait disparu et Remo avait l'impression que son corps s'était brusquement alourdi. Il

corrigea

instantanément les paramètres.

La croix d'or et le petit personnage de pierre, dans sa paume, étaient les seules traces prouvant

qu'il n'avait pas rêvé.

-

Remo! Remo!

Le son parvenait à son oreille, lointain, atténué, avec d'étranges distorsions, comme provenant de

l'autre bout d'un

tunnel. quand il en prit conscience, il prit également conscience du fait que Chiun le hélait ainsi

depuis un moment. Il

avait pourtant l'impression que la rencontre n'avait duré que quelques secondes, mais, au fond,

peut-être avait-elle été

beaucoup plus longue ?... qui sait, lorsque tout vous échappe, le sens de la durée comme le

reste, lorsque vous naviguez

dans un état de conscience altérée '∼' Et sans doute fallait-il du temps pour passer d'un monde à

l'autre...

-

Eh bien, Remo, couina le vieux Coréen sans cacher son exaspération.

O³ étais-tu?

-

Dans le monde invisible, Petit Père, répondit l'Implacable en le rejoignant.

Il était encore sous le choc de l'apparition et mar³chait main ouverte, portant comme une offrande

le petit crucifix d'or

de Karen Miller et la figurine

donnée un instant plus tôt par le Maître-qui-N'a³ Jamais-...té.

En arrivant à la hauteur de Maître Chiun, il s'apprêtait à se faire vertement chapitrer mais le

regard du vieux Coréen

se porta les deux objets qu'il avait dans la paume et gardait ainsi inconsciemment, comme s'il

avait voulu les exhiber ou,

mieux, les exposer.

Chiun se figea. Remo lui avait déjà montré la croix d'or récupérée au cou de la petite Karen par

Alicia, celle que

Chiun avait appelée " la Devineresse ". Ce n'était donc pas de l'objet reli³gieux que venait la

réaction violente du vieil

Asiatique.

- Le monde invisible..., prononça-t-il pensive³ment. quand les ombres qui habitent ce monde-là

se montrent trop

souvent, c'est que des bouleversements se préparent dans le monde du visible.

Remo acquiesça d'un hochement de tête. Il savait que ces propos, pour le moins sibyllins, allaient

bientôt prendre une

signification, celle que Chiun décelait dans la présence de la figurine dans la main de son disciple.

Mais sans doute devrait-il attendre qu'ils soient seuls pour en avoir l'explication.

- Range cela, lui dit simplement le Maître de Sinanju.

Remo fit disparaître la croix et la figurine dans la poche de son jean avant que leur manège n'attire

l'attention de

Batubizee ou d'un autre.

142

HOMICIDES .COM

Le visage du vieux Coréen était de pierre quand ils rejoignirent le groupe mais l'Implacable savait

que quelque chose

de grave se cachait sous cette impénétrable carapace.

Dans l'environnement spartiate de son bureau de Folcroft à Rye, New York, un vieil homme gris

était courbé sur la

seule concession à la modernité qui fût imaginable pour son esprit économe: une grande table de

travail en verre trempé

noir dans laquelle étaient encastrés comme des inclusions sous résine

un écran d'ordinateur visible

de lui seul et un

clavier à effleurement sur lequel ses doigts arthritiques cou = raient avec une virtuosité ébouriffante.

Mais la virtuosité des doigts de Smith, pour fasci = naine qu'elle f't au regard de leur aspect

tourmenté comme de vieux

ceps de vigne, ne constituait pas, loin de là, le sujet d'étonnement essentiel que l'on pouvait

trouver dans ce bureau

poussiéreux éclairé par une baie vitrée derrière laquelle scintillaient les eaux argentées du détroit

de Long Island. Elle

était même, pour tout dire, de l'ordre du détail. Ce qui aurait pu fasciner un visiteur indiscret,

c'était - dans l'hypothèse

hautement improbable o' il en f't le témoin - en fait la masse colossale d'informations qui

aboutissaient à ce bureau de la

clinique de Folcroft.

Hypothèse hautement improbable, en effet, car, en principe, aucun visiteur indiscret ne faisait

intru = sion dans le bureau

de Harold W. Smith, directeur de CURE. Dans les quelques rares cas o' la chose s'était

produite, le visiteur en

question était ressorti les pieds devant et avec un costume de bois. Les moins chanceux avaient

été incinérés sans office

religieux dans la chaudière de l'établissement après avoir été
soigneusement détaillés en tronçons
de dimensions

acceptables par les ongles effilés de Maître Chiun.

Cela, bien sûr, datait de l'époque, relativement, lointaine où le chauffage de Folcroft était encore

assuré par une

chaudière à charbon. La chose n'était plus possible depuis qu'ils étaient passés au gaz.

Cette clinique de Folcroft, dont le docteur Harold W. Smith était le directeur, était une véritable

clinique, avec des

patients et une équipe soignante réputée pour ses compétences et sa disponibilité.

C'était la vitrine.

La face cachée de Folcroft, inconnue de tous sauf de Smith, de Chiun et de Remo Williams, les

deux Maîtres de

Sinanju qui formaient le bras armé de CURE, était son rôle d'aspirateur géant, un aspirateur à

renseignements, constitué

par une demi-douzaine d'énormes unités centrales, connectées aux réseaux informatiques du

monde entier, qui ronronnaient

jour et nuit dans une chambre forte du sous-sol de la clinique et qui répercutaient les

données sensibles recueillies

sur le terminal de Harold

Smith, dans le bureau dont nous venons d'évoquer le décor austère.

De même que tous les chemins mènent à Rome, tous les réseaux de renseignement du monde

aboussaient aux

ordinateurs du docteur Harold W. Smith.

...videmment, des systèmes de tri et de présélection étaient prévus pour alléger la tâche du vieil

homme gris, laquelle,

cependant, demeurait écrasante.

L'attention du docteur Smith, ce jour-là, était focalisée sur un massacre en règle, perpétré la nuit

précédente contre

des agents de la DEA qui s'apprêtaient à effectuer une saisie de drogue historique dans un

entrepôt désaffecté du New

Jersey. L'opération, censée se dérouler sur du velours, avait été

baptisée du doux nom de "

Glow-Worm".

Tout, dans cette affaire, sentait le piège minutieusement préparé. Les informations qui avaient

filtré, comme par

hasard, deux jours avant l'arrivée de la drogue. Les deux bateaux chargés de l'acheminer

jusqu'au New Jersey qui,

comme par hasard, avaient été parfaitement faciles à repérer. Le hangar désaffecté découvert

comme par miracle.

L'annonce d'une saisie record, préparée à l'avance et prête à être faxée aux agences de presse.

C'était gros, presque

vulgaire, et Harold W. Smith se demandait comment les responsables des Stups avaient pu faire

pour ne rien flairer.

Mais à quoi bon se poser cette éternelle question? Peut-être était-ce le destin des agences

gouvernementales

américaines de ne jamais flairer que les événements prévisibles. Lui-même, Harold W. Smith,

protecteur du pays depuis

près de quarante ans, n'avait pas su anticiper les attaques effroyables du 11 septembre 2001. Le

nouveau président lui

en avait suffisamment fait grief.

Excès d'informatisation. Pas assez d'agents de terrain infiltrés au cœur des organisations

terroristes. Tel avait été le

diagnostic de Remo. Un diagnostic posé bien avant cette faillite des services secrets. Peut-être

avait-il raison. Et peut-

être avait-on d'ores et déjà raté l'occasion de procéder à une réforme de fond des organes de

renseignement des États-

Unis d'Amérique. Smith n'avait jamais eu pour habitude de se dérober face à

ses responsabilités.

Il s'était promis d'y

songer.

En attendant, il restait, et de loin, le plus grand espion informatique de l'histoire. Harold W. Smith

contrôlait tout, y

compris les agences de contrôle comme la NSA qui espionnait le monde. quand il avait besoin

de faire bouger un pion,

d'obtenir une autorisation, de lancer une action, Harold Smith n'avait même pas besoin d'en

référer au Président. Il

entrait les données dans le système approprié et les choses se faisaient d'elles-mêmes, sans que

jamais, bien sûr,

n'apparaisse la signature de CURE, le plus secret des services secrets.

Harold W. Smith était le

plus grand crack de

l'espionnage et du pira ≠

tage informatiques que la Terre eût jamais porté. — tout le moins le croyait-il.

En fait, il était seulement l'un des deux plus grands cracks. En termes de compétences cela n'avait

qu'une importance

marginale. En termes d'espionnage, cela pouvait changer la face du monde.

Mais nous n'en sommes pas là. ¿ l'heure où nous nous plaçons dans la relation des faits, Harold

Smith était en train

d'écouter les cassettes audio retrouvées dans le fourgon de la DEA et un mot attira immédia

tement son attention. Un

nom: Stenron.

Avant de mourir, l'un des techniciens radio affectés à l'opération Glow-Worm l'avait entendu et

répété. Il supposait

que c'était le nom d'un des membres du service action de la DEA.

Smith enleva ses lunettes sans monture et se frotta pensivement l'arête du nez.

- Stenron..., murmura-t-il à haute voix. Stenron...

«a lui disait quelque chose mais impossible d'aller plus loin. La mémoire ne s'arrangeait pas avec

l'avance en ,ge.

Il remit ses lunettes, croqua deux pastilles Rennie pour apaiser son ulcère et avala un fond de café

froid dans un

gobelet de carton paraffiné qui traînait depuis plusieurs heures sur son bureau. Le directeur de

CURE grimaça. Pas

fameux le café froid sans sucre par-dessus le pl,tras gastrique... Puis ses doigts se remirent à

courir, vifs et silencieux

comme des papillons, sur le clavier encastré dans sa table de verre trempé.

Moins d'une minute plus tard, le mystère s'éclaircissait: Stenron était une nouvelle société

d'investissement dans la

distribution de l'énergie électrique. Smith, maintenant, se souvenait. Il avait été interpellé par cette

affaire qui lui rappelait

un peu celle d'Amazon. com, dont les actions avaient connu une ascension fulgurante alors que

ses activités venaient à

peine de commencer et n'avaient encore rien rapporté. Mais, à la différence d'Amazon. com,

Stenron n'était pas une

start-up, c'était une entreprise classique qui venait de se créer et semblait ambitionner de dévorer

tout ce qui, outre la

distribution proprement dite, concernait la production, le stockage et la fourniture de l'électricité.

Smith se rappelait avoir été intrigué par l'aspect nébuleux de son fonctionnement et de ses statuts

puis il avait cessé

d'y penser. Après tout, Stenron n'était guère différente de nombreuses entreprises nouvelles, qui

se cherchaient un peu

au démarrage. Elle présentait, par ailleurs, tous les dehors de la respectabilité, avec des audits

régulièrement effectués

par Lippincott, Forsythe & Butier.

En comparaison du vent de folie qui avait soufflé sur les actions des start-ups à la fin des années

1990, l'engouement

pour Stenron était presque anecdotique.

Tout de même... La coïncidence était trop étrange. Bien sûr, il pouvait s'agir de tout autre chose

mais, Stenron,

décidément, ne ressemblait pas

à un nom de famille. Comment se faisait-il qu'il ait été prononcé par un agent de l'opération

Glow ≠ Worm?

Harold W. Smith poursuivit ses recherches et ne tarda pas à découvrir avec stupeur que la cote

des actions Stenron

avait encore connu une montée en flèche depuis le début de la matinée.

Finalement, peut-être

l'affaire méritait-elle qu'on

s'y arrête...

Le directeur de CURE était en train de se connecter sur Lippincott, Forsythe & Butter lorsque

soudain, une petite

icône rouge en forme d'œil se mit à clignoter dans l'angle inférieur droit de son écran. Cela faisait

des années qu'il

n'avait pas reçu ce signal.

- Juste Ciel! s'exclama Harold Smith.

Le docteur Smith avait coutume de puiser ses exclamations dans ce genre de registre, ce qui lui

valait de fréquents

sarcasmes de la part de Remo.

Cet œil rouge clignotant sur son écran était un signal en provenance

d'un de ses raiders, les petits

logiciels espions,

conçus par ses soins, et qui remplissaient deux fonctions: un rôle d'investigation et de pénétration

dans les réseaux les

mieux protégés pour permettre l'approvisionnement des ordinateurs de CURE

en renseignements

ultra-secrets et, simultanément,

un rôle d'alerte pour le cas où quelqu'un essaierait de forcer les barrières interdisant

l'accès à ces mêmes

ordinateurs.

Il était peu probable qu'un hacker de génie ait réussi à fracturer le système de Smith mais, selon

toutes les apparences, quelqu'un quelque part avait flairé sa piste et tentait de remonter jusqu'à

lui.

- Diable, diable! grommela Harold Smith de sa voix aigrette. Il ne manquait plus que cela!

Aussitôt, il éteignit son système et mit en place les nombreux verrous qu'il avait prévus pour ce

genre de

circonstances.

Si quelqu'un avait réussi à détecter la trace de sa présence pirate dans les réseaux des services

secrets, cela avait

trois conséquences possibles. Soit il se mettait immédiatement au

travail pour renforcer les
protections du système, soit il
recherchait le limier pour le faire disparaître, soit il mettait fin à
l'existence de CURE.

C'était prévu ainsi dans les statuts du service mis en place dans les
années 1960 par le jeune
Président d'alors qui
devait, quelques mois plus tard, mourir assassiné à Dallas par un
sinistre 22 novembre.

Mettre fin à l'existence de CURE était une solution ultime à laquelle
Harold Smith n'inclinait guère
à recourir pour la
bonne raison qu'elle impliquait également de mettre fin à sa propre
existence par ingestion de la
petite pilule au cyanure
qu'il portait toujours sur lui. Il fallait donc tout faire pour tenter de
prévenir de nouvelles tentatives
d'intrusion dans
l'informatique de CURE.

Smith n'était pas totalement démuni mais il lui fallait du temps pour
modifier et rendre inviolables
tous ses codes.

Ensuite, il lui faudrait partir sur la piste du curieux car, pour être de
cette race, Smith
connaissait bien la psychologie des hackers. Augmenter la difficulté ne
ferait qu'augmenter
l'intérêt du défi. Ce genre de
personnage n'abandonne jamais. Seulement cela tombait fort mal,

juste au moment où il venait

de lever un lièvre.

Harold W. Smith posa ses lunettes sur son sous-main et se frotta de nouveau le nez.

Si quelqu'un avait réussi à le détecter, il y avait environ quatre-vingt quinze chances sur cent pour

que ce soit un

spécialiste basé en Amérique ou dans un pays occidental. Les autres ne possédaient pas de

matériel assez sophistiqué.

Et, même avec le plus grand talent du monde, ils n'auraient jamais été techniquement capables

d'éventer la présence de

Smith dans leur cybermonde intime.

Il fallait posséder premièrement un équipement de pointe, deuxièmement des connaissances

informatiques très

poussées et, troisièmement, une dose de motivation exceptionnelle.

Ces trois éléments fondamentaux incitaient Harold W. Smith à penser que le coup venait de l'intérieur. Des services secrets des États-Unis. Pas

de preuves, certes,

juste de forts soupçons. Et cela ne changeait rien au problème. Nul ne devait, faut-ce flairer

l'existence de CURE. C'était

une affaire qui concernait Harold Smith, Remo Williams, Maître Chiun et le président des États-Unis. Personne d'autre.

Le secret exigé était tel que dès la fin de leur mandat, les présidents

successifs étaient soumis à

une

petite manipulation baptisée " gommage mnémotechnique de Sinanju ",
que Maître Chiun leur faisait

subir afin d'effacer de

leur mémoire toute trace de souvenir relatif à CURE et à ses agents.

Dernièrement, une mésaventure de taille leur était d'ailleurs arrivée
lorsque, à la suite d'une chute

sur la tête, un

ancien président, pourtant atteint de la maladie d'Alzheimer, avait
retrouvé une mémoire

indésirable autant que

dangereuse'.

Il fallait donc trouver une parade. Et vite.

Mais, dans le même temps, il fallait continuer à assurer les affaires
courantes.

Or, dans l'état actuel des choses, Harold W. Smith ne pouvait faire
l'économie d'un coup d'oeil

dans les affaires de

Stenron.

Pour pouvoir se consacrer pleinement à la protection de ses
précieux ordinateurs et à la traque de

son fouineur, le

réflexe ordinaire de Harold Smith aurait été, en principe, de déléguer
l'enquête Stenron à ses deux

Maîtres de Sinanju.

Or, il avait un petit problème: Remo et Chiun se trouvaient en ce
moment au Gabongo-Rubundi

pour mettre de

l'ordre dans une sombre histoire de trafics variés et de blanchiment d'argent à grande échelle. Les

impératifs de la

sécurité exigeant qu'ils n'aient pas de téléphones mobiles, le docteur Smith était

HOMICIDES .COM 153

obligé d'attendre que l'un ou l'autre se décide à le joindre.

-

Damné contretemps! pesta Harold W. Smith à haute voix.

Comme tous les blasphèmes de son répertoire, il s'agissait d'un euphémisme.

Le chef et les fer de détails pratiques tallé entre Maître C clameurs retentirent de pisé.

- Eh bien, que Batubizee.

Mina, la femme depuis la mort de K la case

- Seigneur! s'e:

fonctionnent plus.

Inutile d'être t brousse pour compi la situation. Sous c'était la perte très

En tant que cap Kwaanga, Matmou mération du sectel fournie par les p l'Afrique subsahar

nmes étaient en train de débattre et un malaise durable s'était ins ≠ hiun et son disciple lorsque des

en provenance de la

grande case

se passe-t-il? demanda le chef

qui s'occupait de l'intendance alimata, sortit précipitamment de

~clama-t-elle, les frigorifiques ne

Lfl grand habitué de la vie en endre le caractère dramatique de ce climat, sans frigorifiques, apide

des denrées

périssables.

tale historique des Gabongo de ~assa était l'une des rares agglo ≠ ir tribal à recevoir de l'électricité

inneaux

photovoltaÔques dont enne était en train de s'équiper gr,ce aux actions conjuguées d'ONG très opini,tres et de quelques compagnies d'électricité

euro ≠ péennes.

Ce progrès permettait à la population de vivre dans des conditions de confort bien meilleures

qu'autrefois, quand les

villageois étaient contraints àdes expéditions, durant fréquemment plusieurs jours avec leur

carrioles à ,ne, pour aller

faire recharger les batteries qui leur assuraient l'éclairage et le fonc ≠ tionnement de quelques

appareils ménagers, parfois

d'un poste de radio, ou très exceptionnellement d'un récepteur de télévision. D'autres, moins

bien lotis encore, devaient

réaliser des trajets similaires sim ≠ plement pour se procurer de quoi alimenter les lampes à pétrole

et les quelques groupes

électro ≠ gènes de la communauté.

ç Matmouhassa, on avait franchi ce pas décisif. On possédait aujourd'hui des frigorifiques,

regrou ≠ pés dans la case

du chef dont une grande partie était affectée aux usages collectifs. Il y avait également des

ampoules pour éclairer les

places, et chaque habitation était dotée d'au moins une prise de cou ≠ rant.

Cela pouvait sembler

peu de chose mais la vie

en avait été révolutionnée. Mais, simultanément, Matmouhassa était devenue dépendante de

l'électri ≠ cité. Aucun retour

en arrière n'étant, bien s'°r, imagi ≠ nable.

- Un seul frigorifique ou l'ensemble? s'enquit Batubizee qui avait clairement une idée en forme

de soupçons derrière la

tête.

-

Les quatre frigos viennent de s'arrêter, précisa Mina.

-

Tous en panne en même temps... Batubizee se dirigea vers la case, suivi de son fils, des deux

guerriers, de Remo

et de Chiun.

-

Nous y allons, puisqu'il le faut, Petit Père. Mais ne croyez pas que vous y échapperez long ≠

temps. Disons que

c'est simplement partie remise:

parce qu'il faudra bien que vous m'expliquiez un jour tout ce que vous savez au sujet du Maître-qui ≠ N'a-Jamais-~té.

-

Nous en reparlerons, couina le vieil Asiatique d'un air fortement contrarié.

Sitôt entré, Batubizee fit le constat de la situation. Inutile pour cela d'être un grand technicien. Il

lui suffit d'actionner

l'interrupteur principal.

-

Pas de courant. Nous avons été coupés.

Le ton sur lequel il exprimait les faits donnait à penser qu'il n'était pas surpris.

-

Vous croyez qu'il s'agit d'autre chose que d'une panne? demanda Remo.

-

C'est s°r.

-

Sabotage? s'enquit le Maître de Smanju.

Le chef gabongo hocha gravement la tête.

-

Je redoutais déjà une perfidie de ce genre de la part de l'Alliance de Fingerfoek quand ils

ont orga ≠ nisé ce grand

rassemblement de gangsters sur leur base de loisir.

-

L'Alliance de Fingerfoek est morte, dit le vieux Coréen d'un ton tranchant.

158

HOMICIDES .COM

-

L'armée a pris la relève, déclara Batubizee. Vous aviez raison de craindre un acte de mal

veillance.

-

que voulez-vous dire? s'étonna Remo. Ils auraient déplacé autant de forces simplement

pour vous

priver de courant?

-

Il s'agit d'une manoeuvre d'intimidation préliminaire avant de passer aux choses sérieuses,

supposa

Batubizee. Voilà pourquoi ils n'approchent pas davantage. Les panneaux photovoltaïques se

trouvent près de

Laroumé.

-

Vous avez une solution de dépannage pour vos réserves alimentaires?

-

Il faut faire repartir les vieux groupes électrogènes, répondit le chef.

Mais ça ne pourra être

que du

provisoire. S'ils nous coupent l'accès à l'électricité, ils peuvent tout aussi bien nous couper celui

du pétrole.

Non seulement le niveau de nos réserves est bas, mais nos équipements actuels sont plus voraces

en énergie

que les appareils de jadis. Cependant, nous n'avons pas le choix... Nous allons être contraints de

nous

rabattre sur cette solution de for tune.

-

Combien de temps vos frigos peuvent-ils tenir sur leur réserve de froid?

-

Nous ne sommes pas dans un appartement de Boston, Remo, mais en Afrique ...quatoriale.

Nous avons

très peu d'autonomie. Si nous ne faisons rien, d'ici quelques heures, nos réserves alimentaires

commenceront

à souffrir et, dans moins de trois

HOMICIDES .COM 159

jour, nous n'aurons plus rien à manger. Ce qui nous obligera à revenir à

notre économie

ancestrale de chasse et de

cueillette.

-

C'est ce qu'ils attendent, déclara Baba. que nous soyons tous éparpillés dans la forêt ou la

savane à chercher

notre subsistance. Nous serons bien plus faciles à exterminer.

-

OK, dit Remo. Occupez-vous de remettre vos groupes électrogènes en service, Maître

Chiun et moi nous

chargeons d'aller vous faire rétablir l'élec ≠ tricité.

Ils sortaient de la case, laissant Batubizee donner ses directives, lorsque Baba les rejoignit.

-

Ils se débrouilleront très bien tout seuls. Je vous accompagne.

Lagrené et Koudama, vous

venez avec moi.

Remo et Maître Chiun s'interrogèrent du regard.

-

Laissons-les venir, dit Remo d'une voix audible pour le seul Maître de Sinanju. Même s'ils

ne nous aident pas,

ils ne peuvent pas nous gêner. Ce sont de jeunes hommes sportifs et habitués au terrain.

Maître Chiun acquiesça d'un mouvement de tête maussade. C'était visiblement à contrecœur

qu'il admettait la

participation des Gabongo à leur petite expédition mais Remo sentit que, pour une fois, il n'avait

pas envie d'entrer en

conflit avec lui.

Bangaré avait du mal à le croire.

Hier soir encore, il tirait le diable par la queue en~ essayant de racoler le client devant l'aéroport

de!

Dhiboofee, le client pas trop regardant qui accepte-I rait de prendre place à bord de sa 305

démolie, et, au

milieu de la nuit, il pénétrait au ministère de la Police et des Armées avec Mateko F~, puis ce

matin

j

il se pavanait dans El-Modrar à bord d'une Cadillac Seville beurre-frais et enfin, maintenant,

tout nu sur

I la moquette de la luxueuse antichambre d'une suite 1 de l'hôtel Itzshiken, il batifolait à cœur joie

entre les

cuissees hospitalières de Lizzy Pepper.

La grande, la célèbre, la sublime Lizzy Pepper! La chanteuse du groupe des Pepper Sisters!

- Oui, mon grand félin musclé, roucoulait Lizzy. Je suis ta proie sans défense. Dévore-moi toute

crue!

" Grand félin musclé "... C'était elle qui lui avait I trouvé ce nom.

Bangaré n'en était pas

mécontent. Il ~

1

se voyait assez bien totémisé sous la forme d'un félin. Un puma par exemple, pour faire

américain.

I

Mateko avait à faire. Après avoir reçu le groupe au champagne, comme il se devait, le vieil

empereur avait

annoncé qu'il sortait pour la matinée, seul, et il avait demandé à Bangaré

de veiller au bien-être de

ces

demoiselles en attendant son retour.

Veiller au bien-être de ces quatre gazelles ne sem $\neq$ (blait pas être une mission démesurément

éprouvante (pour

le valeureux Bangaré.

" OK ", avait-il dit, tout joyeux, à la consigne de Mateko. Et " ouf ", avait-il ajouté quand

Moussa et Werisod étaient

arrivés pour lui prêter " main "-forte. Les Pepper Sisters étaient des ogresses affa $\neq$ mées et,

Bangaré pouvait en témoigner,

leurs paroles hardies de l'aéroport n'avaient pas été prononcées en l'air.

A l'inverse de certaines

jeunes personnes

d'apparence libres et délurées qui se grisaient de mots et en promettaient toujours plus qu'elles ne

voulaient en donner,

les frangines, elles, ne s'étaient pas fait prier pour traduire leurs paroles en actes. Il avait même

fallu déployer des

prodiges d'ingéniosité et de diplomatie pour arriver à les contenir sans les vexer en attendant

l'arrivée de Moussa et de

Werisod. A tel point qu'à un moment particulière^{ment} tendu, le malheureux Baluba avait cru qu'il

allait devoir à lui seul

honorer les quatre jeunes personnes.

Les chaussures à semelles compensées, les boléros argentés et les petits shorts blancs avaient

voltigé dans le salon.

Enlacées à leur partenaire de circonstance, Fizzy, Lizzy et Dizzy étaient vautreées à dis^{tance} à

peine respectable les unes

des autres, sur les poufs et les tapis de luxe du Jtzshiken.

Tout allait bien et les réjouissances battaient leur plein. A un détail près. Ces étourdis de Moussa

et Werisod avaient

oublié d'amener le quatrième larron commandé pour compléter le cheptel d'étalons et la pauvre Brizzy, étendue sur un sofa, regardait d'un oeil morose ses trois soeurs

s'ébattre en gloussant.

Par intermittence, la délaissée exprimait sa détresse en poussant de petits soupirs pitoyables.

" Pourvu que ces dévoreuses m'en laissent un peu ", semblaient dire ses plaintes déchirantes

lorsque quelqu'un

s'annonça sous la forme de coups discrets frappés à la porte. Brizzy, la seule à être libre et en

tenue décente, se leva et

alla ouvrir.

Le garçon d'étage faillit l'cher le seau à champagne qu'il apportait sur ordre de Mateko. Mais

l'homme avait du

réflexe. Il évita in extremis la catastrophe, sous le regard admiratif et caressant de la jeune

Pepper.

-

Entrez, susurra la pulpeuse Américaine en pasant une langue gourmande sur ses lèvres rose-argent. Vous

prendrez bien une petite coupe avec nous.

-

Salut, Ousmane! lança Bangaré en se dévisant le cou pour voir qui arrivait sans pour autant

s'interrompre dans sa

besogne.

-

Ban... Bangaré..., murmura le garçon d'étage. C'est toi?

-

C'est bien moi, collègue! Allez, entre et mets-toi à ton aise. Ne fais pas

le timide et ne sois

pas désobligeant. Tu

vois bien que Miss Brizzy br^{le} de faire plus ample connaissance.

Ousmane était un grand Peul, à la peau à peine foncée, au corps svelte et au regard d'or. Fizzy

cessa

une seconde de lutiner Werisod pour le contempler et sembla regretter de ne pas avoir attendu.

Puis la voix de la

sagesse trancha et elle se remit vaillamment à l'ouvrage en se disant qu'avec un peu de chance,

on aurait peut-être le

droit, tout à l'heure, de piocher dans l'assiette des autres.

- C'est que..., protesta Ousmane, je... je suis de service...

Brizzy avait déjà claqué la porte et, déjà, n'avait plus sur le corps que ses lunettes noires et ses

souliers à hautes

semelles.

- J'appelle la direction pour dire que nous avons besoin de vous, déclarat-elle avec un nouveau

coup de langue sur

ses lèvres br^{lantes}. Ousmane, ajouta-t-elle d'une voix rauque. Ousmane...

Ousmane...

Ousmane...

Le grand Peul p^{le} déglutit et déposa son seau à champagne sur un guéridon.

Au téléphone, l'affaire fut réglée en deux phrases. On ne discutait pas

les desiderata des Pepper

Sisters.

Ousmane était musulman et ne buvait pas de champagne mais cela ne lui interdisait pas certaines

autres activités.

Il en fit la démonstration pour le plus grand bonheur de Bnzy Pepper.

Les Pepper Sisters avaient la volupté sonore et sans bémol. Déformation professionnelle, sans

doute. Le premier à se faire surprendre fut Moussa lorsque Dizzy, en pleine extase, entonna tout

à coup:

-

Didihi

-

Didilidiii..., fit Bnzy en écho.

-

Didilihiididiii..., enchaîna Fizzy.

-

Didilihiididiliiii..., reprit Lizzy en vibrant comme la corde d'un arc entre les bras de Bangaré.

Pour finir, les frangines culminèrent, toutes les quatre ensemble, dans un accord parfait en point~

d'orgue:

-

Didilidilidoooo...

-

C'est Didilidi DilkTo, leur grand tube, expliqua Bangaré, le plus pepperol,tre des garçons.

-

Ces Occidentaux ont de bien étranges cou ≠ tumes, s'esclaffa Werisod.

-

Ce n'est pas une coutume, dit Lizzy. C'est simplement que nous nous donnons toujours

corps et ,me dans ce que

nous faisons. Notre vie intime et notre vie scénique ne font qu'une.

-

C'est très charmant, commenta Moussa, épuisé par les appétits de Dizzy mais heureux

comme un séraphin en

paradis.

-

Nos vies ne font qu'une, et nous-mêmes nefai ≠ Sons qu'une, précisa Fizzy qui n'avait pas

renoncé à ses visées sur

Ousmane. C'est bien simple: nous partageons tout.

Finalement le grand Peul p,le accepta une coupe de champagne et, comme Brizzy faisait des

manoeuvres

d'approche évidentes en direction de

Werisod, il ne tarda pas à rouler dans les coussins en compagnie de Fizzy.

Moussa en aurait bien fait autant avec l'autre Pepper Sister mais Bangaré

avait sa Lizzy, et il

n'était pas question

pour lui de la l,cher. Et comme Lizzy semblait aux anges entre les bras de son " grand félin

musclé ", force fut au

policier de gar ≠ der Dizzy.

Ainsi va la vie...

*

* *

Pendant que Bangaré et ses camarades ae jeu pre ≠ naient du bonheur en compagnie des Pepper

Sisters, Mateko, sa

valise à la main, faisait une entrée dis ≠ crète par la porte des VIP de la Gabongo-Rubundan

Financial Economic Loan &

Deposit Bank.

L'illustre empereur, et géniteur de la non moins illustre Mme Feroza, fut aussitôt introduit dans le

bureau du directeur

qui le reçut avec les égards et l'obséquiosité dus à son rang mais, ne nous voilons pas la face, à

l'importance du magot

que ce dernier venait également déposer.

Comme tous les gens bien informés qu'il avait rencontrés depuis son arrivée, le directeur de la

Garfield Bank

expliqua à Mateko qu'on n'avait pas revu la merveilleuse Mme Feroza, ni le bien-aimé exprésident Orner Djernbé ni,

non plus, le très com ≠ pétent M. le ministre Deferens, depuis qu'ils

avaient quitté la base de loisir de Fingerfoek à destination de la mine d'or de Matmouhassa.

Ce qui conforta le vieux Tzingabwéen dans la pertinence de sa décision concernant l'intervention

de Tumba-Tumba

en territoire gabongo.

Aussitôt sorti de la banque, après y avoir déposé ses biens, Mateko prit un taxi et se fit conduire

à la poste centrale

d'El-Modrar. Là, adoptant un profil bas, il demanda une cabine pour une communication en

internationale.

La poste présentait deux avantages. Première $\neq$ ment, on avait quelque chance que le téléphone

fonctionne

convenablement. Deuxièmement, à partir j d'El-Modrar, il était pratiquement impossible d'être

espionné par d'autres

personnels que ceux du minis $\neq$ tère de la Police et des Armées. Or, s'il était une personne avec

laquelle il n'avait guère de

secrets en ce monde, c'était certainement Elroy Deferens, pré $\neq$ cisément ministre de la Police et des

Armées de la

République de Gabongo-Rubundi.

Mateko I~ patienta sagement, sans menacer qui que ce fût de le transformer en crapaud

asthmatique ou en rat

édenté.

Il lui fallut donc attendre une vingtaine de minutes avant qu'un employé, coiffé d'un turban

à plusieurs étages, lui

annonce qu'il avait une ligne disponible.

Mateko tira un petit papier de sa poche et com = posa un numéro en Europe. On décrocha à la cm =

quième sonnerie.

- Pronto! fit une voix féminine.

-

Voglio parlare con Don Anselmo 1, articula difficilement le vieux Tzimgabwéen.

-

Chi parla2?

Mateko mit la main devant sa bouche et baissa le ton pour se présenter.

La femme baragouina quelque chose qui lui échappa, il entendit des parasites, quelques siffle =

ments, puis une voix

r, peuse annonça:

- Anselmo Scubisci, j'écoute.

- C'est moi, Mateko. Je vous appelle pour vous annoncer que le dépôt est fait.

- Vous avez pris les précautions d'usage? lui demanda son interlocuteur.

- Bien évidemment. Je suis au bureau de poste central et, si quelqu'un nous espionne, ce ne

pourra être que Deferens.

A plusieurs milliers de kilomètres de l'Afrique, sous la véranda ensoleillée de sa maison de Sicile,

le vieil homme à la

voix rauque ne put s'empêcher de sourire. Ainsi donc Mateko lui, jadis craint de tous sur le

Continent Noir, ignorait la

mort de Deferens et donc celle de sa fille. Le monde avait vite fait de se passer de ceux qui

l'avaient naguère fait

trembler.

" Sic transit gloria mundi ", songea sans rien dire le capo mafioso, comme l'auraient sans doute

fait

168

HOMICIDES .COM

ses ancêtres quelques siècles plus tôt, car après tout, les Romains devaient bien aussi être les

ancêtres des Siciliens.

En attendant, le fait que Mateko ignore encore tout ce qui s'était passé

au Gabongo-Rubundi

arrangeait bien ses

affaires. Le vieux Nègre devait croire qu'il y avait encore un avenir pour lui et pour ses sous.

Pour ses sous, pas de problème. ils allaient tomber dans l'escarcelle de Stenron et, par voie de

conséquence,

dans celle de la famille Scubisci.

Pour l'ex-empereur, par contre, le futur se dessinait sous un jour

plutôt sombre.

-

C'est la saison des pluies chez vous, non?

-

Euh, oui, répondit Mateko, étonné. Pourquoi?

Don Anselmo commençait-il à faire du g,tisme?

-

Pour rien, pour rien, fit la voix r,peuse. Je me disais juste que le ciel doit être bien gris au-dessus de votre

tête, c'est tout.

-

Bien gris, en effet, confirma Mateko, presque inquiet de ce subit intérêt pour la météo.

La question suivante restaura la confiance qu'il avait toujours eue en la personne de Don Anselmo

Scubisci:

-

Vos actifs ont-ils été réalisés?

-

Pas encore. Mais ce sera vite fait. Juste le temps pour le directeur de la Garfield Bank de

prendre les

dispositions nécessaires.

-

Bene, benissimo, commenta avec satisfaction le vieux mafioso. Vous ferez tout convertir en

actions Stenron.

-

Tout? sursauta Mateko, de nouveau inquiet quant à la santé mentale de Don Anselmo. Vous

ne trouvez pas cela

un peu risqué?

-

...coutez, Mateko, depuis combien de temps me faites-vous confiance pour vos placements

dans l'économie

occidentale?

Le vieux tyran réfléchit un moment.

-

Vingt ans... Vingt-cinq, peut-être.

-

Avez-vous déjà eu une mauvaise surprise?

-

Jamais, reconnu le Tzimgabwéen.

Anselmo Scubisci lui laissa le temps de méditer quelques secondes puis asséna l'argument qui lui

avait jusque-là

valu l'assentiment de ses " clients "habituels:

-

Avec Stenron, je vous garantis la culbute com ≠ plète en deux ans.

Vous êtes encore bien

jeune, com ≠ paré à moi,

caro Mateko, mais nous avons tous deux atteint un âge auquel les placements rémunérateurs

à court terme deviennent

de plus en plus séduisants.

-

C'est juste, convint le "caro" Mateko.

-

De plus, reprit Scubisci, pareil à un commerçant évoquant une question anodine, vous

bénéficiez de l'assurance

spéciale. Vous n'avez pas oublié de la souscrire, j'espère.

Depuis quarante ans, Anselmo Scubisci était spécialisé, entre autres activités, dans

l'investissement "propre" de

l'argent sale. Le placement de l'argent de la pègre, des dictateurs et des aigrefins d'envergure

planétaire. Après une si

longue période d'exercice, le vieux mafioso et ses employés avaient la confiance aveugle de bon nombre de leurs clients. Et c'était là le propre des escrocs: inspirer

confiance aux pigeons.

Aujourd'hui, l'heure du grand retour nement avait sonné. Le moment était venu d'esc

quer les escrocs.

L'assurance, c'était l'atout décisif du système Scubisci. En cas de rendement inférieur au taux

promis, elle garantissait

au porteur d'un nombre donné d'actions Stenron - un nombre

suffisamment élevé pour pousser

l'investisseur à se mouiller

mais, également, pour conférer de la crédibilité à l'engagement - le remboursement sur cinq ans

d'une fois et demie le

capital investi, soit tout de même un joli profit de cinquante pour cent.

Bien évidemment, c'était là que résidait le piège la carotte pour le spéculateur trop gourmand et,

en même temps, sa

perte. Le système Scubisci était d'une simplicité enfantine. Il lui avait été suggéré par un vieil

artiste de sa connaissance,

jadis~ condamné à vingt ans de prison pour fausse monnaie et dont il avait fait son "

concessionnaire " aux~ Etats-

Unis d'Amérique: Sol Sweet.

A l'aide d'un scanner et de son incontestable talent de faussaire, ce "

vieil artiste " falsifiait les

polices d'assurance,

pour faire d'Anselmo Scubisci le légataire universel de chaque gros souscripteur. Il ne restait

plus au vieux parrain

qu'à organiser la disparition prématurée de ces malheureux gogos et le tour était joué.

Tel était le principe de base. Avocat d'affaires véreux mais compétent, Sol Sweet avait, accessoirement, apporté au système toutes les mises au

point nécessaires afin

de le faire fonctionner suffisamment longtemps pour en assurer la rentabilité.

Voilà pourquoi les initiés avaient confidentiellement et poétiquement surnommé le site internet de

Stenron "

Homicides. com ".

L'une des grandes astuces de Sweet, outre le fait de commander des audits réguliers chez

Lippincott, Forsythe &

Buller, avait été d'épargner les petits et même les moyens porteurs, afin de ne pas éveiller

l'attention du grand public et

de la SEC ~. La deuxième grande astuce, après la triste disparition d'un actionnaire, consistait, au

lieu de faire tomber ses

avoirs directement dans la bourse de la famille Scubisci, à réinvestir dans Stenron le produit du

crime, ce qui avait pour

effet un gonflement avantagé de la valeur du titre.

En attendant l'effondrement, c'est-à-dire le jour où Scubisci vendrait tous ses titres en bloc.

Pour le capo Anselmo Scubisci, le système présentait un troisième avantage non négligeable. Il lui

permettait de

liquider un certain nombre de ses anciens amis tout en conservant leurs avoirs dans ses affaires.

1.

172

HOMiCiDES .COM

II

fallut moins d'une minute de conversation pai~ satellite pour que le vieux tyran se laisse

convaincre~ par les arguments du vieux mafioso.

Don Anselmo Scubisci raccrocha, l'air satisfait. but une gorgée de café, reposa sa tasse sur la

table

de jardin métallique, reprit le téléphone sans fil que la femme de chambre lui avait apporté, et

compos~

un numéro programmé dans le répertoire du petili appareil.

I

-

Sol Sweet, j'écoute, répondit une voix ensom≠meillée arrivant du Nouveau Continent.

Ensommeillée mais sans la moindre nuance de reproche. Sol Sweet savait que pour l'arracher des

bras de Morphée à cette heure matinale, son cor≠respondant était nécessairement une

personnalité.

-

Dites-moi, Sol, attaqua Don Anselmo sans~ saluer ni même se présenter, savez-vous s'il

reste au1

Gabongo-Rubundi quelqu'un qui soit en mesure de nous régler un petit problème d'assurance?

Sweet n'avait pas besoin de plus amples explications. Pour Homicides. com, il n'existait qu'une

façon

de régler les problèmes d'assurance. Homicides. com était la digne héritière de la Murder Inc. de

l'époque glorieuse où sévissaient Lucky Luciano, Johnny Rosello, Sam Giancana et autres

célébrités de

la pègre. Car Homicides. com était l'entreprise qui allait s'arroger la vedette dans l'histoire

criminelle du

xxic siècle.

-

Après le sort de l'Alliance, j'ai peur qu'il ne reste plus grand-monde. Je regarde cela tout de

suite.

HOMICIDES .COM 173

Sol Sweet avait pris un ton de circonstance mais ni lui ni Don Anselmo n'avaient pleuré les

disparus de l'Alliance de

Fingerfoek. Car une telle organisation au plan international ne pouvait que leur faire de l'ombre.

quels qu'ils fussent,

ceux qui avaient fait cela leur avaient involontairement donné un sérieux coup de pouce. Pour le

mafioso et son bras

droit américain, en effet, la chose ne faisait aucun doute: les gros bonnets réunis pour conclure

cette Alliance sur la base

de loisir de Fingerfoek avaient été liquidés.

Pour qu'ils restent si longtemps sans donner signe de vie, il ne pouvait en être autrement.

Anselmo Scubisci entendit Sol Sweet se lever puis il y eut un " bip "

caractéristique lorsque

l'avo ≠ cat alluma son

ordinateur. Merveille de la technique qui lui permettait de capter des signaux aussi infimes

provenant de si loin.

-

Une seconde de patience, dit l'avocat. Il faut que ça chauffe.

Scubisci attendit, placide et froid comme un ser ≠ pent aux aguets, tout en terminant sa tasse de

café. Puis Sol Sweet

annonça:

-

Il reste Tonino Fungillio. Je crois bien que c'est tout.

-

Tonino est un garçon qui a fait ses preuves, déclara Scubisci.

Pensez-vous qu'il soit capable

de travailler en solo?

-

Tout dépend de la cible à traiter, répondit Sol Sweet.

-
Un vieil empereur déchu ne me semble pas être une cible bien difficile.., avança le mafioso.

-
Vous parlez du père de Mme F.? s'enquit son interlocuteur américain.

-
Celui-là même, dit Scubisci.

Les risques d'écoute étaient minimes et, en cas d'écoute aléatoire, les risques de susciter l'intérêt

des systèmes

étaient presque nuls, mais il convenait tout de même de respecter les règles de base de la

prudence.

-
Tonino Fungillio devrait être à la hauteur, affirma l'avocat. Je pense même qu'il sera heureux

de pouvoir se rendre

utile.

-
Parfait, conclut Anselmo Scubisci. Contactez-le et confiez-lui la succession du Guépard-Grondant.

-
Je m'en charge sur-le-champ.

-
Ciao, Sol, et bonne fin de nuit, dit Anselmo.

Il

n'avait pas cette cordialité avec tous ses employés mais Sol Sweet

n'était pas un employé
ordinaire. C'était même
l'un de ceux qui lui donnait le plus de satisfaction.

La traversée des étendues de forêt et de brousse qui séparaient
Matmouhassa de Laroumé se fit

sans encombre. De

temps à autre, lorsqu'ils croisaient une piste, Remo et ses compagnons
rencontraient des

villageois, qui tirant une

charrette à bras, qui monté sur un ,ne, qui pédalant sur une vieille
bicy = clette, beaucoup de

femmes aussi qui, avec une

élé = gance sublime, portaient sur la tête des charges impressionnantes
qu'elles allaient vendre sur

les marchés, parfois à

des distances importantes. Ils croisèrent une ou deux pétrolettes, pas
une seule voiture.

A chaque fois, les gens leur tenaient le même dis = cours: les soldats,
des Rubundi pour la plupart,

se comportaient

comme des brutes. Cela n'étonnait personne.

-

J'ai df~ courir comme une folle et me cacher dans les hautes herbes
pour leur échapper,

raconta une femme vêtue

d'un boubou bleu pétrole décoré de fruits jaunes, orange et verts. Et
avec ça à trim = baller, ça n'a

pas été du g,teau,

ajouta-t-elle en dési ≠

gnant le grand panier rond qu'elle portait sur la tête avec cette
maestria inégalée des femmes

d'Afrique noire et dans

lequel une prodigieuse pyramide d'ignames se dressait comme un
gigantesque pied de nez aux

règles de l'équilibre.

-

Ils voulaient vous prendre vos légumes? demanda le Maître de
Sinanju, étonné à l'idée que

les soldats gabongo-

rubundais en soient réduits à voler les ignames d'une pauvre paysanne.

La doudou éclata de rire.

-

Bien s'r que non, petit homme à la peau safra ≠ née. Mes ignames! Tu
plaisantes? C'est à ma

bou ≠ tique qu'ils en

voulaient, tu penses bien!

-

" Petit homme à la peau safranée... ", railla Remo. C'est joli et ça vous
va très bien. Je vais

t,cher de m'en

souvenir.

-

On reconnaît là une bonne cuisinière, ajouta Baba.

Sourd à leurs sarcasmes, Maître Chiun demanda:

-

Votre boutique? Vous transportez votre boutique avec vous?

Un nouvel éclat de rire sonore fit vibrer l'air chaud et humide de la piste.

-

...videmment que je transporte ma boutique avec moi, qu'est-ce que tu crois! que je vais la

laisser à la maison?

Remo et les trois Gabongo se pinçaient pour ne pas rire. Ce n'était pas le moment de blesser le

vieux Coréen.

Soudain, la femme se tourna vers eux et demanda, incrédule:

-

Il ne sait pas ce que c'est, vous croyez? Vrai ou ment?

-

Je crois, dit Bangaré.

Remo confirma.

-

Vraiment.

-

Mais ma boutique, c'est ça! s'exclama la douzième, hilare tout en pointant l'index vers la zone

rebondie de son

anatomie à laquelle elle donnait ce nom.

-

Oooh..., fit simplement le Maître de Sinanju en hochant sa tête d'oiseau déplumé.

La femme reprit son chemin en saluant chacun comme il se devait et

en conseillant à tous la plus

grande prudence

pour le cas où ils viendraient à rencontrer les soldats.

-

Nous agissons au mieux, promit Chiun d'un air résigné.

-

Adieu, vieil homme, salua la paysanne en agitant la main. Tu as une très jolie robe.

-

Dites, les gars, lança l'Implacable à la cantonade, vous n'avez pas l'impression que l'écoulement

homme à la peau

safranée " est en train de nous piquer un regard circulaire et furibond que décocha le Maître de Sinanju autour de lui coupa à tous la

plus petite envie de

répondre à l'impertinence de Remo et le groupe repartit en silence dans la direction de

Matmouhassa.

Plus ils progressaient, plus les habitants leur signalaient de rapines et de viols commis par les

militaires. On faisait

même état de deux morts, un enfant et un vieillard transformés en bouillie sanguinolente par les

chenilles des chars parce

qu'ils n'avaient pas dégagé la route assez vite.

Et, partout, les Gabongo se plaignaient de ne plus avoir d'électricité...

C'est lorsque la petite expédition arriva en vue des premiers véhicules

militaires qu'Arnold rejoi-

~ gmt ses nouveaux

amis.

- Tiens, te voilà, toi! dit Babacar en lui assenant une grande claque sur l'épaule. Tu as encore

été courir la gueuse, je

parie!

Maintenant qu'il ne le craignait plus, le fils du chef Batubizee semblait s'être pris d'affection pour

le grand singe.

L'animal le sentait bien car il prit la tape pour ce qu'elle était, une marque de bienvenue~ et non

d'agression.

Les Maîtres de Sinanju, quant à eux, n'étaient pas étonnés. Leurs sens aiguisés les avaient

informés et de l'arrivée du

gorille et de la proximité des troupes.

Un véritable barrage circulaire avait été établi autour des panneaux solaires. Deux chars avaient le

canon pointé vers

l'étendue mi-forêt mi-savane par laquelle ils arrivaient et qui constituait une sorte de

transition un peu floue entre les deux formes de végétation. Deux autres chars menaçaient la

petite ville de Laroumé, en

contrebas, et le dernier couvrait ~la piste.

- Je vais aux renseignements annonça Maître Chiun.

Stupéfié son monde, le vieil homme s'élança vers un bouquet de

bambous qui poussaient à une

dizaine de mètres

autour d'un petit plan d'eau maré≠cageux. Il lui fallut environ trois secondes pour l'atteindre.

Babacar, Lagrené et Koudama le regardèrent bouche bée.

- Incroyable, le papy! s'exclama Lagrené.

- A le voir, on jurerait qu'il est au bout du rou≠leau et il cavale comme une antilope, dit

Koudama.

- C'est ça être Maître de Sinanju, commenta Baba d'un air averti.

Evidemment encore plus averti que lui, Remo savait que ce vieux renard de Chiun était très loin

d'avoir donné le

maximum de ses possibilités. Et cela, uniquement pour impressionner les trois jeunes Gabongo

car, s'il avait réellement

couru vite, Baba≠car, Koudama et Lagrené n'auraient pas pu suivre son trajet. C'était le principe

du déplacement furtif

de Sinanju: bouger à une vitesse telle que l'oeil humain ne soit pas en mesure de fixer votre image.

Trois secondes passèrent encore et Maître Chiun réapparut, perché à quatre mètres du sol, en

haut de la tige d'un

gros bambou, laquelle n'avait pas

balancé, ni même frémi. La main en visière au-des. sus de ses yeux noisette, il fit un tour

d'horizon.

Pour le retour, le vieux Chiun se surpassa.

- Il y a une centaine d'hommes en armes autour des panneaux solaires, annonça-t-il.

Les Gabongo se retournèrent et, une fois de plus ne purent masquer leur surprise. Chiun était

derrière eux, près de

Remo, alors que leurs yeux le voyaient encore au sommet du bambou.

Mais, au moment même où ils prenaient conscience de cette anomalie, la silhouette fluette d

Coréen se matérialisa

visuellement à l'endroit où j l'entendaient parler. Ils en eurent tous les trois un hoquet de

stupéfaction. Mais, bien sûr, ils

étaient incapables d'expliquer ce qui leur arrivait. Tout était allé trop vite.

Ahuri, hébété comme un gosse devant un prestidigitateur, Babacar tendit la main gauche vers

Chiu et la main droite

en direction du bambou.

- Mais... mais... Il est... Il était... On l'entend là, on le voit là-bas et...

- Ce n'est rien, expliqua Remo. C'est ce qu'on appelle l'effet de persistance rétinienne. Pendant

une infime fraction de

seconde, la rétine garde " en mémoire " l'image qu'elle reçoit. Même si cette image n'est plus là.

C'est grâce à cette

particularité de l'œil humain qu'une succession rapide d'images donne l'illusion d'un mouvement

homogène ai~ cinéma.

Même Arnold était médusé.

- Il y a des véhicules tout-terrain, poursuit Chiun, et aussi de ces gros engins blindés avec des

pneus alvéolés sans

pression comme le Dragon de Sinanju.

- Des VAB'? demanda Remo.

- C'est cela, des VAB. J'oublie toujours ce vilain nom.

Le " Dragon de Sinanju " était l'un des ces engins de transport caractéristique des guerres

modernes. Après une

mission particulièrement périlleuse, Smith avait, à l'issue de négociations très serrées avec ses

agents et particulièrement

le vieux Coréen, accepté d'en donner un, en guise de rémunération, à Remo qui l'avait repeint en

rouge pompier avec

des motifs de dragons 2~

- Ils ont fait sortir les employés du petite centre de production électrique et les ont alignés

devant un mur.

- ils ne vont quand même pas...

Baba ne réussit pas à finir sa phrase.

- «a m'étonnerait qu'ils les tuent, dit Remo, ras ≠ surant. Eux aussi ont besoin de l'électricité et je

doute fort qu'ils

sachent la fabriquer. Non, ils tien ≠ nent ces gens en respect simplement pour les empê ≠ cher de

travailler. Ce n'est pas

régulier d'imposer la

1. Véhicules de l'avant blindés

2. Voir L'Implacable n° 103, Le Samouraï du rail.

grève à des gens qui ne veulent pas la faire, dit Maître Chiu.

-

C'est bien mon avis, Petit Père, approuve Remo. Allons faire respecter leur droit au travail.

-

Je ne vois que cela, approuva Chiun. Allons-y fils.

Suivis d'Arnold, qui batifolait en attrapant des insectes dont il éliminait consciencieusement les ailes

et les pattes avant

de les grignoter du bout des mâchoires, les cinq hommes reprirent leur progression.

Babacar regrettait de ne pas avoir apporté de coupe-coupe pour se tailler un chemin dans le

arbustes et les hautes

herbes, tandis que Chiun et Remo marchaient si légèrement qu'on aurait pu les croire posés sur

des coussins d'air. Ils

traversaient la végétation dense sans déranger la moindre feuille, le plus petit brin d'herbe.

Ils étaient à une cinquantaine de mètres du détachement quand un joyeux cri d'Arnold, qui venait

d'attraper un gros

papillon et le dégustait avec délectation, attira l'attention des soldats.

-

Halte là! rugit une voix., rugissante, précisé ≠ ment. Ne bougez pas!

-

que fait-on, Petit Père? demanda Remo. On obéit?

-

Cela me semble s'imposer, opina Maître Chiun.

quatre hommes, armés de Kalachnikov AK-47, s'avançaient vers eux en fendait les hautes

herbes comme un brise-

glace fend la banquise.

Un peu étonnés de leur attitude soumise, les Gabongo s'immobilisèrent, imitant les Maîtres de

Sinanju.

Une demi-minute plus tard, les soldats étaient là, plantés devant eux, transpirant, haletant, moites

dans la chaleur

humide qui écrasait déjà le Gabongo ≠ Rubundi. Ils avaient été alertés par un cri d'Arnold mais

n'avaient pas encore vu le

gorille qui était à l'écart et, plus bas de taille que les hommes -

excep ≠ tion faire de Chiun qui,

malgré ses efforts pour étirer

chaque pouce de sa minuscule silhouette, devait accuser moins d'un mètre cinquante sous la toise

-, se trouvait

entièrement dissimulé dans la végétation.

-

qui êtes-vous et que venez-vous faire, ici? leur demanda le chef de

section, un sergent au

front barré d'une

balafre en zigzag.

-

Nous sommes des touristes, sergent, répondit innocemment Chiun.

Nous résidons chez notre

ami Batubizee et

nous venons intercéder auprès de vous pour lui faire rétablir l'électricité.

-

Il est rigolo, le grand-père! dit le sergent à l'un de ses hommes, avant d'ajouter, en se

tournant vers le groupe

formé par Chiun, Remo et les Gabongo, dis donc, papy, ce n'est pas toi, le petit Coréen qui a fait

des misères à notre

bon ministre, M. Elroy Deferens, et à Mme Feroza?

-

Des misères... Voilà une drôle de façon de s'exprimer! Mais si, effectivement, vous

recherchez le Coréen qui a

éliminé ces deux crapules, vous l'avez en face de vous.

L'aveu sans ambiguïté fit l'effet d'une bombe au sergent balafre.

-

Ils sont morts?

-

Définitivement, confirma Chiun.

Sur un ordre de leur chef, les trois soldats levèrent leur Kalachmkqv.

-

Jetez vos armes! ordonna l'homme.

-

Nous n'avons pas d'armes, dit Remo.

-

En dehors de celles-ci, chicana Maître Chiuri en écartant les doigts pour exhiber ses "

couperets d'...ternité ", ses

ongles immenses et plus redoutables qu'autant de sabres de samouraïs.

C'est alors que, prenant peut-être conscience de la tension qui montait, Arnold poussa de loin un

long couinement en

forme d'interrogation.

-

Je suis ici, mon nourrisson, lui répondit le

Maître de Sinanju avec une tendresse à laquelle Remo ne se rappelait pas avoir, un jour, eu droit.~

Viens, viens voir papa.

Un bruit de broussaille annonça l'approche d'Arnold et, quelques secondes plus tard, sa tête apparut entre les

souffles apparut entre les

herbes.

-

Un gorille! hurla l'un des soldats. Un gorille à dos argenté!

-
Feu! aboya le sergent.

Apparemment, c'était là son moyen favori de régler les urgences.

Déployant au maximum sa maigre cage thoracique, Chiun se planta devant le canon de la

Kalachnikov.

-
qu'est-ce que je fais, sergent?

-
Tire! répondit le balafré.

Babacar, Koudama et Lagrené ne virent pas la suite. Ils crurent que c'était parce qu'ils avaient

les yeux instinctivement fermés

afin de ne pas assister à l'horreur de la mort du Maître de Sinanju. En réalité, ils

n'auraient rien vu, même en

gardant les yeux ouverts.

-
Feu! répéta le sergent, la voix éraillée par la colère et par la peur.

Puis la réalité lui apparut dans toute sa surprenante brutalité: le pauvre bidasse ne pouvait pas tirer

car le canon de sa

Kalach avait la forme d'un tire-bouchons. Cela avait été si vite que le balafré n'y avait vu que du

feu.

-
Allez-y, vous autres! hurla-t-il, maintenant près de l'affolement.

Bousillez-moi tout ça,

hommes et bête!

Les deux autres soldats mirent en joue le petit groupe.

-

«a, ce n'est pas gentil, dit Maître Chiun.

-

Tirez, bon Dieu. qu'est-ce que vous attendez?

Un coup de feu claqua. Un seul. Et la tête d'un soldat disparut, éparpillée dans la nature en

millions de fragments

sanglants. C'était logique puisque le canon de son fusil avait été tordu en épingle à che ≠ veux. Le

projectile avait donc

suivi cette trajectoire naturelle et l'avait frappé en plein front.

L'autre avait plus de chance. Son canon était noué. quand son doigt se crispa sur la détente, une

rafale crépita et le métal s'éplucha comme une pe de banane.

Arnold sursauta. 11 n'aimait pas le bruit des armc~ à feu.

- Ne t'inquiète pas, mon nounours, ne t'inquiè pas, dit le vieux Coréen en lui grattant affectueus

ment le sommet du

cr,ne. Papa Chiun est là pour protéger.

- C'est... C'est vous qui avez fait ça? s'enq le sous-officier, tout tremblant.

- C'est à moi que vous posez la questio demanda le vieux Coréen.

Le balafre hocha la tête.

- La première fois, oui, répondit Chiun. 4 deuxième fois, mon disciple,

ici présent, m'a prêt~

assistance.

De son pouce gauche, prolongé par un long " couperet d'...ternité ", il désignait Remo par-des

sus son épaule.

Le balafré semblait sidéré. Mais Remo et Chiu~ savaient déjà qu'il s'apprêtait à commettre

l'irrémédiable. Ils le

sentirent se tendre, puis se ramasser sur lui-même avant de bondir en beuglant:

-Amort!

Et il plongea, fusil en avant, en direction de Maître Chiun. C'était une très mauvaise initiative Pour

lui.

Dans un seul et même mouvement, dont la vitesse et la complexité échappa aux Gabongo, Chiun

saisit la Kalachnikov

par le cache-flammes et l'envoya

voler dans les bambous, tandis que, de son autre main, il empoignait la cheville du balafré et le

faisait tourner deux fois

dans les airs avant de le relâcher avec un bel élan dû à la force centrifuge.

Le sergent fit un vol plané d'une cinquantaine de mètres et se fracassa contre le tronc d'un

baobab qui avait eu la

bonne idée de planter ses racines à cet endroit quelques siècles plus tôt.

Inutile de préciser que la

rencontre n'était en

rien le fait du hasard.

quand il retomba dans les herbes en poussant son dernier râle, les guerriers Gabongo n'avaient,

en tout et pour tout,

vu qu'une chose: le kimono de Maître Chiun qui voltigeait avec élégance au-dessus de la

végétation.

Peut-être stimulés par la tentative de leur chef, les deux autres soldats passèrent à l'attaque en

même temps. ils

foncèrent, tête baissée, sur Remo.

L'Implacable ne bougea pratiquement pas. Il tenait ses bras en avant et les deux agresseurs

s'empalèrent d'eux-

mêmes sur ses index raides comme des pieux.

- Pouah! Ils sont collants, ces types! fit Remo en agitant les mains pour se débarrasser de

quelques particules de chair

collées à ses ongles.

- Je t'avais averti, fils, dit le Maître de Sinanju en revenant vers lui.

Ce métier comporte certains

désagréments.

- Je savais dès le départ à quoi je m'engageais, Petit Père.

échappé aux hommes postés autour des panneaux solaires et un cri s'éleva:

-

qu'est-ce qui se passe là-bas?

-

Rien de grave, répondit Remo. Nous venons pour l'électricité.

Sur un signe, le petit groupe se remit en marche laissant quatre cadavres dans l'herbe verte et

humide. Déjà, dans leur

dos, Remo et Chiun entendaient les cris des hyènes qui avaient flairé

l'odeur de la mort.

-

Nous arrivons! cria Remo.

C'était la première fois que le docteur Harold W. Smith mettait les pieds dans un cyber café.

L'humiliation avait commencé dès son arrivée, quand le gérant du Genius of the Web lui avait

demandé s'il désirait,

moyennant un petit supplément, suivre une formation accélérée pour les seniors.

Cela avait continué lorsque, alors qu'il allait se connecter en catimini sur le site de la CIA

à Langley, Virginie, il avait

senti comme une présence dans son dos. Se retournant, le directeur de CURE

s'était retrouvé

nez à nez avec quatre

boutonneux, les cheveux gluants, coiffés " effet mouillé " et piercés

de toute part qui voulaient voir

comment le " p'tit

vieux " s'en sortait avec la toile.

- Existe-t-il des cabines privées pour surfer en paix? avait-il demandé au gérant, un " vieux " lui

aussi, mais moins

croulant, qui devait afficher la trentaine tout au plus.

La réponse, cinglante, lui avait porté le coup de gr,ce:

-

Le Genius of the Web est un cyber café, mon sieur! Si c'est un peep-show que vous

cherche2 allez voir du côté

de la Teuteuteud.

-

Plaît-il?

-

La Thirty-Third, la Trente-Troisième avenuc quoi! On dit la Teuteuteud depuis au moins

trent ans. Faut prendre

l'air de temps en temps, pépé!

-

Merci, avait grommelé Harold Smith ci retournant s'installer à sa console. Il n'est jamais trop

tard pour s'instruire.

Lui qui, depuis la création de CURE, avait mis ai point dans son bureau de Folcroft les système

d'espionnage

informatique les plus performants di monde, il se sentait comme un rat dans une cage d

laboratoire dermatologique,

coincé dans cette espèc de fête foraine o' les seuls objectifs poursuivis pa une clientèle à peine

nubile semblaient être

d'amas ser un maximum d'argent dans un minimum d temps en jouant en bourse, de gagner des

points e:

jouant à des jeux idiots, ou de faire les malins e: réussissant à fracturer les verrouillages de sites q~ n'avaient jamais résisté plus de deux ou trois

secondes aux ordinateurs

de Smith.

quelle avanie!

Non seulement les tarifs pratiqués avaient failli 1 faire tourner de l'oeil mais le matériel mis à sa

di~ position lui

semblait un jouet pour classe biberoz tant il était ridicule à côté des unités centrales hébei gées

dans le sous-sol de la

clinique de Folcroft...

Mais il devait trouver à tout prix l'adresse d

~plaisantin qui avait essayé de le pirater. C'était son ~ devoir, envers son pays et aussi envers la

mémoire d'un homme

pour qui il avait toujours éprouvé une ~dmiration inconditionnelle: le Président sous les ~ordres

duquel il avait créé

CURE.

j Et s'il était une chose que, contrairement à beau ≠ coup en cette époque troublée, Harold Smith

'~n'oubliait pas, c'était

le sens du devoir.

~ Alors, pour remplir son devoir, il était prêt à boire le calice jusqu'à

la lie.

U: Pris au dépourvu comme il l'était, il ne voyait pas S~ d'autre solution que le cyber café.

*

* *

Deux officiers à la poitrine couverte de décora ≠ tions se détachèrent de la formation postée autour

des panneaux

solaires et s'avancèrent vers Chiun et Remo qui marchaient en tête de la délégation L gabongo.

S - qui êtes-vous et que venez-vous faire, ici? demanda le plus gradé.

-

C'est un leitmotiv dans cette armée? s'enquit le Maître de Sinanju.

A moins que vous n'ayez

reçu l'ordre de faire

dans le comique de répétition...

-

Dites donc, l'ancêtre, sachez que les ordres, c'est moi qui les donne ici, aboya l'officier, et

votre grand ,ge ne

vous autorise pas à ironiser sur les questions qui vous sont adressées,
encore moins

lorsqu'elles vous sont formulées par le colonel Apollonius Tumba-
Tumba en personne! Vous

ave~ de la chance d'être

confronté à un homme de ma trempe, un homme aussi parfaitement
courtois qw les...

-

C'est une façon de voir les choses, l'interrom pit Maître Chiun, avec le
plus grand sérieux,

tandis que ses

compagnons faisaient des efforts surhu mains pour étouffer le rire qui
les gagnait.

-

que voulez-vous dire? fit l'officier en haus~ sant les sourcils en accent
circonflexe.

-

Tout simplement que, contrairement à ce qu~ vous dites, vous
commandez une armée de

grossieli personnages,

colonel Tumba-Tumba. quatre de vo~ hommes nous ont sauvagement
agressés sans mêm~

décliner leur identité. Ils ont

même tenter de tui mon compagnon favori, un délicieux animal
domes tique, avec lequel je me

déplaçais moi et

quelque~ amis. Un déplacement tout à fait pacifique, enchaîn~ très
vite le Maître de Sinanju de sa

petite voix hat~

perchée, puisqu'il s'agissait simplement de vous~ demander, avec tous les égards dus à votre

rang, d rétablir l'électricité

de manière à ce que le che Batubizee puisse marier, comme il se doit, son fil ici présent.

Les " couperets d'...ternité " désignèrent Baba.

Le sourcils haussés se froncèrent au-dessus de yeux de Tumba-Tumba.

-

Je ne comprends pas, fit-il d'une voix qui tra hissait une réelle absence de compréhension.

Remo chercha Arnold du regard et se rendit compte que l'animal, sans doute écoeuré par le

com ≠ portement féroce

des humains, était en train de filer à travers la savane en direction de Matmouhassa.

-

Comment ça, vous ne comprenez pas? Vous êtes instamment priés de rétablir l'électricité sur

le territoire

Gabongo, insista Chiun. Est-ce plus clair ainsi?

-

Non, enfin, euh... oui. Ce... ce n'est pas ça. Il n'est pas question de rétablir l'électricité, et

d'une. Et de deux, je

ne comprends pas de quelle agression vous vous plaigniez, étrange vieillard vêtu de soie

multicolore. Vous ne me

semblez pas avoir subi de dég,ts corporels...

-
Il n'aurait plus manqué que cela!

Tumba-Tumba semblait de plus en plus désespéré.

-
Commandant Abden LaOûout, c'est bien vous qui avez envoyé quatre hommes à la rencontre

de ces individus?

-
Affirmatif, mon colonel. Une section de quatre soldats d'élite des troupes de commando,

conformément à vos

ordres, répondit l'autre officier.

Tumba-Tumba réalisa alors que la section d'élite en question manquait à

l'appel et l'esquisse

d'une conjoncture qui

ne lui était pas venue à l'esprit se dessina soudain.

-
Non! Ne me dites pas que...

Chiun écarta les bras d'un air navré.

-
Hélas si. Ils ne nous ont guère laissé le choix.

-
Vous les avez...

-
C'était eux ou nous, colonel, expliqua le vieil Asiatique.

Les yeux du colonel Tumba-Tumba se plissèrent sous ses sourcils froncés.

-

Mais, Vousvous... Vous êtes le dangereux terro~~r~~iste coréen qui sévit dans le secteur de

Matmouhassa! s'exclama-

t-il, incrédule.

-

Coréen, c'est indiscutable; dangereux, je vous le concède; mais terroriste, excusez-moi, mais

je m'inscris en faux!

-

Je... je ne peux pas le croire...

-

Il va pourtant falloir vous y faire.

-

Vous êtes en état d'arrestation! aboya le colo~~r~~nel Tumba-Tumba.

-

Vous avez le droit d'affirmer ce que bon vous semble, colonel, dit le Maître de Sinanju.

quant àtraduire vos rêves

dans la réalité, je ne vous conseille pas d'essayer.

-

Commandant Lafout, emparez-vous de cet homme! glapit Apollomus Tumba-Tumba en

guise de réponse.

-

A vos ordres, mon colonel! répondit Abden LaÔout.

Mais rien ne se produisit. Tumba-Tumba dégaina son Tokarev et le pointa sur Maître Chiun.

-

Alors, LaÔout! qu'est-ce que vous attendez? demanda-t-il sans quitter Chiun des yeux.

Exécution, LaÔout,

exécution!

Un silence inattendu lui fit écho.

-

Commandant LaÔout, que se passe-t-il? Auriez-vous un problème? Ou pire, auriez-vous

peur?

-

Vous pourriez au moins répondre! aboya le colonel n'obtenant toujours aucune réaction.

-

Il ne peut pas, dit Chiun.

-

Comment ça, il ne peut pas?

-

Il ne peut plus, précisa Remo. Il ne peut plus depuis qu'il a perdu la tête.

Cette fois, le colonel Tumba-Tumba se décida à regarder ce qui se passait à

côté de son auguste

per ≠ sonne. Il eut la

surprise de sa vie, presque immédia~~≠~~tement suivie de la peur de sa vie, en constatant que son bras

droit n'avait plus du

tout d'avenir.

Abden LaÔout, effectivement, était encore debout dans son bel uniforme mais sa tête était au sol à

ses pieds, tranchée

net comme par un coup de sabre, tel que seuls savent en donner les décapiteurs profes~~≠~~sionnels de

la République

populaire de Chine ou du Royaume d'Arabie Saoudite.

-

Mais, comment est-ce possible?

-

Voulez-vous une démonstration au ralenti? de~~≠~~manda Chiun en déployant ses " couperets

d'...ter~~≠~~nité ".

Au lieu de répondre raisonnablement, le colonel Tumba-Tumba poussa un hurlement parfaitement

inutile car son

destinataire ne pouvait l'entendre pour la simple raison que ses oreilles et son cerveau n'étaient

plus irrigués par le sang

en provenance de son coeur.

-

Abden LaÔout!

Comme s'il avait réagi au hurlement de son chef, le corps tomba enfin, vers l'arrière. Un gros

bouillon de sang gicla

par les veines et les artères sectionnées de son cou et il s'effondra, les bras en croix.

Du coin de l'oeil, Remo vit nettement Baba et Lagrené retenir un haut-le-cœur.

-

Abden... Abden LaÔout! Commandant Abden LaÔout... psalmodiait à présent le colonel

Apollonius Tumba-Tumba

qui semblait dépassé par les événements.

-

...coutez, colonel, intervint Koudama, exaspéré par ces litanies "

laÔoutiennes ", ce type

s'apprêtait à nous tuer. Et

puis d'ailleurs, il avait un nom qui ressemblait un spasme de vomissement.

Tumba-Tumba cligna plusieurs fois des paupières en regardant à tour de rôle le cadavre de son

officier et le petit

homme en kimono qui l'avait mis dans cet état avec une dextérité et une vitesse qui dépassaient

l'entendement.

Puis, tout à coup, il se ressaisit. Remo sentit l'énergie musculaire revenir en lui, l'influx nerveux

circuler. Lentement,

imperceptiblement, le bras du colonel remonta, toujours prolongé par son Tokarev.

-

Ne faites pas cela, colonel, lui conseilla paisi ≠ blement Maître Chiun.
Ce serait une erreur

fatale.

-

que comptez-vous faire si j'ouvre le feu? ricana Tumba-Tumba.

-

Je me t,te, répondit Chiun. Je pourrais vous

empêcher de presser la détente en vous amputant du bras comme je
viens d'amputer de sa tête le

regretté commandant

LaÔout. Je pourrais retourner votre arme contre vous et vous laisser le
plaisir de trépas ≠ ser en

songeant que le métal

br°lant qui vous pulvé≠rise le cr,ne a été tiré par vos soins. Je
pourrais aussi...

-

Si vous faites une chose pareille, mes hommes ouvriront le feu et vous
mourrez tous, coupa

Tumba ≠ Tumba.

Chiun laissa échapper un éclat de rire.

-

Vous seriez le seul à mourir, colonel. Si encore vous étiez toujours en
vie. Esquiver les

projectiles de vos stupides

armes à feu est l'un des premiers apprentissages de nos techniques, à
mon jeune dis ≠ ciple et à

moi-même.

Le " jeune disciple " confirma d'un hochement de tête.

-
Et nous savons aussi protéger nos amis, ajouta-

-
que voulez-vous, à la fin? hurla Apollonius Tumba-Tumba, terrorisé.

-
Il me semble avoir été assez clair, dit Chiun. Mais, bon, puisque vous insistez, je réitère ma

requête: rétablissez le

courant et regagnez votre gar ≠ nison d'El-Modrar.

Tumba-Tumba rengaina son Tokarev.

-
OK. Je crois que tout cela est tout à fait lim ≠ pide à présent.

Donc, si j'ai bien compris, vous

vou ≠ lez que je fasse

rétablir l'électricité et que je lève le

camp, c'est bien ça? ,nonna le grand guerrier comme un écolier qui récite sa leçon.

-
Tout à fait. Et cessez de harceler nos amis les Gabongo, gronda Maître Chiun. Si vous avez

le malheur de refaire

une tentative de ce genre, je vous garantis que vous ne vous en tirerez pas à si bon compte!

-
Et ne croyez surtout pas pouvoir reprendre vos sales manoeuvres d'intimidation dès que

nous aurons le dos

tourné, ajouta Remo. Je pense que vous êtes conscient maintenant que si vous bougez un seul

petit doigt à l'encontre de

vos frères gabongo, nous le saurons immédiatement, même à l'autre bout de la Terre...

Le colonel hocha vigoureusement la tête à plusieurs reprises, indiquant qu'il avait compris.

-

Bon, bon, bon, ne vous inquiétez pas, s'empressa-t-il d'acquiescer, je ferai tout comme on a

dit, vous pouvez

compter sur moi!

-

Hep! lança Remo comme Apollonius Tumba ≠ Tumba faisait demi-tour pour aller rejoindre ses

troupes. Encore

deux petites choses.

L'officier fit volte-face.

-

Oui?

-

Il me faudrait un téléphone satellite en état de marche.

-

Mais, je... C'est impossible, balbutia Tumba ≠ Tumba.

-

Comment ça, impossible? demanda innocem ≠ ment l'Implacable.

-

Je... Je ne peux pas, je n'ai pas le droit de vous donner du matériel militaire.

-

Ah, j'aime mieux ça, soupira Remo. Vous m'avez fait peur. J'ai cru que vous n'en aviez pas!

Mais je comprends

parfaitement vos scrupules, mon vieux, les ordres sont les ordres, hein?

Allez, ne vous faites pas

de souci, je vais aller le

chercher moi-même...

-

Non, non, supplia Tumba-Tumba, visiblement terrifié par cette perspective. Je... Je m'en

occupe, je vais aller voir

ce que je peux faire.

-

Et ben voilà! Vous voyez que tout finit tou ≠ jours par s'arranger quand on y met du sien! Je

me doutais bien que

vous étiez d'un naturel un tantinet pessimiste, colonel... Allez, soyez gentil, allez vite me chercher

ce téléphone, on a

assez perdu de temps comme ça!

-

Tout... Tout de suite, bégaya l'officier.

-

Ah, j'allais oublier: encore une petite chose, lança l'Implacable, pétrifiant à nouveau le

militaire au moment où il

allait s'exécuter.

-

Oui. que... quoi? demanda ce dernier, de plus en plus terrorisé et suant de peur.

-

qui a ordonné cette opération en l'absence du président Diarara?

-

C'est Mateko 1er L'ancien empereur du Tzim ≠ gabwé.

-

Le père de Mme Feroza?

-

Oui. C'est lui, pourquoi?

-

quelque chose m'échappe, reprit Remo. A

quel titre le tyran déchu d'un autre pays peut-il ordonner une opération militaire en territoire

gabongo-rubundais?

-

Eh bien... commença Tumba-Tumba, embar ≠ rassé.

Contrairement à toute attente, c'est Babacar qui vint à sa rescousse.

-

Nous sommes en Afrique, Remo, dit-il, comme si cela expliquait tout.

Faute de mieux, l'Implacable accepta l'argument avec un vague

haussement d'épaules.

*

* *

Une dizaine de minutes plus tard, les techniciens de l'électricité étaient libérés et Remo avait son

téléphone satellite. Il

attendit encore un peu, le temps pour les troupes de dégager le site, et, sans se soucier du jour ni

de l'heure, composa le

code qui permettait en toute sécurité de joindre Harold Smith sur le téléphone de liaison de la

clinique de Folcroft.

-

Bizarre, dit-il après une longue attente. Smitty décroche toujours avant la deuxième sonnerie.

-

Tu recommenceras plus tard, commenta le Maître de Sinanju.

L'Empereur d'Amérique a

bien le droit de se

reposer de temps à autre. Je ne vois pas là de quoi fouetter un chat.

Pour une fois, le vieux Coréen péchait par excès d'optimisme.

CHAPITRE XI

Tandis qu'à Matmouhassa, Maître Chiun et son disciple Remo Williams, s'apprêtaient à fêter -

enfin et dans

de bonnes conditions - l'union de Babacar et d'Oksana, de l'autre côté de l'Atlantique, dans un

pays appelé

Etats-Unis d'Amérique, le docteur Harold W. Smith s 'habituaît progressivement aux protocoles

en vigueur au

Genius ofthe Web, le cyber café qu'il était contraint de fréquenter pour tenter d'élucider les

mystères de

l'oeilleton rouge apparu sur son écran. Avait-on ou non réussi à casser les superprotections qu'il

avait conçues

pour mettre le réseau informatique de CURE à l'abri des pirates de tout poil?

Mais, entre-temps, dans le même pays, étaient survenus des événements, dramatiques pour cer ≠

tains, de pure

justice pour d'autres, qui, pour cause de mise en indisponibilité

opérationnelle de ses ordinateurs,

avaient

échappé à la vigilance du direc ≠ teur de CURE.

L'un de ces événements concernait l'ancien chef de la mafia italo-américaine Giuseppe

Bonammo...

Depuis bientôt quarante ans, le vieux mafioso Giuseppe Bonammo coulait des jours paisibles

dans sa luxueuse et bien

mal acquise résidence de Dicksonville, Arizona.

Giuseppe Bonammo se voulait l'homme qui fai ≠ sait mentir deux aphorismes populaires: le premier

était que qui règne

par l'épée périra par l'épée et le deuxième, justement, que bien mal acquis ne profite jamais.

Depuis le début de sa longue retraite, Giuseppe Bonammo n'avait jamais été

menacé ni par ses

anciens frères, ni

même par la police de l'Arizona.

quarante ans déjà que, par la force des choses, il s'était rangé des voitures. A l'époque, les

anciens ne lui avaient

guère laissé l'embarras du choix. C'était ça ou un plouf sonore dans Biscayne Bay, les pieds

scellés dans une gueuse de

ciment en guise de bouée de sauvetage.

Il est vrai qu'il y était allé un peu fort. Relancer la guerre des familles pour liquider la concurrence

était un projet

d'une ambition démesurée et, il le reconnaissait aujourd'hui, une stratégie hautement périlleuse,

surtout lorsque la

concurrence en question s'appelait Giancana et Rosello, les vieux brisards de la Baie des

Cochons, Luciano et

Fratianno, les compères de la Murder Inc., pour ne citer que ceux-là parmi quelques oiseaux qui

avaient semé autour

d'eux le malheur et la désolation.

Giuseppe Bonammo avait eu beaucoup de chance. D'autres que lui auraient fait le grand pion-geon. Mais il était déjà respecté parmi les "hommes d'honneur" .

Un sourire de fouine passa sur le visage usé de Giuseppe. Il y a quarante ans, il avait déjà un

lourd passé derrière lui

dans le banditisme. et le crime organisé.

A cinquante-sept ans, il était membre de la Coupole, la Commission des chefs mise en place par

Lucky Luciano pour

éviter les guerres fratricides entre diverses familles de la Mafia.

Giuseppe Bonammo avait alors

commis une " petite

indélica ≠ tessé ". Au lieu de respecter l'esprit de statu quo qui présidait à la politique de la

Coupole, il avait semé la zizanie

entre les clans pour essayer de tirer à lui seul les marrons du feu.

Il convient de dire à sa décharge qu'à cette époque de plein développement des casinos, notam ≠

ment à Las Vegas et

à Atiantic City, l'expression " tirer les marrons du feu " avait une dimension que l'on ne peut plus

imaginer aujourd'hui.

Mais bon, quoi qu'il en soit, prendre sa retraite à cinquante-sept ans, il y avait pire dans la vie.

C'était quand même

mieux que de crever comme un chien, abattu dans une décharge sordide ou noyé au fond d'un

bassin portuaire. Surtout

avec le magot qu'il avait amassé en plusieurs décennies de prospères activités au sein de la Cosa

Nostra.

Aujourd'hui, à quatre-vingt-dix-sept ans, le vieux Giuseppe était certainement celui qui avait fait

les plus vieux os de

toute la bande et il repensait parfois avec un brin de tendresse à ceux qui lui avaient fait cette fileur

et qui avaient achevé

leur carrière quelques années plus tard avec une balle dans la tempe ou un noeud coulant autour

du cou.

qui restait-il de cette époque? Lui, le retraité, et Anselmo. Anselmo Scubisci, toujours en activité,

glorieux survivant

d'une époque révolue. Anselmo, justement, venait de lui faire une surprise de taille en reprenant

contact après toutes ces

années.

Légèrement somnolent après le copieux petit déjeuner qu'il venait de prendre, le vieil homme

s'assoupit et, dans un

demi-sommeil revécut le coup de fil qu'il avait reçu la veille.

- Don Giuseppe! Don Giuseppe! criait la fidèle et dévouée Elmira.

Don Giuseppe n'avait jamais voulu avoir ni femme ni enfants, le talon d'Achille des parrains.

Elmira était à son

service depuis cinquante ans. Elle avait été sa gouvernante attentive, et parfois un peu plus que sa

gouvernante. Mais

aujourd'hui, ce genre de jeu n'était plus de leur ,ge ni à lui ni à elle, bien qu'elle eût à peine

dépassé le cap des quatre-

vingt-dix ans.

- qu'y a-t-il, Mira. qu'est-ce qui te plonge dans cet état d'effervescence certainement peu

recom ≠ mandable pour ta

santé?

Depuis qu'ils se connaissaient, Don Giuseppe la faisait enrager en la plaisantant ainsi et en

l'appelant " Mira ".

- Vous ne changerez donc jamais! pesta la vieille femme.

- Jamais. Et toi non plus. Sais-tu que tu es tou ≠ jours la plus belle à mes yeux?

- Vieux fou! minauda Elmira en lui tendant un téléphone sans fil.

- qui m'appelle? demanda Don Giuseppe Bonammo.

- Répondez et vous le saurez, s'esclaffa Elmira en déguerpissant aussi vite que le lui

permettaient ses jambes

nonagénaires. Moi, je vais vous faire couler un bain bien chaud, avec des sels, comme vous

aimez.

Giuseppe haussa les épaules et prit la commu ≠ nication.

C'était un revenant qui l'appelait. Anselmo Scubisci démarchait pour Stenron.

- Anselmo, Anselmo... répéta Bonammo, ému aux larmes. «a fait... ça fait...?

- Un bail, dit la voix r,peuse du Sicilien.

Giuseppe Bonammo en déglutit d'émotion. Comme quoi, on pouvait être ex-mafioso et

sentimental.

Les nouvelles furent rapidement échangées. Dans des cas comme celui-là, soit on passe la demi-jour ≠ née au

téléphone, soit on reste dans le vague. Giuseppe décida d'en garder un peu pour plus tard et

Anselmo avait h,te de

faire affaire.

Après avoir vanté tous les avantages de Stenron, Scubisci, qui savait ne pas avoir affaire à un

per ≠ dreau de l'année,

passa à l'attaque massive:

-

Non seulement nos actions Stenron sont de l'or en barre mais il y a l'assurance.

-

A mon ,ge, les assurances..., plaisanta Bonammo d'un ton un peu amer.

-

On ne sait jamais, amico. qui, il y a cinquante ans, aurait parié

sur ta longévité et sur la

mienne?

-

Tu peux rire, gamin!

-
Le gamin a tout de même quatre-vingt-cinq ans, Giuseppe.

-
Madonna Santissima! C'est douze ans de moins que moi, mais ça commence à cuber quand

même!

-
Alors?

-
Je vais réfléchir, dit Giuseppe Bonammo.

-
Si tu veux être dans le coup, il me faut une réponse dans la journée, précisa Scubisci.

-
Entendu.

-
Avant de raccrocher, laisse-moi te raconter une petite histoire qui te fera sans doute

réfléchir, ajouta Anselmo

Scubisci.

-
Je t'écoute.

-
As-tu entendu parler de cette affaire de la DEA dans le New Jersey?

demanda Scubisci.

-

Il faudrait être sourd pour ne pas en avoir entendu parler!

s'esclaffa Bonammo. Je reconnais

que je n'ai sans

doute plus mon acuité auditive de jadis, mais je n'ai pas encore besoin de Sonotone.

De plus, malgré toutes les ,neries que racontent les journalistes, pas besoin d'être médium poi.ir

avoir compris qu'il

s'agissait d'un piège en règle.

-

C'était une idée de Sweet, dit Anselmo Scubisci avant de songer que, peut-être, Bonammo

n'avait jamais

entendu parler de l'avocat marron. Au fait, tu sais qui est Sweet?

-

Sol Sweet? Bien s'r, affirma Giuseppe Bonammo. quand on a été du b

,timent, on s'y inté ≠

resse jusqu'à son

dernier souffle.

" qui approche à grands pas, en ce qui te concerne! ", ricana intérieurement Don Anselmo

Scubisci.

-

quel rapport avec l'investissement Stenron? demanda Bonammo.

-

Un rapport directe et très simple, exposa Scubisci. Le lieutenant Eagan, Phil Eagan, de la

DEA, venait d'investir

six cent mille dollars en actions Stenron.

-

Comment un lieutenant de la DEA peut-il mobiliser une somme pareille? demanda Bonammo

avec bon sens.

-

En l'empruntant, pardi!

-

A qui?

-

Amoi.

-

Tu as prêté six cent mille dollars à un flic qui s'est fait descendre sans te rembourser et tu

viens essayer de

m'embobiner pour que j'investisse dans tes combines à la con!

-

Je reconnais bien là, le vieux Giuseppe! répli ≠

qua Scubisci avec un petit rire catarrheux. Tu penses bien que si j'avais commis une stupidité

pareille, je n'irais pas

m'en vanter, ni devant toi ni devant qui ≠ conque. J'avais passé avec Eagran un deal très spé ≠ cial. Je

lui prêtais les six cent

mille moyennant la signature d'une reconnaissance de dette assortie d'une clause particulière.

-
Et c'est cette gigantesque fripouille de Sweet qui s'est occupé de tout, je suppose...

-
Tu supposes bien. Phil Eagran étant officier de la DEA, il a trouvé tout à fait naturel que je le

consi ≠ dère comme un

débiteur à risque, Il a donc souscrit un assurance éclatée à raison de vingt mille dollars par police

avec pour

bénéficiaire, en cas de mort violente, le cabinet Lippincott, Forsythe & Butier.

-
Des gens au-dessus de tout soupçon.

-
Des gens au-dessus de tout soupçon qui me mangent dans la main, précisa Anselmo

Scubisci, et qui, moyennant

un certain nombre de manipulations dont je te passerai les détails techniques, me resti ≠ tuaient le

montant de la somme

empruntée.

-
Rien de malhonnête pour le moment puisque tu es le prêteur.

-
Mais il n'y a rien de malhonnête du tout. Même pas le fait que la somme remboursée tenait

compte du manque à

gagner en intérêt sur la période de dix ans que devait durer l'emprunt.

-

Je crois que je te vois venir, dit Giuseppe Bonammo.

-

«a m'étonnerait, affirma Scubisci.

En son for intérieur, il ajouta: " Parce que, si tu me voyais venir, tu raccrocherais ton téléphone,

amico. "

-

J'étais déjà gagnant sur ce plan-là. Le reste est assez tordu et a été brillamment concocté par

notre ami Sol

Sweet.

Pour être tordu, c'était tordu. C'était même per ≠ vers et ignoble. Car la machination prévoyait la

mort de tous les

hommes envoyés dans le New Jersey avec Phil Eagran. Mais la Mafia et ses représentants

n'avaient jamais fait dans le

sentiment humanitaire.

Eagran avait été " tuyauté " sur la livraison de drogue par les responsables eux-mêmes de

l'opéra ≠ tion. En fait, les

amis de Scubisci avaient inventé une faction rivale avec laquelle ils avaient des comptes à régler.

Affaire totalement

imaginaire mais qui avait suffi à app,ter le lieutenant. Le million de dollars de drogue qui

l'attendait dans l'entrepôt

désaffecté avait achevé de le convaincre de mordre à l'hameçon. En s'arrangeant avec les

hommes de Scubisci qui

attendaient sur place, il allait pouvoir mettre de côté les six cent mille dollars de came dont il avait

besoin pour

rembourser Don Anselmo.

Avec quatre cent mille à rapporter à la DEA, il avait de quoi étouffer tous les soupçons de ses

supé ≠ rieurs.

-

Voilà comment on gagne sur tous les plans, Giuseppe, poursuivit le Sicilien. Des hommes à

nous attendaient bien

près de l'entrepôt. Ils étaient cin ≠ quante et armés jusqu'aux dents. Et bien s'r, ils

210

HOMICIDES .COM

n'étaient pas là pour aider Eagran mais pour le liqui ≠ der, lui et tout son monde. Cette affaire m'a

permis

d'investir environ un million cinq cent mille dollars dans Stenron. C'est à

partir de là que les

actions se sont

mises à grimper en flèche.

-

Je vois., fit Giuseppe Bonammo, rêveur. Mais, dis-moi, comment tu arrives jusqu'à un mil

lion cinq?

-

C'est pourtant très simple, répondit Scubisci. D'abord, je conserve ma marchandise.

Ensuite, je récupère

les actions Stenron vendues à Phil Eagran...

-

Montant six cent mille, commenta Giuseppe Bonammo.

-

Exact. Je récupère aussi le montant de l'assurance par l'intermédiaire de Larry Darraby.

-

Larry Darraby? qui c'est, ce paroissien?

-

Notre courtier chez Lippincott, Forsythe & Butier, indiqua Anselmo Scubisci.

-

Encore six cent mille, dit Giuseppe Bonammo.

-

Plus cinquante pour cent correspondant au manque à gagner et tu as le chiffre de...

-

Un million cinq, acquiesça Bonammo.

Toujours aussi bon en calcul mental, constata Don Anselmo. Les anciens des différentes

familles de New

York savent compter eux aussi. quand je leur ai raconté cette entourloupe et la manière dont je

l'avais utilisée

pour réinvestir le tout dans Stenron et faire grimper le titre, ils se sont bousculés au portillon pour

avoir du

Stenron...

HOMICIDES .COM 211

" Et à se faire ensuite proprement suriner par mon cher Tonino Fungillio, de manière à ce que je

touche les

assurances... ", ajouta, bien sûr toujours in petto, le retors Don Anselmo Scubisci.

- C'est tentant, convint Giuseppe Bonammo.

- N'est-ce pas? approuva vigoureusement Scubisci. Bon, j'attends ta réponse. Mais ne traîne

pas,hein!

Le vieux mafioso ne traîna pas. Don Anselmo avait la réponse de son vieux compère, et

néanmoins ennemi,

l'après-midi même. Dans la foulée, il envoya Sol Sweet établir les papiers avec sa future victime.

C'est seulement le

lendemain qu'on retrouva Giuseppe Bonammo, quatre-vingt-dix-sept

ans, noyé

dans son bain,

bien chaud, avec des

sels. ...tant donné l'âge du défunt, il n'y eut même pas d'enquête.

Elniira pleura beaucoup. Elle fut la seule.

Dès son plus jeune cette espèce de sens~ nez, un sens qui lui déré comme
quelqu

Cela avait comrr grand-papa avait di:

En réalité, quand que non, ce n'était commencé, " ça "ment ce jour-là
que un don qu'il posséda

Mark Howard ét:

de l'âge de raison, lucidité naissante, hors du commun et Grand-papa
étai de Mamie. L'homn occupait un logen aménagé à son int~

Wisconsin o~ aVait

de Howard.

me ,ge, Mark Howard possédait s supplémentaire qu'il appelait le i
avait toujours valu d'être

consi ≠ L'un d'un peu à part.

iençé dans sa famille, le jour o~ sparü.

I il y réfléchissait, Mark se disait pas à ce moment-là que ça avait avait
toujours été. C'était

simple-la chose lui était

apparue comme ut et qui le différençait des autres. ait alors ,gé de
sept ans, le début et cela

expliquait sans doute cette

cette conscience de ses capacités inexplicées.

... son arrière-grand-père, le père ie était veuf depuis des années et
ient qui avait été spécialement

~ntion dans la grande

maison du ~nt toujours vécu des générations

Depuis quelque temps, déjà, Mark avait senti que grand-papa n'allait pas très bien. Le vieil

homme avait des

problèmes dans sa tête. Vaguement dérouté, mais finalement pas si étonné

que cela de la

désinvolture avec laquelle les

adultes traitaient la chose, l'enfant avait commencé à observer de près les changements de

comportement de son aôeul.

Le jour où grand-papa avait disparu au volant du vieux pick-up, le branle-bas de combat avait

été lancé, sur la

propriété familiale d'abord, puis dans tout le village: battue, recherche avec les chiens,

mobilisation des voisins, appel à

la police...

Sans le moindre résultat.

C'est presque en désespoir de cause, et sans y croire, que le shérif de Madison avait demandé au

gamin:

- Et toi, Mark, tu n'aurais pas ton idée sur l'endroit où pourrait être ton grand-papa?

- Grand-papa est parti faire du camping du côté du lac Supérieur, avait répondu Mark Howard

sans la moindre

hésitation.

- qu'est-ce qui te fait dire ça?

«a, c'était le coeur du problème. Mark ne savait pas du tout ce qui lui faisait dire cela. Le nez,

sans doute.

- Je le sais.

Mark Howard ne pouvait pas en dire davantage. Après quelques hésitations, le shérif de

Madison avait finalement

décidé qu'il ne coûtait rien de passer un coup de fil à son collègue de Duluth. Un avis

de recherche fut lancé et grand-papa fut retrouvé, paisiblement installé

dans un petit coin de

nature, au bord du lac

Supérieur.

Comment avait-il pu traverser la moitié du Wisconsin dans l'état de conscience altérée où il se

trouvait? Tout le

monde l'ignorait, lui le premier, mais aussi son arrière-petit-fils Mark, grâce auquel pourtant, il

avait été retrouvé.

- Il a du nez, cet enfant, avait déclaré le shérif.

Mark Howard avait du nez. C'était dit. Et cela devait lui rester.

- Tu devrais travailler à la CIA quand tu seras grand, avait finement ajouté le shérif de Madison.

Pour le jeune Mark Howard, la CIA était une grosse chose assez floue qui donnait des ordres

à Clint Eastwood, à

Robert Redford et à Pierce Brosnan. Parfois, elle était pleine de gens super qui ne voulaient que

le bien du pays et la

protection du Président et d'autres fois, au contraire, elle était bourrée de méchants et de traîtres.

Aujourd'hui que Mark avait suivi le conseil du shérif et qu'il était analyste à Langley, siècle de la

Central Intelligence

Agency, il savait que cette vision contrastée - pour ne pas dire contradictoire - était finalement

très proche de la réalité.

Avant d'en arriver là, et de mettre son " nez " de façon plus scientifique au service de la

collectivité, Mark Howard

l'avait maintes fois utilisé pour aider les voisins et les amis. Il avait vite compris que ce talent avait

du bon mais aussi des

désavantages. Par

exemple, le jour où Fluffy, la petite chienne de la voisine Vanina, avait disparu, Mark savait qu'on

la retrouverait noyée

dans le puits de Wilbur Dalrymple. Il le savait donc, il l'avait dit.

Résultat: Vanina ne lui avait plus adressé la parole de l'année et c'est tout juste si elle n'avait pas

insinué qu'il avait

lui-même noyé Fluffy.

Présentement, dans son bureau de Langley, face à son ordinateur, Mark

Howard était confronté à

deux problèmes.

Premier problème: que faire de l'affaire Stenron dont il lui semblait avoir démêlé à peu près tous

les tenants et les

aboutissants? Tout cela était tellement abracadabrants que s'il le dévoilait ainsi, on allait le traiter

de fou. Le traiter de fou

ou faire en sorte de le neutraliser. Car en dehors des crimes, des faux et usage de faux, et aussi

de la duplicité de Larry

Darraby de chez Lippincott, Forsythe & Butter, Mark Howard avait découvert que Stenron avait

été l'un des

principaux contributeurs financiers de la campagne au terme de laquelle le nouveau Président des

...tats-Unis avait été

élu dans les conditions que l'on sait.

Après deux jours de réflexion, Mark Howard décida de laisser tomber. Mais son nez lui disait

qu'il n'en avait pas

terminé avec cette histoire.

Deuxième problème: en fouinant dans les malversations de Stenron, Mark Howard avait flairé

une piste, la piste d'un hacker talentueux - non, en fait, génial était le terme adéquat - qui,

comme lui, était en train de

tout meure au jour. En bon agent de renseignement, Mark s'était mis

en devoir de débusquer le

curieux, Il y était

parvenu, au prix d'acrobaties informatiques indescriptibles.

Et maintenant, ce qu'il avait découvert lui faisait peur.

Cette fois, Mark Howard n'hésita pas une seconde, il s'éclipsa en catimini de la piste de CURE.

Il avait tellement

peur qu'il effaça de son système tout ce qu'il avait fait pour découvrir l'existence de cette agence

ultra-secrète et ultra-

dangereuse. Il alla même jusqu'à passer à la broyeuse ce qu'il avait imprimé.

À la suite de quoi, il extirpa de l'ordinateur le CD sur lequel il avait consigné les informations

relatives à l'agence

CURE et à ce mystérieux Smith qui la dirigeait. Howard se rendit ensuite aux toilettes, cassa le

disque en plusieurs

morceaux, acheva de l'émietter avec son coupe-ongles, le jeta dans la cuvette et tira la chasse.

Mais lorsque Mark Howard regagna son bureau ce jour-là, son nez lui disait qu'il n'en avait pas

terminé, ni avec

Stenron, ni avec Smith.

*

* *

Harold Smith mettait la dernière patte à son enquête hors CURE.

Ce qu'il avait découvert l'aurait mis en transe s'il n'avait été le vieux

routier désabusé qu'il était.

Le cabinet

Lippincott, Forsythe & Butier couvrait une opération qui, non seulement constituait l'une des

escroqueries financières les

plus phénoménales de l'histoire de la Bourse, mais qui avait abouti, à

seule fin d'enrichir un

inconnu, client de Lippincott,

Forsythe & Butler et de l'avocat d'affaires Sol Sweet, à la mort d'une douzaine de courageux

agents de la DEA et à la

liquidation de gros actionnaires de la firme Stenron.

Sur ce dernier point, Harold Smith n'était pas particulièrement bouleversé

par la liste des noms de

ces victimes car

les actionnaires en question étaient pratiquement tous des mafiosi reconvertis ou non, trafiquants

et criminels de tout poil,

bref, des individus peu recommandables qui avaient fricoté avec le grand banditisme.

Parmi les dernières en date des victimes de cette gigantesque et criminelle escroquerie, Harold

Smith venait de

relever les noms de Sam Gurkin, un roi de l'arnaque qui avait écumé les casinos de Las Vegas

sans jamais se faire

pincer, de Jeffrey Sandino, un condottiere italo-américain mouillé

dans des affaires de délit

d'initié, de deux membres de

la Camorra et, tout récemment, de Giuseppe Bonammo.

La mort du vieux capo avait été déclarée accidentelle mais, au vu de ce qu'il avait découvert,

Harold

Smith soupçonnait fortement le tueur Tonino Fungillio d'avoir aidé Bonanno à boire l'eau de sa

baignoire après avoir

signé une assurance au bénéfice de Lawrence Darraby, de chez Lippincott, Forsythe & Butler.

Il était aussi tombé sur le nom de Mateo I~, lequel aux dernières nouvelles était encore vivant et

sévissait pour

l'heure sur les terres gabongo-rubundaises. Si Remo avait la bonne idée de le contacter, Smith

allait le mettre sur la piste

de l'ancien empereur du Tzimbabwé.

Remo et Chiun, en effet, se trouvaient actuellement au Gabongo-Rubundi. Le hasard faisait bien

les choses. Enfin,

parfois...

qui sait, peut-être Mateo serait-il le maillon faible à travers lequel CURE allait pouvoir mettre la

main sur celui qui

pilotait Sol Sweet et tirait les bénéfices de ses crimes? quoi qu'il en soit, Harold Smith allait

probablement ensuite être

contraint de rappeler les Maîtres de Sinanju en urgence pour les envoyer tirer les vers du nez du

sieur Darraby.

Car il importait de retrouver au plus vite le ou les gangsters qui oeuvraient dans l'ombre et de les

mettre hors d'état

de nuire. Et ce, non pour de simples questions de morale.

Il y allait de la sûreté nationale, probablement, et, en tout cas, de celle du chef de l'État, car

Stenron avait été l'un des

principaux financiers de la campagne du nouveau Président.

quand un criminel commençait dans cette voie et de façon aussi massive, il ne s'arrêtait jamais en chemin.

Pour ce qui était du piratage de ses programmes, Smith avait fait le maximum pour le percer à

jour avec le matériel

dont il disposait au Genius of the Web. Il n'avait rien retrouvé. Pas la moindre trace.

Sans doute avait-il été victime du déclenchement intempestif d'une de ses alertes aux hackers.

Même les systèmes

les plus sophistiqués avaient leurs failles. Harold W. Smith était bien placé pour le savoir.

De toute manière, il n'avait guère le choix.

Hacker ou pas, le directeur de CURE avait décidé de regagner ses locaux de Folcroft. C'était là

qu'il était

finallement le mieux équipé pour lutter. C'était aussi là que Remo pouvait le joindre.

Tout en copiant sur disquettes les masses d'informations à transférer dans les mémoires informatiques,

tiques de CURE, le

vieil homme continuait à rechercher les noms des morts parmi les différents actionnaires de

Stenron et c'est alors qu'il

eut une bien mauvaise surprise.

Lawrence Darraby, expert-conseil au service de la firme de courtage Lippincott, Forsythe &

Butler venait de tomber

sous les roues du métro de New York et de se faire couper en trois morceaux.

- Enfer et damnation! pesta à voix basse le directeur de CURE.

Encore un informateur potentiel qui disparaissait de mort aussi violente qu'inopportune.

Matmouhassa, la fête battait son plein. Remo et Chiun avaient été exemplaires comme témoins

de l'hymen et,

maintenant, les danses et le banquet semblaient partis pour durer jusqu'au soir et peut-être même

toute la nuit, si le

temps le permettait.

Remo, qui n'avait jamais été un amateur de réjouissances populaires et ne participait à celles-ci

que pour honorer

Batubizee, Baba et Oksana, prit Chiun à part:

- Nous allons bientôt repartir de ce pays, Petit Père. La vie, les missions urgentes, la course à la

per ≠ formance,

l'entraînement quotidien vont à nouveau nous happer. J'aimerais profiter de ces derniers moments

de paix pour pouvoir

m'entretenir avec vous de ce Maître-qui-N'a-Jamais-...té.

Le Maître de Sinanju hocha gravement la tête. Autour d'eux, les Gabongo, hommes et femmes,

pirouettaient comme

des acrobates habités par la musique. Arnold était toujours là et, aiguillonné par l'excitation

générale, esquissait de

temps à autre, tout en se gavant de bananes, des pas de danse qui faisaient rire les villageois.

- Il est temps, en effet, mon fils, convint Maître Chiun.

Remo s'assit en tailleur sur les nattes de chanvre qui recouvraient l'esplanade autour du grand feu

de joie allumé pour

griller les viandes et chauffer les coeurs.

Léger et silencieux comme une feuille morte se posant sur le sol, Chiun s'assit près de lui,

superbe, en position du

lotus, dans son kimono de soie bleue.

Remo savait qu'il lui fallait attendre. Il attendit.

Le vieux Coréen laissa passer une longue minute puis, serrant ses genoux entre ses doigts noueux

que prolongeaient

ses redoutables " couperets d'...ternité ", tourna légèrement sa tête d'oiseau en levant les yeux

vers son disciple.

- C'est mon fils, Remo.

L'Implacable le savait déjà, mais le fait de l'entendre prononcé ainsi, de la bouche même du

Maître, fit naître en lui

une émotion d'une intensité dévastatrice. Il en eut une violente douleur au niveau du plexus solaire

et dut mettre en oeuvre

une technique de Sinanju pour rétablir l'ordre dans son système nerveux.

- C'est mon fils Song, répéta le Maître de Sinanju.

- Le fils que vous avez perdu?

Chiun l'cha ses genoux, leva les mains et en forma une coupe dans laquelle il plongea son visage.

-

Le fils que j'ai tué, Remo. Mon seul et unique enfant...

Remo eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Pour autant qu'il se rappelle,

ce que faisait un

coup de poing à l'estomac. Car il n'en avait pas encaissé depuis l'époque, maintenant assez

lointaine, où Maître Chiun

avait entrepris de l'initier à l'Art de Sinanju.

-

quoi! que dites-vous, Petit Père?

-

Song était encore un enfant, un garçonnet, quand j'ai décidé de le former à notre Art à la fois

si noble et si

difficile. Il était trop fragile. Il en est mort.

-

Comment cela s'est-il produit?

-

Une autre fois, Remo. Ne chargeons pas trop la barque. Sache tout de même que, si Song

avait vécu, c'est lui qui

serait ici avec moi.

-

Je le sais, dit Remo. Il m'a même dit que nous étions frères.

-

La symbolique de ses visites depuis l'au-delà est claire. Elle est inscrite dans le Livre de

Sinanju.

-

quelle est-elle? s'enquit l'Implacable. Porte-t-elle un message pour vous?

Le vieux Maître de Sinanju marqua un long silence.

-

Indirectement, oui. Car le message premier est pour toi, fils, finit-il par dire.

Remo attendit encore un long moment, puis Maître Chiun débita d'une voix hachée, anormale

ment accélérée:

-

Cette apparition répétée signifie que ton tour est venu. C'est à

toi de te chercher un disciple,

Remo.

Remo encaissa ce nouveau coup sans broncher mais, à l'intérieur, le désordre était grand. Cela

signifiait-il que Chiun allait mourir? Il savait bien que l'échéance se présenterait un jour. Mais cette

idée lui était insupportable.

-

Mais enfin, Petit Père, je ne suis encore que Maître aspirant.

C'est vous le Maître régissant!

-

Bien sûr, bien sûr, acquiesça le vieux Coréen. Et je n'ai pas l'intention de prendre ma

retraite de façon imminente. Cependant, le signe est là. Tu dois te mettre à chercher, fils.

Remo laissa échapper un soupir de soulagement involontaire.

II

n'y avait pas encore de changement radical en vue sous le soleil de Matmouhassa ou

d'ailleurs.

*

* *

Mateko finissait de déjeuner dans sa chambre quand il reçut le coup de fil du colonel Tumba ≠

Tumba.

-

Ane b,té! Crétin! Gros verrat puant! pesta l'ex-empereur après avoir entendu le récit du

mili ≠ taire et après, également, avoir pris la précaution de raccrocher.

Tumba-Tumba était un pauvre type, un médiocre

méprisable, tout juste bon à capituler devant un vieillard, et un l,che incapable de venir lui faire

son compte rendu en face. Mais il n'était - hélas! -quand même pas de ceux que l'on peut se

permettre d'insulter de façon directe, ni de ces superstitieux que l'on peut menacer de

transformer en mar ≠ gouillat.

Mateko était très mécontent, furieux même, car il ne maîtrisait pas la situation. Et c'était une

chose qu'il avait toujours détestée. Il allait falloir qu'il aille lui-même à Matmouhassa afin de se

rendre compte et de mener son enquête.

Seulement, les choses n'étaient pas si simples. Batubizee était certes un sauvage avec des aspira ≠

tions tribales, ce n'était pas un crétin pour autant et l'on disait que son fils Babacar avait fait des

études dans les meilleures universités d'Europe et d'Amérique. Mateko lui-même ne pouvait pas

en dire autant. Il n'allait pas être facile de trouver un prétexte pour pointer son nez en plein

territoire gabongo.

De plus - Mateko leva les yeux vers la pendule comtoise qui pivotait dans un sens puis dans

l'autre sur la cheminée de marbre du Itzshiken -' l'envoyé de Scubisci avait appelé un peu plus tôt

pour annon ≠ cer sa venue. Ils avaient des papiers à remplir.

- Des papiers..., grommela Mateko? «a me fait une belle jambe!

Seulement l'autre n'avait pas laissé de numéro où l'on pouvait le joindre.

que faire?

Mateko était en train de se resservir un verre de Domaine de Villiers, un chardonnay d'Afrique

du Sud, bien frais, avec un petit arrière-goût acidulé comme il l'aimait, lorsque l'inspiration géniale

lui vint.

Il

but un petit gorgée de vin, fit claquer sa langue et appela la chambre de Bangaré. «a ne

répondait pas.

-

Bon Dieu de bon Dieu, mais on ne peut donc compter sur personne!

Bangaré avait peut-être décidé de sortir les Pepper Sisters dans El-Modrar.

Non, peu pro ≠

bable... Il l'aurait averti. Mateko demanda donc la suite des Pepper Sisters. C'est une voix

étrangement haletante qui répondit.

-

Brizzy, j'écoute. qui appelle les Pepper Sisters?

En bruit de fond, Mateko entendait de la musique, des bruits et des cris étranges. Il demanda à

Brizzy si elle avait vu Bangaré.

-

Bien sûr, monsieur l'Empereur, il est ici, avec nous.

-

que fait-il?

Brizzy avait de la présence d'esprit.

-

Euh... C'est nous qui l'avons invité. Nous avons besoin d'un partenaire pour faire une partie

de qui-perd-gagne.

-

J'aime mieux cela, commenta Mateko en descendant une nouvelle gorgée de chardonnay.

Est-il bon joueur?

Il

détestait que les employés prennent des libertés avec ses consignes.

-

Passez-le moi, je vous prie, demanda-t-il à Brizzy Pepper sans attendre la réponse à sa

question.

-

Il va falloir patienter une petite seconde, mon sieur l'Empereur.

Mateko se demanda pourquoi diable il devait patienter mais ne répercuta pas la question à

Brizzy. Il se contenta de remercier, en fan soumis.

Une minute plus tard à peine, il avait Bangaré à l'appareil, lui aussi étrangement haletant. Mais il

était des choses que le vieux Mateko n'était même pas capable d'imaginer.

-

Est-ce que j'ai tout votre attention, Bangaré?

-

Pleine et entière, Majesté, répondit le Baluba.

-

Penses-tu qu'une promenade en zone tribale exciterait les Pepper Sisters?

Bangaré était bien placé pour savoir ce qui excitait les Pepper Sisters.

Seulement il ne pouvait
quand même pas révéler tous ses secrets à Mateko.

-

Je peux toujours le leur proposer, Majesté.

-

Tu vas leur présenter ça comme une excursion, reprit le Tzimgabwéen. Mais tu en profiteras
pour prendre la température à Matmouhassa. Je ne sais toujours pas
ce que sont devenus Feroza

et Deferens.

-

Entendu, Majesté, dit Bangaré. Je pense que la présence de ces demoiselles sera de nature à
endormir tous les soupçons.

-

Je compte sur toi.

-

Vous pouvez. J'ai de nombreux amis chez les Gabongo, assura Bangaré, de plus en plus ravi
des

bonnes aubaines que lui apportait la vie depuis qu'il était au service du génial Mateko.

Il eut une courte hésitation puis demanda:

-

Je ne peux pas aller en brousse avec la Cadillac, Majesté.

-

...videmment, dit Mateko. Tu vas louer un 4x4 à l'hôtel. Tu feras mettre l'addition sur mon

compte.

-

A vos ordres, Majesté.

*

* *

C'est, malgré tout, un peu plus secoué qu'il ne voulait bien se l'avouer que Remo se dirigea

à l'écart avec son téléphone satellite pour appeler Smith.

Le directeur de CURE décrocha promptement, comme à son habitude.

-

Pas f,ché de vous entendre, Smitty.

-

C'est un plaisir partagé, croyez-moi, Remo. O` en êtes-vous?

-

Mission terminée, dit l'Implacable. Comme je vous l'ai déjà fait savoir, Russe! Copefeld a

été tué. Par ailleurs, nous sommes débarrassés de Feroza et d'Elroy Deferens.

-

C'est une très bonne chose, approuva le directeur de CURE. J'ai, pour ma part, eu à faire

face à quelques petits soucis.

Remo écouta patiemment Harold W. Smith lui raconter ses " petits soucis ", à commencer par les

souçons d'espionnage dont il avait pensé être la victime.

-

Vous êtes rassuré maintenant, de ce côté? demanda l'Implacable.

-

Dans notre partie, on ne peut jamais l'être complètement, Remo, dit Harold Smith. Mais j'ai

de bonnes raisons de penser qu'il s'agissait d'une fausse alerte.

-

Autrement dit, tout va bien dans le meilleur des mondes, Shitty!

-

Euh... Oui... Enfin, autant qu'il est possible concernant ce problème précis, objecta le

directeur de CURE, dont le tempérament naturel plutôt pessimiste ne s'était guère arrangé avec

les années. Bon, pour la suite des événements, le fait que vous vous trouviez au Gabongo-Rubundi, est finalement une très bonne chose. Vous allez foncer à l'hôtel Itzshiken d'El-Modrar.

-

Hôtel Itzshiken, El-Modrar, répéta Remo.

-

C'est cela, oui. Vous souvenez-vous d'un certain Fungillio?

-

Les Maîtres de Sinanju se souviennent toujours de leurs ennemis,

Smitty. Fungillio, bien s'êr;

il figure en bonne place sur mon trombinoscope. Tonino de son prénom. Tueur au service de la

Mafia sicilienne.

-

Exact, dit Harold Smith. Apparemment, c'est lui qui exécute les contrats concernant l'affaire

Stenron.

-

Et vous voulez qu'on vous l'exécute à son

-

Surtout pas, malheureux! s'exclama Harold W. Smith. Il faut me le retrouver et lui filer le

train. C'est la seule piste susceptible de nous permettre de remonter au commanditaire du

massacre des agents de la DEA et de l'assassinat des actionnaires de Stenron.

-

Je vous reçois cinq sur cinq. Mais où peut-on loger ce Tonino Fungillio?

-

D'après mes renseignements, ce monsieur doit se trouver en ce moment même au Gabongo ≠

Rubundi pour y liquider le vieux Mateko.

Remo laissa échapper un semblant de rire.

-

En somme, vous me demandez d'assurer la protection rapprochée d'un ex-dictateur

sanguinaire pris dans le coffimateur de la Mafia. On aura tout vu!

-

Je ne vous demande rien de tel, rectifia Smith.

Le sort de Mateko me laisse complètement indifférent.

La seule chose que je vous demande, c'est de trouver Tonino Fungillio et de le pister jusqu'à son chef.

-

OK, fit Remo sur un ton militaire qui ne lui allait pas du tout. La nature de la mission est

parfaitement claire et bien intégrée.

Il laissa passer un temps de réflexion puis ajouta:

-

Au fait, Snutty, il faut que je vous dise: au cas où il faudrait ensuite quitter le Gabongo-Rubundi en urgence, je serais obligé de laisser Maître Chiun sur place et d'agir seul.

-

Faites comme d'habitude, Remo, rétorqua le docteur Harold Smith, c'est-à-dire comme

vous voulez.

- Il ne s'agit pas de préférences personnelles, Smitty. C'est simplement que Maître Chiun a

d'importants bagages à rapporter. Disons... qu'il manque de mobilité. Par ailleurs, je pense qu'un

certain nombre de raisons feront qu'il ne voudra pas quitter Matmouhassa au débotté.

Remo ne jugea pas utile de préciser qu'il y avait en fait une seule raison à cela et que cette raison

avait pour nom Arnold, le gorille à dos argenté.

Smith, au demeurant, ne demanda rien. Il avait suffisamment l'habitude de Maître Chiun et de ses

caprices de star pour ne plus s'étonner de rien le concernant.

Remo fit des adieux rapides à la communauté gabonguaise en liesse. Comme il l'avait prévu,

Chiun décida de rester encore quelque temps à Matmouhassa. Officiellement pour attendre le

retour du président Amine Diarara et, avec lui, la mise en place de dispositifs durables destinés à

assurer la sécurité des Gabongo.

Il n'était nullement question de gorille.

Babacar n'étant évidemment pas disponible pour cause d'épousailles, Koudama se porta donc

volontaire pour conduire le GMC et Remo jusqu'à l'hôtel Itzshiken d'El-Modrar.

Une heure après le coup de fil à Smith, le gros véhicule croisait sur la piste dégagée de chars, un 4x4 piloté par un Baluba qui fonçait vers

Matmouhassa, à l'intérieur duquel brinquebalaient, au rythme des ornières de la chaussée, les

quatre filles - entourées de quelques " fans " locaux - du célèbre Pepper Sister, le dernier giri's

band à la mode.

Mais Remo ne les remarqua pas.

Il avait l'esprit ailleurs.

Deux heures plus tard, ils arrivaient devant le palace d'El-Modrar.

Tonino Fungillio était en train de héler un taxi, juste devant l'auvent qui protégeait l'entrée.

- Laisse-moi ici, dit Remo.

Le Gabongo arrêta le camion. Fungillio était en train d'embarquer

dans son taxi.

- Ciao, lança Remo à Koudama, visiblement interloqué par l'apparente désinvolture de son

passager.

Le GMC redémarra et Remo mit très rapidement en service ses capteurs acoustiques hyper

sensibles. Il entendit juste Fungillio dire:

- ǃ l'aéroport.

ï

Il n'avait pas besoin d'en entendre plus.

Cela signifiait que quelque part dans l'hôtel, un vieux Tzingabwéen du nom de Mateko avait

cessé de vivre.

Pour Remo, c'était accessoire. Une seule chose comptait: sa proie, un tueur du nom de Fungillio

Le président des ...tats-Unis était au travail.

-

Bon, récapitulons. Les Pauvres Gens, Le Double, La Logeuse, Anna Karenine, Les

Frères Kamarazov...

-

Karamazov, monsieur le Président. Les Frères Karamazov...

Le Président leva les yeux de son papier et regarda sa conseillère, Chocolita Price, qui venait

d'entrer dans le bureau. Sans frapper, comme d'habitude...

-

Pardon?

-
Vous êtes bien en train de réviser les titres des oeuvres de Dostoïevski pour en coller plein la

vue aux Russes pendant votre prochain voyage, mon $\neq$ sieur le Président?

-
Oui, oui, Chocolita. C'est ça. Une trouvaille du service de presse de la Maison-Blanche...

Pour une fois qu'ils ont de bonnes idées... Mais comment avez-vous deviné?

-
L'intuition féminine, monsieur le Président.

-Ah...

En tout cas, intuition ou pas, elle se permettait d'entrer sans frapper dans le bureau Ovalé. Et il

détestait ça, damned de damned de damned!

Sous prétexte qu'il ne pouvait rien faire sans eux, ses conseillers se croyaient absolument tout

permis, même les plus ou moins basanés, et pire maintenant, même les femmes! Pour qui se

prenaient-ils, à la fin? C'était quand même lui, le président des ...tats-Unis, nom d'un petit

bonhomme!

-
Au fait, qu'est-ce que vous disiez en entrant, Chocolita?

-
que les frères, ce sont les Karamazov, mon $\neq$ sieur le Président.

-

qu'est-ce que j'ai dit?

-

Kamarazov.

-

Vous êtes s^ore?

-

Absolument, monsieur le Président.

-

Karamazov, Karamazov, Karamazov... J'en bave, vous savez, Chocolita. J'en bave...

-

Je compatis, monsieur le Président et, euh, dites-moi, ce Mark Howard, il est passé vous

voir?

-

Pas encore. Vous savez, je ne sais pas ce qu'ils fabriquent à la CIA, mais... Vous ne pensez

pas qu'on devrait leur sucrer quelques crédits?

-

Pas en ce moment, monsieur le Président.

" Pas en ce moment, monsieur le Président...

«a te rabaisserait peut-être, ou ça t'écorcherait la bouche de m'expliquer pourquoi? Juste

une fois. Mais non, " pas en ce moment, monsieur le Président ".

Débrouille-toi avec ça! Je

ne vais

jamais réussir à apprendre, moi, si personne ne m'explique jamais rien. "

-

Karamazov, Karamazov, Karamazov...

-

Très bien. «a progresse. Et hemmm... mon ≠ sieur le Président...

-

Oui?

-

Anna Karenine, c'est de TolstoÛ.

-

Un Russe aussi?

-

Oui, monsieur le Président.

-

Bon, l'erreur n'était pas si grave. quand même, je me demande quel est le crétin qui l'a

faite!

-

Appelez donc le service de presse.

" «a vous occupera... "

-

Mmmoui... Dites, vous êtes s'°re de ce que vous affirmez, Chocolita?

-

Tout à fait, monsieur le Président.

-
Mais comment pouvez-vous savoir toutes ces choses? Ces histoires de vieux Russes, et tout

ça... Je ne comprends pas. Vous avez appris ça dans des livres?

-
C'est ça, monsieur le Président, dans des livres.

-
quel travail! Et tous ces gens qu'on voit à la télé dans les émissions culturelles, comment font-ils pour avoir l'air aussi cultivés?

-
C'est très simple, monsieur le Président. Ils sont cultivés.

-
Oui, bien sûr... Karamazov... Karamazov... Et eux aussi, c'est dans les livres que...

-
Oui, monsieur le Président, dans les livres, eux 236

HOMICIDES .COM

-
quel travail!

Le Président consulta sa montre.

-
Je me demande ce que peut faire ce fichu Howard.

-
Tout prend beaucoup plus de temps depuis le 11 septembre, monsieur le Président. question

de sécurité. Surtout quand il s'agit d'affaires sensibles.

-
Bien s^or. Dites-moi, Chocolita, vous avez vu cette progression des actions Stenron?

-
Vertigineuse, monsieur le Président. Je me demande s'il n'y aurait pas quelque chose de louche

là-dessous.

-
quelque chose de louche, ah bon? Moi qui justement envisageais de me porter acquéreur de

quelques titres Stenron... C'est quand même très intéressant. Oh, pas grand-chose, pour

commencer, mettons dans les cinq ou six cent mille dollars...

-
Ce sont vos affaires privées, ça, monsieur le Président. «a ne me regarde pas. Mais, à votre

place, je prendrais mes renseignements avant de me lancer.

-
Mmmoui... Je vais faire ça. A propos, Stenron, c'est bien cette firme qui nous a fait un chèque

plutôt rondet pour la campagne?

-
C'est celle-là, monsieur le Président.

-
Eh bien, vous voyez, Chocolita. On est en terrain de connaissance.

-
Vous faites ce que vous voulez, monsieur le Président. Je vous le répète, ce sont vos affaires

per-

HOMICIDES .COM 237

sonnelles. Moi, ce qui me concerne, ce sont les affaires de l'...tat.

La conseillère feuilleta le dossier qu'elle était venue consulter puis retraversa le vaste bureau.

-

Karamazov, Karamazov... récitait avec application le Président.

-

Au fait, monsieur le Président... commença Chocollita Price avant de ressortir.

-

Oui?

-

Si vous offrez des bretzels, faites attention de bien m,cher. Ne nous refaites pas la même

frayeur qu'au mois de janvier.

-

Ah ça non! On ne m'y rendra pas deux fois! Vous croyez qu'il aime ça?

-

que qui aime quoi, monsieur le Président?

-

Mark Howard. Les bretzels.

-

Je regrette, monsieur le Président, mais cette question n'entre pas dans le cadre de mes

attributions.

-
Bien sûr, la réponse n'est pas dans les livres.

-
C'est sans doute cela. Bonne fin de journée, monsieur le Président.

-
Vous de même, Chocolita. Karamazov, Karamazov, Ka-ra-ma-zov...

*

* *

Remo n'avait même pas eu le temps de repasser ni par Folcroft pour voir Smith ni par le Château

de

Sinanju pour y prendre une douche. Il avait la fatigue de la mission, dix heures d'avion et le décalage

horaire dans le corps et, même pour un Maître de Sinanju, cela faisait lourd.

Une consolation l'aidait à tenir: Fungillio était logé à la même enseigne que lui. Et Fungillio n'était

pas Maître de Sinanju.

Dans la voiture qu'il avait louée à Newark, Remo suivait le taxi du tueur qui roulait, comme le font

souvent les taxis, un tout petit peu au-dessus de la limite de vitesse.

Juste ce qu'il fallait pour ne

pas se faire verbaliser.

Pendant la traversée du New Jersey, Remo mit en oeuvre une technique qu'il n'aimait pas

beaucoup utiliser: celle qui consistait à laisser un hémisphère cérébral en état de repos et à confier

la gestion de l'ensemble de l'organisme à l'autre hémisphère pendant

un certain temps puis

d'alterner, de manière à laisser se reposer l'hémisphère initialement mis à contribution. C'était une

façon de se régénérer qui valait surtout la nuit, pour éviter de s'abandonner complètement au

sommeil.

Au volant d'une voiture, la chose était fortement déconseillée mais ce jour-là, Remo Williams

estimeait ne pas avoir le choix. S'il voulait pouvoir être performant pour la suite, il devait en passer

par-là. Et c'était le moment ou jamais. Dans le New Jersey, en effet, la route était droite, ou à

peu près. Alors que, une fois passé le Holland Tunnel et entré dans New York, il allait devoir

redoubler d'attention et,

pour le coup, cesser d'offrir à son cerveau la moindre pose de relaxation.

Fungillio conduisit Remo en plein quartier des affaires.

L'Implacable grinça des dents quand l'individu se fit déposer à l'entrée d'un immeuble de

bureaux, juste derrière Wall Street. C'était l'avantage du taxi et la misère de l'automobile de

location mais tant pis, il n'avait pas le choix. Il roula encore sur une cinquantaine de mètres, pour

éviter de se faire remarquer, et laissa la voiture en bordure de trottoir devant un autre immeuble,

ce qui lui valut un concert de coups de klaxon rageurs et quelques chausses-pieds de noms d'oiseaux.

En outre, avec la politique féroce menée depuis quelques années par la municipalité, et reprise

plus fermement encore par le nouveau maire, il était s'ûr que sa pauvre voiture allait finir à la

fourrière. Bah, ça ferait un peu de grain à moudre à ce bon Smitty...

Souplement, tel un prédateur sur la piste de sa p,ture, Remo s'élança.

Il n'y avait pas de planton dans la rue, mais un janitor ~ dans le hall.

Heureusement, l'endroit

était quasiment désert. Remo se mit en mode de déplace≠ment furtif pour traverser le hall,

échappant ainsi

240

HOMICIDES .COM

aux regards indiscrets, dépassa les ascenseurs, notant au passage que Fungillio avait demandé le

quatrième, et s'engouffra dans l'escalier.

Il

savait déjà o' il allait, gr,ce aux plaques appo≠sées en façade et remerciait Sol Sweet d'avoir

choisi le quatrième pour ses bureaux. C'était mieux que le douzième.

¿ peine essoufflé, Remo arriva à l'étage avant l'ascenseur. Preuve qu'il avait plutôt bien

récupéré gr,ce à la technique de l'alternance entre les héli≠sphères cérébraux.

II

savait ne pas avoir été repéré pendant le voyage qui l'avait amené

d'EI-Modrar à Newark

dans le même avion que le tueur. Il avait déployé suffisam≠ment de précautions, d'astuces et de

techniques de Sinanju pour cela.

Il

ne voyait donc plus de raison de se dissimuler et fit mine de passer dans le couloir lorsque

Fungillio débarqua de l'ascenseur. L'homme le regarda d'un oeil bovin tandis que l'Implacable le

soumettait à l'examen de ses capteurs endo ≠ métriques. Rien. Pas un battement de coeur plus

appuyé, pas une rupture dans le rythme respiratoire, pas une once de surproduction de sueur.

Soit Tonino Fungillio était parfaitement serein et sans méfiance. Soit il était très fort.

Le tueur ouvrit une porte vitrée sur laquelle figu ≠ rait le logo du cabinet Sweet et entra sans frapper

dans le bureau.

Si Remo avait bien compris le court briefing du HOMICiDES .COM 241

directeur de CURE, l'effet de surprise allait jouer un rôle décisif.

Fungillio en lui-même n'avait

aucune importance. Ce qui comptait, c'était qu'il conduise Remo à Sol Sweet. Le gros poisson,

c'était lui, l'avocat, qui pouvait lui permettre de remonter jusqu'au cerveau de l'affaire Stenron.

Finalement Tonino Fungillio était très fort. Remo l'apprit à ses dépens lorsqu'il entra à sa suite

dans les locaux de l'étude Sweet.

Il

était vraiment très fort pour un homme qui n'avait pas été initié à

l'Art de Sinanju, ou bien il

avait du sang de serpent dans les veines. En tout cas, il l'avait bien

trompé par son absence de

réaction.

Remo n'eut jamais le fin mot de l'histoire car la confrontation avec Fungilhio ne fut pas assez

longue pour qu'ils aient le temps de faire véritablement connaissance.

Le tueur se trouvait déjà dans le bureau de Sweet, qui était séparé du couloir par une

antichambre, occupée pour l'heure par une secrétaire.

quand il vit Remo entrer sans frapper, tout se passa très vite. Il se tourna vers l'avocat.

-

Fumier! lui cracha-t-il. Tu voulais me faire repasser par ton porte-flingue pour ne pas avoir à

me payer ce que tu me dois!

Alors, sans laisser à quiconque le temps d'intervenir, Fungillio lui logea une balle dans la tempe.

D'un bond, Remo passa par-dessus le bureau, par-dessus la secrétaire, éberluée, qui poussa un petit cri aigu, et atterrit dans l'autre pièce.

Il

était trop tard. Le nez sur son sous-main, Sol Sweet était en train d'éparpiller son sang et sa

cervelle sur les papiers qui couvraient sa table de travail. Derrière le fauteuil, Fungifflo, dans une

position de professionnel qui aurait pu servir de modèle dans une école de police, avait mis Remo

en joue.

-

Je ne suis pas un porte-flingue, dit ce dernier. Regardez. Je n'ai pas d'arme.

-
Tu me prends pour un stronzol? hurla le Sicilien. Je t'ai vu dans le couloir. J'ai tout de suite

compris que tu étais un tueur.

«a s'appelait de l'intuition. Et il fallait bien un tueur pour en reconnaître un autre de cette façon.

Pour le reste, Tonino Fungillio avait tout faux. Mais comment parvenir à le lui faire comprendre?

Remo supposait que l'individu n'avait que peu de valeur mais, Sol Sweet étant mort, il restait leur

derrière chance d'aboutir au cerveau. Il essaya donc de le capturer vivant.

Fungillio eut alors la mauvaise idée d'oeuvrer contre ses intérêts. Mais, bien sûr, il n'avait pas

conscience de le faire. Pointant sur l'Implacable son arme, dans laquelle ce dernier reconnut un

Heckler & Koch VP 70 de calibre 9 mm, le Sicilien enfonça la détente. Le coup claqua,

accompagné d'une désagréable

odeur de poudre et d'un autre cri de la secrétaire, dans la pièce voisine.

Il

ouvrit une bouche idiote en constatant que son projectile n'avait pas atteint son but.

-

Mais...

Remo refit, lentement cette fois pour que Fungillio le voie bien, ce qu'il venait de faire une fraction

de seconde plus tôt pour éviter la balle.

II

s'écarta sur le côté et montra le projectile, planté dans la cloison au centre d'un trou

pl,treux.

-

Ce n'est pas possible! s'exclama Fungillio. Personne ne peut aller aussi vite que ça!

-

Si, moi, dit posément Remo Williams. Laisse tomber, Tonino. Si tu coopères, tu t'en tireras

avec quelques années de tôle et on n'en parlera plus.

Mais Tonino Fungillio n'était pas de la race qui capitule. Et sans doute avait-il exécuté

suffisamment d'hommes derrière les barreaux des prison pour savoir que ce n'était nullement une

garantie dans le pays qui se voulait celui de la Liberté.

Contraignant Remo à esquiver une fois de plus en lui tirant dessus, il recula jusqu'à la fenêtre,

qu'il démolit d'un troisième projectile. Puis il plongea, croyant trouver le salut par l'escalier de

secours. Mal visé.

Tonino Fungillio rata la marche et fit un plongeon de quatre étages pour aller s'écraser sur le

trottoir, devant l'entrée de l'immeuble.

-

Shit! s'exclama Remo qui d'ordinaire avait pourtant horreur des mots grossiers.

Mais tout était à refaire. Il le savait et il avait envie de hurler. Il ressortit, passant devant la secré≠

taire qui le regarda, les yeux dilatés, la bouche grande ouverte mais incapable d'émettre un son.

-

Ne restez pas comme ça, dit l'Implacable. Appelez la police et, ensuite, t,chez de trouver un

boulot chez un patron plus s'ôr.

Puis il sortit l'immeuble, en mode furtif, retrouva sa voiture que, miraculeusement, le NYPD

n'avait pas eu le temps de kidnapper et roula jusqu'au par ≠ king de Wall Street. Là, il se gara, alla

à pied jusqu'à la cabine la plus proche et appela Harold Smith à Folcroft.

-

Remo? Alors?

-

Bad news, Smitty. Very bad news, annonça l'Implacable.

Il

relata à Harold W. Smith les derniers événe ≠ ments et raconta à quel point il s'en voulait de ne

pas s'être méfié davantage de Fungillio.

Smith relativisa.

-

Vous avez l'excuse de la fatigue, Remo. Et cela nous servira de leçon. On ne peut pas tout

attendre d'un seul homme, même Maître de Sinanju.

-

Chiun a peut-être raison. Il faut que je com ≠ mence à envisager la relève.

-
Certes, nous voilà privé de notre informateur principal, dit Harold Smith. Mais le système

Stenron

va forcément se trouver en panne pendant un temps. C'est déjà un atout.

-
On peut voir les choses comme ça, Smitty, convint Remo. Mais j'ai l'impression que nous ne

sommes pas au bout de nos surprises avec cette histoire.

Il en croyait pas si bien dire.

*

* *

-
Finalement, c'est décidé, je prends du Stenron. Ce n'est pas parce qu'on est président des

...tats-Unis qu'on n'a pas le droit de faire prospérer honnêtement ses affaires.

-
Je vous l'ai dit, monsieur le Président. C'est vous que cela regarde. Personnellement.

A cet instant, on frappa à la porte. Chicolita Price reconnut le doigté d'un appariteur.

-
Entrez, dit-elle.

Puis se tournant vers le Président, elle ajouta:

-

Voici votre visiteur, je pense. Je vous laisse.

" C'est ça,fiche-nous un peu la paix... "

-

Entrez, entrez, monsieur Howard.

Mark Howard était impressionné. Mais il n'était pas surpris. Depuis plusieurs jours, il savait qu'il

allait être convoqué à la Maison-Blanche. Son nez le lui avait dit. La seule chose qui l'étonnait,

c'était la

246

HOMIC

taille du bureau Ovale. Il ne s'attendait pas à trouver une pièce aussi grande.

-

Entrez, monsieur Howard, répéta le président des ...tats-Unis. Je vous ai fait venir car j'ai un

cer $\neq$ tain nombre de choses à vous dire, et à vous deman $\neq$ der, au sujet d'une organisation un peu

spéciale baptisée CURE...

Désormais

vous pouvez commander

sur le Net:

SAS. BRIGADE MONDAINE

POLICE DES MOEURS. BLADE

JIMMY GUIEU ï L'IMPLACABLE

FAITS DIVERS ï COMMISSAIRE L...ON

LES ...ROTIQUES. L'EXECUTEUR

De Gérard de VILLIERS

LES NOUVEAUX ...ROTiques . S...RIE X

LE CERCLE POCHE ï THRILLER NOIR

en tapant

www.editionsgdv1.com